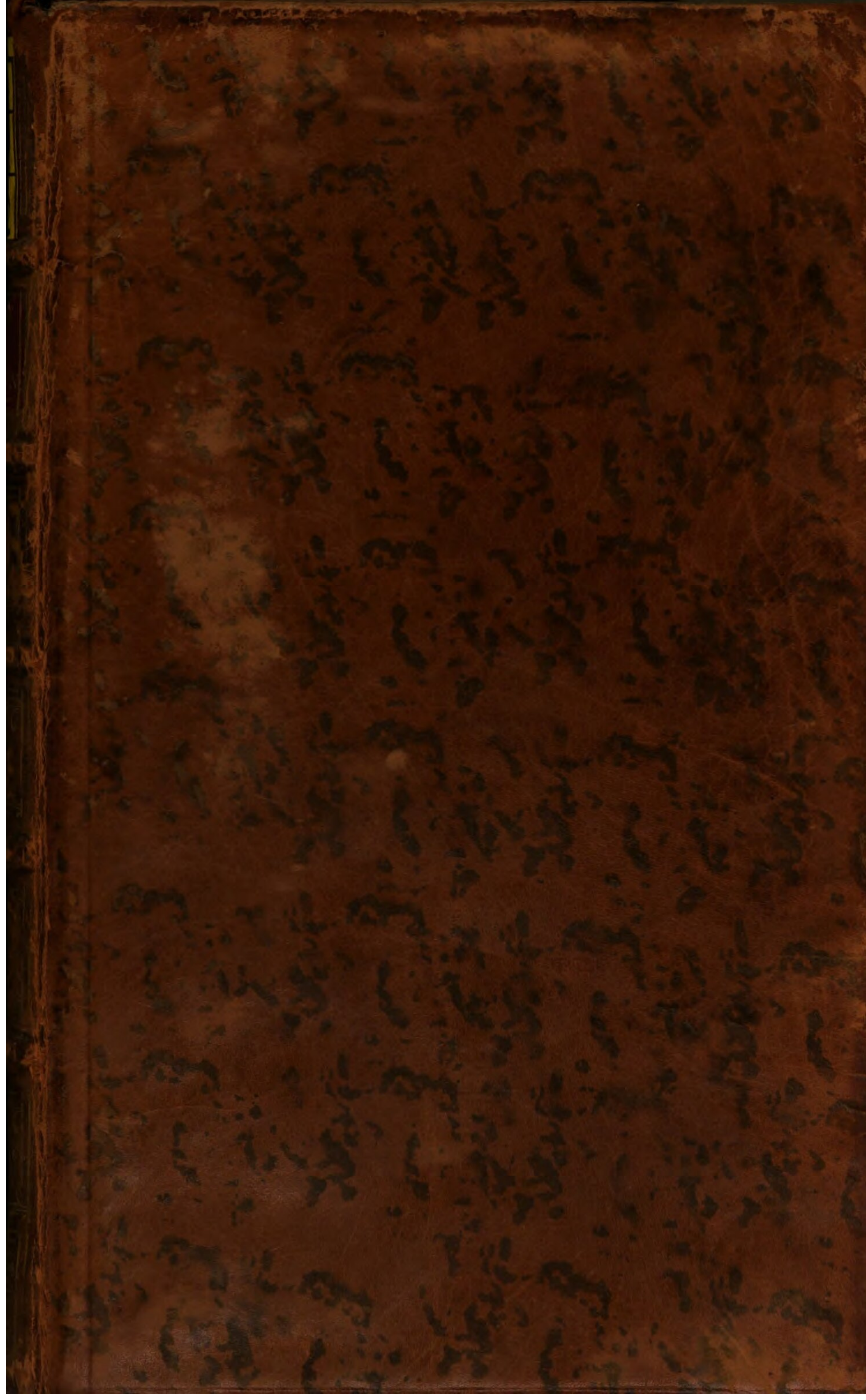








JA. sing. 1441[±] (2)

3 12 55

Frontisp. (Portr.)

1 gefalt. Plan

ccr v

1620/3

<36638224000010

<36638224000010

Bayer. Staatsbibliothek



JOSEPH II.
EMPEREUR,
Roi des Romains, de Hongrie &c.

Jos. Hickel pinxit.

F. Huot Sculp. 1787.

VOYAGE

EN

ALLEMAGNE,

DANS UNE SUITE DE LETTRES,
 Par M. le Baron DE ^[Caspary]RIESBECK,

TRADUITES DE L'ANGLOIS;

Avec Portraits, Plans & Carte en Taille-douce.

TOME SECOND.

Le Comte d'Argentan & d'Archi



A PARIS;

Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny,
 rue des Poitevins, N.º 13.

Avec Approbation & Permission.

1788.

80

WB/65/2468

V O Y A G E

EN

A L L E M A G N E

DANS UNE SUIITE DE LETTRES

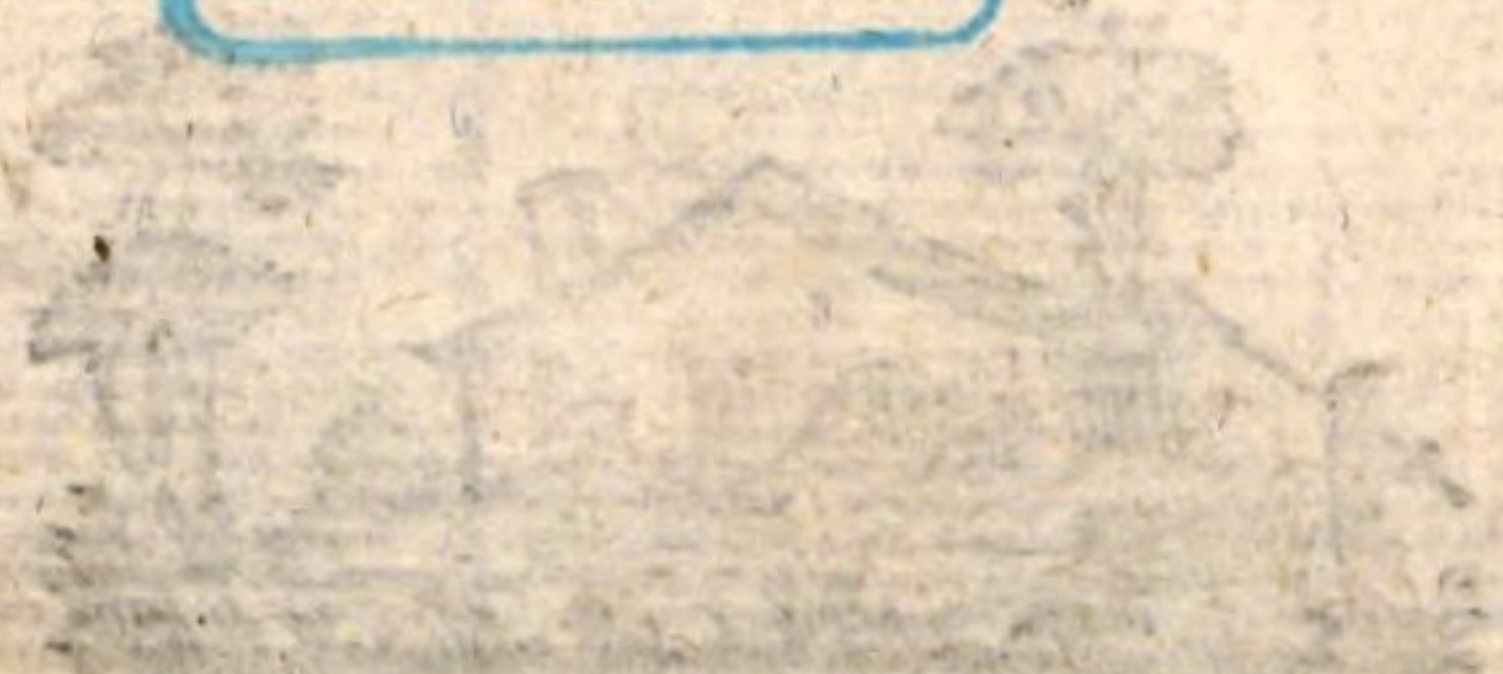
Par M. le Baron DE HIESBECQ

TRADUITES DE L'ANGLAIS

Avec Figures, Plans & Cartes de l'Allemagne

TOME SECOND

Bayerische
Staatsbibliothek
München



A P A R I S

Chez Buisson, Libraire, Hôtel de Meligny,
rue des Poitevins, N^o 13.

Avec Approbation & Permission

1788.



VOYAGE EN ALLEMAGNE.

LETTRE XXVIII.

Vienne.

LA cour de Vienne possède plusieurs collections précieuses, qui sont toutes, autant qu'il est possible, ouvertes au public. Le cabinet impérial des médailles a à peine son égal dans le monde. On y voit vingt-deux mille pièces anciennes; les modernes sont aussi d'un grand prix. Une autre partie très-riche de ce cabinet, & sur-tout très-précieuse pour ceux qui desirent d'étudier l'histoire des tems moyens, est la collection de toutes les pièces & médailles depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. L'idée de cette collection est due à Charles VI;

Tome II.

A

mais elle doit son existence à l'empereur *François*, qui dépensa de grandes sommes pour la former. Je ne vous dis rien de plusieurs autres collections d'histoire naturelle, instrumens de mathématiques, &c. &c., qui sont, comme tout ce que la cour possède, ouvertes au public, & qu'on peut voir sans la moindre difficulté; mais la bibliothèque est une des plus belles & des plus riches qui soit au monde: elle est composée de plus de trois cens mille volumes, dont douze mille sont des manuscrits précieux. Le bâtiment qui la contient est un des plus beaux de toute la ville. Elle est ouverte à tout le monde, tous les matins jusqu'à midi. On vous y fournit tables, chaises, encre, plumes & papier. Un secrétaire cherche dans un catalogue les livres demandés, qui sont aussitôt tirés des tablettes par quelques serviteurs à la livrée de la cour. Il y a des feux tout l'hiver dans la salle. Il est défendu à tous les serviteurs de rien recevoir. Quand une fois vous connoissez les bibliothécaires, un desquels reste toujours dans une salle voisine, il n'est pas aussi difficile qu'on l'a prétendu, d'obtenir des livres prohibés. M. Pilati a dit pourtant dans son voyage qu'on ne peut y avoir un bon livre sans la permission de l'archevêque; mais j'y ai lu moi-même, sans permission, l'*histoire du*

Concile de Trente , & tous les ouvrages de Machiavel.

Outre la bibliotheque de la cour , il y a encore plusieurs autres cabinets publics où tout le monde peut lire. Le libraire Trattner se mit un jour en tête d'avoir un café littéraire dans son grand palais. Il promit de fournir aux souscripteurs tous les papiers nouvelles , publications périodiques , & pamphlets dans toutes les langues vivantes. Si ce projet avoit été suivi comme il convenoit , il auroit pu devenir le fondement d'une académie ou société littéraire ; mais les souscripteurs virent bientôt que Trattner n'avoit en vue que de garnir sa bourse. Ce M. Trattner contraint tous les professeurs à lui vendre leurs manuscrits , pour lesquels il ne leur paye pas une obole. Il se persuade qu'en sa qualité de libraire de la cour il a ce privilege , & il exerce une tyrannie insupportable sur tous les autres libraires & sur les lettrés du lieu. Il ne se fait pas scrupule de réimprimer , avec le privilege impérial , les ouvrages qui ont été déjà imprimés avec ce privilege dans d'autres parties de l'Allemagne. On dit qu'il a persuadé à l'impératrice qu'un livre , celui même qui a le plus de succès , ne rapporte rien au libraire , s'il a été obligé de le faire imprimer à ses dépens ; en sorte qu'en lui faisant don de la copie,

elle paye souvent tous les frais d'impression des ouvrages auxquels elle s'intéresse. Mais quoique Trattner connoisse son foible & le flatte en plusieurs circonstances, il n'y a personne à Vienne qui désobéisse aussi hardiment à ses ordres. Si on veut lui payer ce qu'il demande, il vous fournira tous les livres prohibés, même les plus scandaleux, & ce sont en général les seuls qu'on aime ici; car ce n'est pas comme dans notre pays où l'on voit l'*esprit des loix* de Montesquieu; l'*histoire universelle* de Voltaire; & le *contrat social* de Rousseau, dans les mains de gens qui n'ont aucune prétention à la littérature. Il y a ici plusieurs *lettrés* qui ne connoissent pas un mot de ces sortes d'ouvrages; on les laisse à la haute noblesse & à quelques officiers. Ce qui réussit le mieux à Vienne, c'est la bouffonnerie, & la meilleure partie du public lecteur se contente de comédies, de romans & de contes de fées. Je connois une douzaine de jeunes hommes de lettres, comme on veut bien les appeller, qui n'ont jamais lu, depuis qu'ils sont sortis de l'école, que des poètes allemands & françois. Un jour, à la bibliothèque publique, je fus tenté de faire le tour de la table, en examinant à quoi les lecteurs étoient occupés: sur environ vingt-quatre, j'en comptai deux ou trois qui lisoient les mémoires de Sully, & tous les autres tenoient

des romans ou parcouroient des livres tels que le *museum Florentinum*, & les *descriptions des antiquités d'Herculanum*, pour l'amour des gravures.

Je dois pourtant faire une observation en l'honneur des Hongrois, c'est qu'ils demandent souvent à lire les divers historiens de leur pays, & il m'a semblé que cette lecture les animoit, qu'ils les étudioient avec un intérêt qui est un signe de la liberté de leur gouvernement. N'est-ce pas à cette différence de gouvernement qu'on doit attribuer celle qu'on remarque en cette circonstance entre eux & les Autrichiens. Les premiers, (je l'ai généralement observé) sont beaucoup plus patriotes, & conséquemment doivent être plus curieux de connoître l'histoire de leur pays.

Après ce que je viens de dire, il n'est pas étonnant que les conversations de société soient à Vienne froides & languissantes. Le sujet du théâtre est bientôt épuisé; il ne reste plus alors que les nouvelles du jour & les observations du moment. Ce sont les femmes seules qui soutiennent la conversation; elles ont infiniment plus d'esprit, de vivacité, & de connoissances que les hommes. Dans la plupart des maisons où je me suis trouvé, ceux-ci après le premier quart-d'heure n'ont plus rien à dire, mais leurs

femmes & leurs filles suppléent à leur insuffisance avec beaucoup de gaieté. Il est vrai que tout leur magasin ne consiste qu'en nouvelles du jour , mais les nouvelles amènent des remarques , les remarques des observations & discussions qui deviennent souvent fort intéressantes ; avec les hommes on n'a pas même cette ressource.

Les femmes de cette contrée sont belles & bien faites , mais elles n'ont point de couleurs , & leurs figures ne sont point intéressantes. Elles ont dans leurs mouvemens , leur démarche , leur parler , de l'aisance & de la vivacité. Elles sont plus graves , plus décidées & plus approchant du caractère de l'homme que les françoises , mais moins héroïques que les angloises. Je ne puis vous en donner une idée plus juste qu'en vous disant qu'elles tiennent le milieu entre les angloises & les françoises. Il n'y a point ici de beautés remarquables , ni de femmes extraordinairement laides. Elles n'ont point encore imité les femmes de notre pays dans leur habillement d'hiver. Elles portent toujours des polonoises , ornées de fourrures fort chères , qui se prolongent de leurs épaules jusqu'aux pieds. Ces robes sont ouvertes à la poitrine , & comme elles n'ont point de poches , elles tombent avec grace jusqu'à terre , dessinent

agréablement les formes , & rappellent la simplicité grecque. On remarque dans les femmes de ce pays une teinte de superstition qui , jointe à une grande sensibilité de cœur, est plus propre à exciter qu'à réprimer l'amour , l'amitié & la bienveillance. Moore a fait sur ce sujet quelques bonnes observations ; mais le trait qui caractérise le mieux ces femmes, c'est de voir une jeune dame faire dire des messes dans un couvent & distribuer des aumônes pour obtenir qu'il plaise à Dieu de rendre la santé à son *figisbé* malade.

Le *figisbé* est ici sur le même pied qu'en Italie. La mode en subsiste parmi les grands , comme un usage établi de tems immémorial ; elle est pour le pauvre un objet de commerce , & ce n'est que parmi les marchands & manufacturiers qu'on voit quelques exemples de jalousie. Je ne puis résister à la tentation de vous en raconter un trait assez extraordinaire arrivé il y a quelques années. Un homme du grand ton étoit un peu trop assidu près de la femme d'un riche marchand ; le mari , qui ne voyoit pas avec plaisir ces officieuses attentions pour sa femme , imagina un moyen de les arrêter. Un matin qu'il savoit que nos deux amans étoient ensemble , il fit ranger tous les serviteurs avec des flambeaux , au

pied de l'escalier ; alors il entra dans l'appartement , & dit à son excellence que ses domestiques l'attendoient pour l'éclairer jusqu'à sa demeure. L'autre , fort surpris , affecta de ne pas l'entendre ; mais le marchand le prit par le bras & le conduisit en grande cérémonie le long de l'escalier. Alors les domestiques , portant en main leurs flambeaux , l'environnerent de tous les côtés & le conduisirent ainsi en plein jour , dans le beau milieu de la rue , tandis que le marchand , sur le seuil de sa porte , lui faisoit révérences sur révérences , & sous prétexte d'obtenir l'honneur de sa pratique , répétoit à haute voix le nom de son excellence.

On entend rarement parler ici de quelque trait scandaleux ou indécent. Vu l'état du pays où la nourriture est sans contredit beaucoup plus abondante que par-tout ailleurs , il n'est pas extraordinaire que le goût pour le plaisir y soit le goût dominant. Le nombre des pauvres est beaucoup moindre qu'à Paris , & probablement qu'à Londres. Tout , jusqu'aux habillemens des dernières servantes , y annonce l'opulence. La prodigalité de la haute noblesse , les appointemens considérables payés par la cour , & le commerce fort étendu de la classe moyenne du peuple y font circuler l'argent. La circulation constante de la ville est estimée

à douze millions de guilders impériaux (1). Les dépenses pour la table font aussi moindres que par-tout ailleurs ; & Vienne est probablement la seule ville où le prix des denrées nécessaires à la vie ne soit pas égal à la quantité d'or en circulation. Cette singularité provient de la rareté de l'argent dans la Hongrie. Vous avez ici de bon vin pour trois kreutzers la bouteille, & un fort bon dîner pour douze. Je connois un traiteur qui pour douze sols par tête donne à manger à table d'hôte. On a des ragoûts de viande, un pudding, ou des foies de veau rotis, & du bœuf, compris aussi le pain & une roquille de vin. Enfin l'homme aux *quarante écus* vivroit ici fort bien ; mais s'il a plus, il fera certainement tenté de le dépenser. Plus la nature donne aux hommes, plus ils se font de besoins à eux-mêmes, & elle est ici si prodigue, que les hommes le deviennent aussi. Le nombre infini de ceux qui reçoivent de la cour de riches pensions, les nobles du pays & les étrangers qui n'y viennent que pour leur amusement, tous ne connoissent d'autres affaires que de suivre le plaisir par-tout où il les conduit. La richesse, l'oïveté & la libéralité de la nature, doivent rendre dissipé un peuple dont

(1) Environ 12,000 louis.

la religion est l'antipode de la frugalité , & dont les gouverneurs font eux-mêmes observateurs zélés de cette religion.

Le commerce de cette contrée est maintenant très - florissant , mais ce n'est qu'après long-tems que les Autrichiens ont su jouir de tous leurs avantages. Quoiqu'ils fussent maîtres d'un des plus vastes fleuves du monde , qui à la distance de plus de soixante-dix milles d'Allemagne , avant de passer sur leur territoire , porte déjà des vaisseaux , & de l'autre côté est pour eux un chemin ouvert dans le levant & à la mer noire , l'esprit du commerce n'a commencé à s'y introduire que sous le dernier empereur. Il est vrai que Charles VI avoit fait tout ce qui étoit en son pouvoir pour le faire naître dans toute l'étendue de ses états ; mais , quoique ses tentatives eussent été heureuses dans d'autres endroits , il avoit échoué dans son projet quant au duché d'Autriche , & sur-tout quant à la capitale , où la noblesse regardoit toujours le marchand comme une sorte d'animal sauvage ; de plus , les jésuites avoient soin de tenir à distance les protestans , qui , dans la suite , ont le plus contribué aux progrès de l'industrie , ou ne manquoient jamais d'écraser ceux qui trouvoient moyen de se glisser parmi les catholiques. Enfin la cour

contracta des dettes en grand nombre, & son crédit venant à s'affoiblir, elle devint incapable d'offrir un soutien substantiel à ceux qui avoient besoin de son assistance.

L'empereur *François*, après avoir rétabli ses finances, se fit lui-même marchand, & insensiblement la noblesse commença à voir d'un œil moins dédaigneux l'industriel négociant; mais il étoit réservé à l'empereur actuel de fixer cette révolution. C'est sur-tout en cette occasion qu'il a montré dans tout leur jour sa popularité & son aversion pour les anciens préjugés. Il introduit des artistes habiles & des marchands dans les premières sociétés. Il est vrai que certaines gens qui font consister tout le mérite dans la naissance & la montre extérieure, ne négligent rien pour faire sentir au plébeïen, qu'il est sorti de son élément, mais un mot du monarque rétablit l'équilibre; & plus la noblesse cherche à vexer les artistes, plus l'empereur Joseph cherche à humilier la noblesse. Etant il y a quelques années à Prague, il entra dans une grande compagnie, conduisant par la main la femme d'un bourgeois. Toutes les dames ouvroient de grands yeux, mais il n'y prit pas garde, & ce fut avec elle seule qu'il dansa.

Cependant le commerce ne seroit pas encore

bien florissant, même à présent qu'il est débarrassé des entraves qui l'enchaînoient lorsque le confesseur du monarque étoit le directeur de tous les départemens de l'état, s'il n'étoit pas presque entièrement dans la main des étrangers.

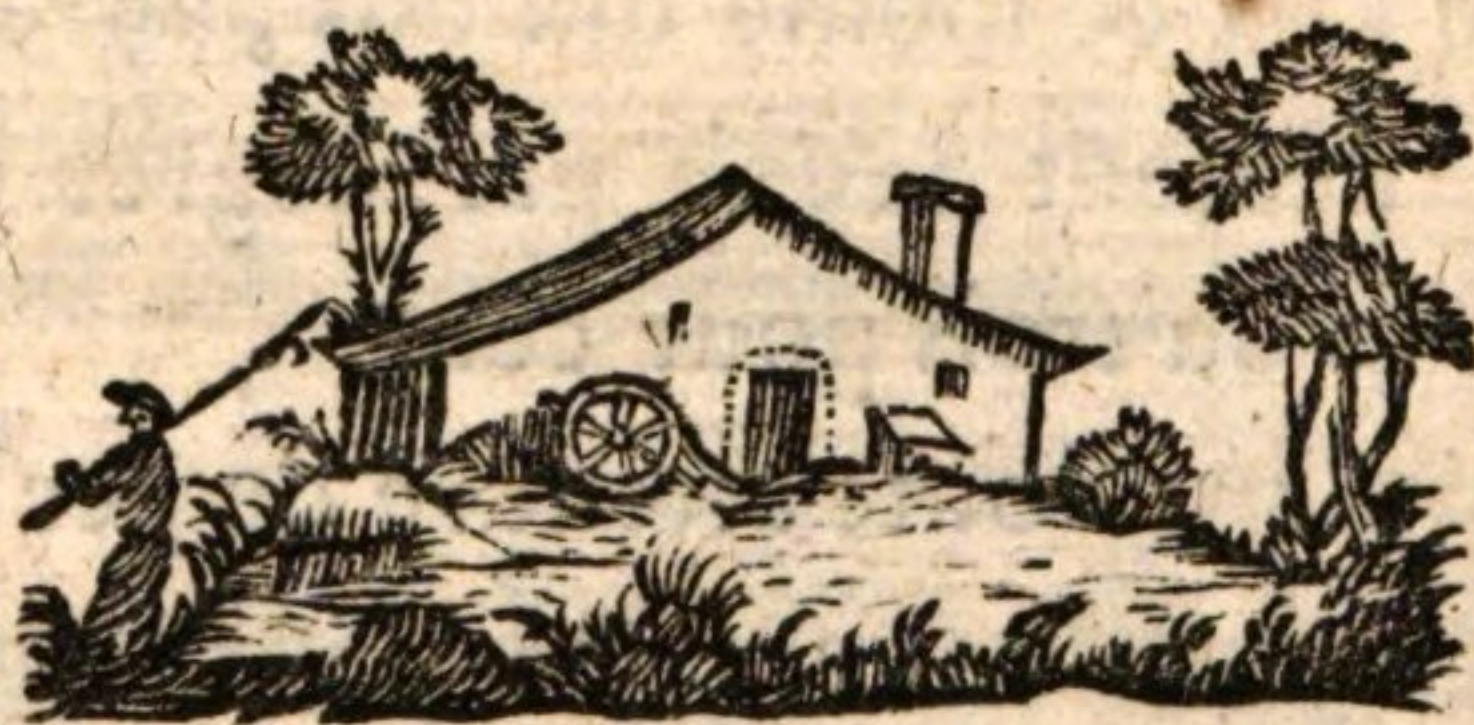
La facilité avec laquelle tant de familles étrangères y font de brillantes fortunes, est une preuve publique & frappante qu'ils surpassent de beaucoup les naturels en activité & en intelligence. Le baron de *Fries*, banquier de la cour, qui n'avoit d'abord aucun capital, est devenu en très-peu de tems un des premiers banquiers de l'Europe. Il est riche au moins de quatre millions de guilders. La plupart des principaux fabricans & marchands viennent de Souabe, de Franconie, de Saxe & d'autres parties de l'Allemagne. Les habitans de Nuremberg, Ausbourg, Ulm, Lindaw & autres villes, trouvent ici un refuge contre la tyrannie qui gagne de jour en jour dans leur pays. La plupart doivent la fortune qu'ils ont faite à leur intelligence, à leur industrie, & sur-tout à cette frugalité qui les distingue si essentiellement des naturels. Il n'est pas douteux que les étrangers, & particulièrement les protestans, feront aussi de Trieste une place très-florissante.

Malgré tout cela , le commerce est encore bien au-deffous de ce qu'il pourroit être , mais il fait chaque jour de grandes enjambées. Il y a , dit-on , dans la ville plus de cent métiers à soieries. On y trouve aussi des manufactures de panne & de coton , & il s'y fait avec l'étranger un commerce de vins autrichiens & hongrois , des toiles de Bohême & de Moravie , (qui vont par Trieste en Italie , en Espagne , en Portugal & en Turquie) du fer travaillé & non travaillé , de l'acier , du cuivre , des cuirs , de la porcelaine , &c. Ces derniers articles produisent plusieurs millions. Le gouvernement a si fort à cœur de protéger le commerce de toutes ces marchandises , qu'il a toujours en réserve un fonds considérable destiné à l'encouragement du spéculateur entreprenant & prudent. Cet argent est prêté sans intérêt pendant cinq , six & même dix ans , après lesquels le gouvernement reçoit par degrés un intérêt d'un à deux ou trois pour cent.

On doit sans doute attendre de ces commencemens de grands avantages pour la génération suivante , lorsqu'au lieu de tirer vanité de leurs dettes , la noblesse daignera faire société avec un riche commerçant , & qu'au lieu de raisonner sur la liste des plats de sa table , il conversera avec lui sur les profits de l'année. Mais l'édu-

cation doit avant tout être totalement réformée , car tandis qu'elle sera confiée à des abbés françois & à des femmes de chambre , toutes les peines qu'on prend pour le commerce ne formeront qu'un rapiécetage sans union & sans solidité.

Il se répand une malheureuse nouvelle dans la ville. L'impératrice est depuis quelques jours revenue d'un voyage dans la campagne , & cette indisposition est devenue une maladie sérieuse. Les médecins craignent une inflammation dans les poumons , maladie que produisent communément ici les fréquens changemens de tems. J'espère commencer ma lettre prochaine dans une meilleure disposition d'esprit.—Porte-toi bien.



LETTRE XXIX.

Vienne.

IL est arrivé ce jour de deuil, & Marie-Thérèse n'est plus, Marie-Thérèse qui, avec quelques foibleſſes, n'en fut pas moins une des plus grandes reines qui ſoit jamais montée ſur le trône! — Je ne vous dirai rien de la conſternation de ſes ſujets, ni de la pompe de ſes funérailles & de ſon convoi; vous verrez tous ces détails dans les papiers publics. Il eſt bien connu que, ſoit foibleſſe naturelle aux gens âgés, ſoit la crainte que ſon ſucceſſeur ne fît des innovations qu'elle déſapprouvoit, elle ſentit pendant long-tems l'approche de la mort avec terreur; mais quand elle vit qu'il étoit impoſſible de l'éviter, ſa religion ſe montra dans tout ſon éclat, & quoique vaincue, l'impératrice fut toujours l'héroïne. Elle converſa pendant pluſieurs heures avec ſon fils, & tous ſes ſoins ſe portoient ſur ſa famille. A ſon dernier inſtant, elle fut la meilleure des meres; de ſon côté, le ſucceſſeur, quoique dans un âge où les paſſions ſont à leur plus haut degré, quoiqu'il ſe vît à la veille non-ſeulement de poſſéder un vaſte empire, mais d'être affran-

chi des remontrances & de l'opposition qu'il avoit par fois rencontrée dans ses projets favoris, ne fût, en ce moment, qu'un fils, il oublia tout & ne put que pleurer une mere, dont il connoissoit le cœur.

L'affection qui se perpétue dans la famille impériale, est une chose remarquable; je vais vous transcrire quelques observations, qui mettent en évidence le caractère de cette grande & aimable princesse. — N'ignorant pas les plaisirs que donne un amour vertueux, elle desira que ses enfans pussent en jouir; mais elle assigna à ces jouissances les bornes imposées par la vertu & la religion. C'est dans cette vue qu'elle donna son consentement au mariage de sa fille avec un prince pensionné de la maison de Saxe, contre l'inclination de l'empereur, qui craignoit que la maison impériale ne fût enfin surchargée par une trop nombreuse famille. D'après le même principe, lorsque son fils Maximilien fut fait coadjuteur de l'ordre Teutonique, & en conséquence, obligé de faire vœu de chasteté, elle obtint pour lui une dispense du pape, en cas qu'il voulût quitter l'ordre & se marier. Ce ne fut pas la faute si ses deux autres filles ne furent pas mariées, car rien ne pouvoit la rendre heureuse, comme de se voir environnée d'une troupe nombreuse

breuse de petits enfans. Un autre trait qui honore également son caractère, c'est qu'elle fut se conserver l'affection de ses enfans, quelque fût leur élévation & quelque fût la distance qui les séparoit. Elle écrivoit souvent aux reines de France & de Naples, des lettres remplies non-seulement des avis les plus sages, mais des remontrances les plus tendres & les plus maternelles. Elle réprimandoit souvent l'empereur en pleine compagnie, pour des bagatelles, même après son avènement au trône impérial. Cependant, cette autorité qu'elle fut maintenir sur tous ses enfans, jusqu'au dernier instant de sa vie, étoit tempérée par une affection si vraie, qu'elle ne déplaisoit à pas un d'eux. Les heures les plus heureuses de sa vie, étoient celles où elle recevoit des lettres des cours de Versailles, de Parme, de Naples & de Milan. Alors, elle s'enfermoit dans son cabinet avec ses plus intimes amis, & épanchoit dans leur sein le plaisir d'être mère d'une si belle & d'une si glorieuse lignée.

L'archiduc, gouverneur de Milan, & le duc de Saxe Teschen, que l'empereur a coutume d'appeller *ses très-chers parens*, sentiront profondément cette perte. Car ils ne peuvent qu'avoir à souffrir de l'économie, dont il donne lui-même l'exemple.

Depuis qu'on fait la mort de l'impératrice ; on peut observer un changement étonnant sur les visages , & dans les actions des prêtres & des courtisans. Les prélats qui , quelques jours avant , couroient à cheval dans les rues au risque de renverser les fantassins , se glissent à présent tout le long des boutiques , & les courtisans paroissent perdus dans de sérieuses réflexions sur les moyens de payer leurs dettes. Mais , avant de me laisser entraîner à des conjectures sur ce qui doit arriver , je vais mettre sous vos yeux l'état actuel du pays , immédiatement après la mort de l'impératrice.

La maison de *Habpsbourg - Lorraine* est à présent au rang des plus grandes puissances de l'Europe. Les seules rivales de sa grandeur sont la Russie , la France & la Grande-Bretagne ; mais au commencement de ce siècle & jusqu'à l'époque du règne de l'impératrice , elle fut une des puissances mitoyennes de l'Europe ; & il falloit toute la force de l'Angleterre & tout l'argent de la Hollande pour la soutenir , toutes les fois qu'elle voulut prendre quelque grande part dans les affaires. Même au tems que le soleil ne se couchoit pas dans ses états , elle ne fut pas aussi formidable qu'elle l'est à présent. A la fin la perte de tant de

royaumes & de provinces, lui apprit que la force d'un état ne consiste pas tant, dans la quantité de sa puissance interne que dans l'usage qu'il fait en faire. Un grand homme attaché au service de cette maison, lorsqu'elle étoit encore en possession de l'Alsace, de Naples, de la Sicile & de plusieurs autres pays, la comparoit à une pyramide plantée sur la pointe, & qui chancelle par la foiblesse de son point d'appui. La pyramide est maintenant un peu plus légère, & elle pose naturellement sur sa base, ferme & inébranlable.

Si toutes les possessions autrichiennes étoient réunies, elles formeroient une étendue de pays plus large que la France. La Hongrie, avec la Transylvanie, la Croatie, l'Esclavonie, Temeswar & partie de la Dalmatie, contient 4760 milles en quarré; la Bohême, 900; la Moravie avec partie de la Silésie, 430; le cercle d'Autriche, l'Archi-Duché & la Styrie, avec la Carinthie, l'Ukraine (1). Les pays appartenans à l'Autriche en Souabe, le comté de Falkenstein, la partie nouvellement acquise de la Baviere & partie de Frioul, 2200; les Pays-bas, 500; les possessions de Lombardie,

(1) Pourquoi parle-t-il là de l'Ukraine? N'est-ce pas plutôt la Carniole?

200; les royaumes de Gallicie & de Lodomerie, avec la Buckovine qui a été prise sur les Turcs, 1400 : en tout, 10,360 milles en quarré. La France en contient à peine 10,000. Vous direz que la différence n'est pas grande; il est vrai; mais quand la jonction attendue de la Toscane & du Modénois sera faite, cette addition ne sera pas peu importante. Quant aux présens de la nature, elle est ici aussi libérale qu'en France. On ne trouve rien dans ce dernier royaume, que quelque pays appartenant à l'empereur, ne produise ou ne puisse produire, sans en excepter le vin, l'huile & la soie, & quant aux matieres de premiere nécessité, comme le bled & le bétail, la contrée pourroit fournir la moitié de la France, de son superflu. De plus, les différentes mines qu'on trouve dans les montagnes, autour de la Hongrie, dans le Tirol, Carinthie, Carniole & Styrie, rapportent autant à la contrée, que celles de l'Amérique portugaise & espagnole, rapportent à leurs possesseurs; en sorte que, si l'empire avoit seulement autant de côte de la mer, que nous en avons & que le pays fût amélioré autant qu'il pourroit l'être, il seroit indubitablement quatre fois plus riche que la France; mais l'avantage de notre position, les eaux que nous commandons de toutes parts,

& les rivières navigables qui, des parties les plus reculées, apportent au centre & à tous les côtés les productions de nos provinces, nous donnent un avantage incontestable.

La Hongrie est, sans doute, la plus riche partie des états autrichiens. — Outre qu'on y trouve tout ce que produisent les autres contrées, elle les nourrit de son superflu, & les surpasse par la qualité & la quantité de ses productions. Mais, c'est ici qu'on peut observer la vérité de l'axiome : » plus la nature fait pour l'homme, moins il fait pour lui-même ». L'habitant des montagnes suisses tire sa subsistance d'une contrée aride & sauvage, dont il a su faire des terres habitables & cultivées; le Hollandois a changé en un jardin, les fables fangeux du Rhin & de la Meuse, que la mer lui dispute constamment; & les excellentes terres de la Hongrie restent en friche. A Vienne, ils s'imaginent que, si l'abondante Hongrie est en état d'exporter tant de richesses, c'est uniquement l'effet de sa grande population. Mais, ce n'est point-là la cause. Si elle étoit encore trois fois plus peuplée, & que la culture fût ce qu'elle est dans la plus grande partie de la Souabe, la Hongrie feroit en état d'exporter encore en bien plus grande quantité. Dans l'état actuel des choses,

non-seulement une grande partie de cette terre fertile est sans culture; mais on ne tire point, de celle qui est cultivée, le parti qu'on en pourroit tirer. Ils n'entendent rien à la culture artificielle. Ils ne connoissent point, par exemple, l'art de fertiliser un champ ingrat, ni le mélange de différentes terres, ni l'usage de la pierre calcaire pour engrais, quoique plusieurs parties du pays produisent de la chaux en abondance. Leur maniere ordinaire de battre le bled, est de le faire fouler aux pieds par des bœufs, méthode qui laisse la moitié du grain avec la paille. Quand on voyage dans cette contrée, on croit par fois parcourir un désert, lorsque, dans le fait, on marche sur un sol excellent qui, avec très-peu de frais produiroit cinquante, soixante ou même cent fois la semence. Les routes sont d'une largeur immense, & les champs qu'elles traversent ont si peu de valeur, que les postillons menent tout à travers sans cérémonie, lorsqu'un peu de boue ou de pluie dans le grand chemin, leur rappelle qu'il est plus commode de prendre les champs labourés.

Les habitans s'excusent de leur négligence, en alléguant la modicité du prix des grains; & prétendent que, fussent leurs récoltes, dix fois plus considérables, ils n'y gagneroient rien.

Il peut y avoir quelque chose de vrai dans cette assertion ; mais , c'est toujours originairement la suite d'une mauvaise manutention. La valeur du grain croîtroit indubitablement avec la population ; & si le fermier étoit encouragé, la terre pourroit produire autre chose que du grain. Elle produit déjà dans quelques parties du tabac , du safran , &c. Mais il y a une infinité d'autres articles précieux qu'elle produiroit encore si, ce que vous aurez peine à croire, le gouvernement ne tendoit plutôt à décourager qu'à favoriser l'agriculture.

L'exportation des vins de Hongrie, l'une des plus riches productions de la contrée ; & qui, si ce commerce étoit libre, ruineroit celui des vins françois dans le nord, est chargée d'entraves sans nombre. C'est le gouvernement lui-même qui les impose dans l'idée, que, si une fois elles étoient levées, le commerce des vins autrichiens feroit ruiné. Il existe même, depuis peu, une loi qui défend d'exporter du vin de Hongrie, sans exporter conjointement une égale quantité de vin d'Autriche. Ce règlement convient, sans doute, parfaitement, à la noblesse autrichienne, dont les terres produisent du vin ; mais, c'est nourrir le petit doigt aux dépens de tout le reste du corps ; car, comme personne n'achete les vins autrichiens,

excepté un petit nombre de gens en état de payer fort cher leur boisson ; il résulte de là , que la France fournit tout le nord , qui autrement tireroit ses vins de la Hongrie. Ce n'est pas tout encore ; le payfan hongrois , opprimé par son seigneur , cherche à noyer son chagrin dans le vin , ou qu'il a fait lui-même ou qu'il peut acheter dans beaucoup d'endroits , pour deux , trois ou quatre creutzers la bouteille ; il en résulte que des hommes qui , dans leur jeunesse , sont potelés , rubiconds & constitués pour vivre , ce semble , éternellement , deviennent pâles , maigres & fluets , & commencent à s'affoiblir après trente ans ; en sorte que , la population est déjà beaucoup diminuée , & iroit toujours en décroissant , sans les étrangers qui viennent résider en Hongrie. C'est à ces causes & au défaut de civilisation , qu'il faut attribuer la nudité de leurs campagnes qui , dans plusieurs endroits , offrent exactement l'apparence des terres américaines ; & , si ce n'est qu'on n'y voit point des hommes boire dans les crânes de leurs ennemis , on se croiroit souvent au milieu des sauvages. La taxe imposée sur l'exportation du tabac de Hongrie , n'est pas moins nuisible à l'agriculture de cette contrée.

Il n'y a point de pays dans le monde , dont

les habitans soient plus différens les uns des autres, qu'en Hongrie. Les anciens possesseurs de la contrée furent, une moitié, des Tartares ; & l'autre moitié, des Esclavoniens. Entre les premiers, on peut compter les Hongrois, proprement dits, les *Cumaniens*, les *Seclers*, les *Yatfigers*. Leurs mœurs & leur apparence annoncent clairement qu'ils sont alliés des *Calmoucks*, & descendans des anciens Scythes. Leurs yeux enfoncés, les os angulaires de leurs joues ; & leur peau jaune les distinguent des Esclavoniens, qui, d'ailleurs, sont plus blancs, plus gras & mieux taillés à la force. Dans plusieurs cantons les races se sont conservées pures & sans mélange. Sous le nom d'Esclavoniens sont compris les Croatiens, Bohémiens (qui sont originairement une branche des Croatiens), Serviens, Russes & *Wenden-Polackers* ; il y a en outre, les *Colons Germains* ; mais s'ils veulent posséder des terres, ils doivent acheter leur noblesse la somme de 2000 ducats, qui sont à-peu près 22000 liv. ; enfin, on y trouve des Valachiens, Bulgariens, Turcs, Grecs, Arméniens, Juifs & Egyptiens. Ces derniers sont les plus riches de tous ces étrangers.

Tous ces hommes, à l'exception des *Colons Allemands*, & de la haute noblesse qui se

modele sur la cour de Vienne, sont encore dans la barbarie.

Il faut avouer que la cour cherchant à les civiliser, au lieu de les rendre meilleurs, comme le reste de ses sujets, n'a réussi qu'à les rendre plus malfaisans. Abandonnés à eux-mêmes, ils étoient guerriers, & comme tous les enfans de la nature, qu'une fausse politique n'a pas corrompus, ouverts, hospitaliers, francs & fideles à leurs promesses. Un ancien officier qui a passé sa jeunesse parmi les Croatiens, m'a assuré qu'ils n'étoient plus reconnoissables, depuis qu'ils avoient été disciplinés; au lieu d'être comme autrefois de fideles, vaillans & généreux soldats, ils sont devenus une bande de brigands, perfides, artificieux & poltrons : » j'aimois beaucoup » mieux, dit-il, avoir affaire avec eux, lorsqu'ils étoient encore indisciplinés & sous l'influence de leurs propres loix & coutumes. » Il est vrai qu'ils pilloient amis & ennemis » quand nous étions en campagne, & qu'ils » commettoient toutes sortes de déprédations » dans les villes de garnison; mais c'étoit » l'effet d'un appétit violent & sensuel, qui » ne les empêchoit pas de faire leur devoir » dans l'occasion; ils prenoient toujours le » poste le plus dangereux, en face de l'ennemi,

» ne défertoient jamais , fuivoient par-tout
» leurs officiers fans songer au danger , pou-
» voient jeûner plusieurs jours fans se plaindre ;
» & pourvu qu'on leur laiffât ce qu'ils avoient
» volé (larcins qu'ils ne se donnoient pas
» la peine de cacher) on les trouvoit infati-
» gables dans un jour de combat. Tout l'avan-
» tage qu'on a retiré de les avoir disciplinés ,
» c'est qu'ils ne volent plus ouvertement , mais
» ils dérobent en cachette , & s'escroquent
» réciproquement toutes les fois que l'occasion
» s'en présente. Ils ont appris l'art de cacher
» leurs vols , & cabalent continuellement
» contre leurs officiers ; devenus trop poltrons
» pour déserter lorsqu'ils redoutent les suites
» de la défection , ils ne manquent jamais de
» le faire lorsqu'ils se croient sûrs de l'impu-
» nité. Ils murmurent toutes les fois qu'on les
» tient deux jours de fuite en campagne , &
» n'endoffent jamais leur uniforme fans le mau-
» dire. Ils regardent leurs inspecteurs comme
» leurs ennemis & les haïffent. Anciennement
» c'étoit une chose inouïe qu'un Croatien eût
» passé chez les Turcs , aujourd'hui ils vont les
» joindre par trentaines , & s'unissent à eux
» pour piller leur pays natal. On peut dire la
» même chose des Esclavoniens , & même de
» tous les autres , qui ont été gâtés plutôt qu'a-

» améliorés par des réglemens mal adaptés à
» leur situation ».

Ces remarques de l'expérience sont aussi conformes aux principes de la saine philosophie , car ce n'est qu'avec la religion qu'on peut réussir à civiliser un barbare. Tout autre moyen , tout autre frein , qui tend à lui ôter ses vices , n'est propre qu'à en former un composé mixte des défauts de l'un & de l'autre état.



L E T T R E X X X .

Vienne.

L'IDÉE de Rousseau , d'un contrat social , est certainement séduisante ; mais le destin qui joue parmi nous tant d'autres rôles , nous jette dans quelque société particulière où nous nous trouvons enchaînés avant d'avoir le tems de songer à former un contrat. Le hasard & la nécessité au cœur de fer ont été les véritables législateurs de toutes les monarchies , aristocraties , démocraties , & de leurs nombreuses divisions. Il est aussi certain , après tout , que nous nous trouvons mieux d'être sous la direction de la capricieuse fortune , que si l'on fût originai-
rement convenu de s'unir & de se lier les uns aux autres par des chaînes éternelles. La volonté du plus fort tranchera toujours toutes les difficultés , & quelque pacte qu'on eût pu faire , cette volonté fera la loi , toutes les fois que l'intérêt du plus fort se trouvera en concurrence avec celui des autres.

Il est vrai cependant que dans les différentes galeres auxquelles nous sommes attachés , le bien général ne peut jamais être mieux opéré que quand la volonté de tous , ou au moins de

modele sur la cour de Vienne, sont encore dans la barbarie.

Il faut avouer que la cour cherchant à les civiliser, au lieu de les rendre meilleurs, comme le reste de ses sujets, n'a réussi qu'à les rendre plus malfaisans. Abandonnés à eux-mêmes, ils étoient guerriers, & comme tous les enfans de la nature, qu'une fausse politique n'a pas corrompus, ouverts, hospitaliers, francs & fideles à leurs promesses. Un ancien officier qui a passé sa jeunesse parmi les Croatiens, m'a assuré qu'ils n'étoient plus reconnoissables, depuis qu'ils avoient été disciplinés; au lieu d'être comme autrefois de fideles, vaillans & généreux soldats, ils sont devenus une bande de brigands, perfides, artificieux & poltrons : » j'aimois beaucoup » mieux, dit-il, avoir affaire avec eux, lorsqu'ils étoient encore indisciplinés & sous » l'influence de leurs propres loix & coutumes. » Il est vrai qu'ils pilloient amis & ennemis » quand nous étions en campagne, & qu'ils » commettoient toutes sortes de déprédations » dans les villes de garnison; mais c'étoit » l'effet d'un appétit violent & sensuel, qui » ne les empêchoit pas de faire leur devoir » dans l'occasion; ils prenoient toujours le » poste le plus dangereux, en face de l'ennemi,

» ne désertoient jamais , suivoient par-tout
» leurs officiers sans songer au danger , pou-
» voient jeûner plusieurs jours sans se plaindre ;
» & pourvu qu'on leur laissât ce qu'ils avoient
» volé (larcins qu'ils ne se donnoient pas
» la peine de cacher) on les trouvoit infati-
» gables dans un jour de combat. Tout l'avan-
» tage qu'on a retiré de les avoir disciplinés ,
» c'est qu'ils ne volent plus ouvertement , mais
» ils dérobent en cachette , & s'escroquent
» réciproquement toutes les fois que l'occasion
» s'en présente. Ils ont appris l'art de cacher
» leurs vols , & cabalent continuellement
» contre leurs officiers ; devenus trop poltrons
» pour désertir lorsqu'ils redoutent les suites
» de la désertion , ils ne manquent jamais de
» le faire lorsqu'ils se croient sûrs de l'impu-
» nité. Ils murmurent toutes les fois qu'on les
» tient deux jours de suite en campagne , &
» n'endossent jamais leur uniforme sans le mau-
» dire. Ils regardent leurs inspecteurs comme
» leurs ennemis & les haïssent. Anciennement
» c'étoit une chose inouïe qu'un Croatien eût
» passé chez les Turcs , aujourd'hui ils vont les
» joindre par trentaines , & s'unissent à eux
» pour piller leur pays natal. On peut dire la
» même chose des Esclavoniens , & même de
» tous les autres , qui ont été gâtés plutôt qu'a-

» améliorés par des réglemens mal adaptés à
» leur situation ».

Ces remarques de l'expérience sont aussi conformes aux principes de la saine philosophie , car ce n'est qu'avec la religion qu'on peut réussir à civiliser un barbare. Tout autre moyen , tout autre frein , qui tend à lui ôter ses vices , n'est propre qu'à en former un composé mixte des défauts de l'un & de l'autre état.



L E T T R E X X X.

Vienne.

L'IDÉE de Rousseau , d'un contrat social , est certainement séduisante ; mais le destin qui joue parmi nous tant d'autres rôles , nous jette dans quelque société particulière où nous nous trouvons enchaînés avant d'avoir le tems de songer à former un contrat. Le hasard & la nécessité au cœur de fer ont été les véritables législateurs de toutes les monarchies , aristocraties , démocraties , & de leurs nombreuses divisions. Il est aussi certain , après tout , que nous nous trouvons mieux d'être sous la direction de la capricieuse fortune , que si l'on fût originai-
rement convenu de s'unir & de se lier les uns aux autres par des chaînes éternelles. La volonté du plus fort tranchera toujours toutes les difficultés , & quelque pacte qu'on eût pu faire , cette volonté fera la loi , toutes les fois que l'intérêt du plus fort se trouvera en concurrence avec celui des autres.

Il est vrai cependant que dans les différentes galères auxquelles nous sommes attachés , le bien général ne peut jamais être mieux opéré que quand la volonté de tous , ou au moins de

la majeure partie suit exactement le niveau de la législation & du contrat social. Un sultan n'auroit rien à craindre de cette participation à son pouvoir , quand même il le partageroit avec tous ses sujets , depuis son grand visir jusqu'à son dernier esclave. Le souverain , soit qu'il ait cent têtes où qu'il n'en ait qu'une , ne peut jamais se servir plus efficacement lui-même , qu'en considérant sa volonté suprême comme le résultat des volontés éclairées de tous , ou de la majeure partie de ses sujets : car il n'existe jamais une opposition réelle entre les intérêts des sujets & ceux du chef.

Toute l'histoire est pleine de cette vérité , qui , si l'on y faisoit attention , mettroit le peuple à l'abri de la tyrannie , lors même que le caractère du souverain feroit la cruauté. Le prince fera toujours en sûreté contre le meurtre , la trahison & la rébellion , quand il aura convaincu ses sujets que leur intérêt est la règle de sa législation. L'intérêt est le nœud le plus sacré qui lie les hommes , & leur bonheur dépend de connoître en quoi consiste réellement ce bonheur ; le défaut de cette connoissance dans ceux qui gouvernent , a causé plus de maux aux hommes , que la méchanceté ou la dépravation de leurs souverains.

La superstition & la cupidité des princes inventerent d'abord cette espece de politique , dont Machiavel a le premier recueilli les principes , mais qu'il n'a point imaginés. Auguste & Neron en avoient déjà fait usage long-tems avant lui ; mais ce ne fut que dans l'Italie moderne qu'elle fut regardée comme l'art véritable du gouvernement : c'est de-là qu'avec les autres sciences , cet art pernicieux à l'humanité se répandit par toute l'Europe. Les ministres des diverses cours européennes qui s'étoient formés sur les modeles italiens , s'imaginerent qu'ils gouverneroient mieux en adoptant ces principes de subtile politique. Louis XI, Richelieu & Mazarin furent de grands maîtres dans cet art , & jusqu'à l'heureuse époque du regne de Henri IV , on regarda en France , comme une folie , de songer à gouverner le peuple par l'amour , la générosité , & par une étude réfléchie de ses véritables intérêts.

Les prêtres, & particulièrement les jésuites , qui avoient établi le gouvernement de leur société sur des principes du même genre , contribuerent beaucoup à les faire admettre dans les cours , où ces matieres étoient traitées comme de saints mysteres , qui , semblables à la pierre philosophale , pouvoient faire des demi-dieux de ceux qui les possédoient. Aveuglés par

cet art politique de faire de l'or , les princes oferent s'écarter de la ligne simple & droite de la nature , ligne qui conduit toujours au bonheur , ligne qui est la même dans un état & dans une famille particuliere , & qui ne peut jamais égarer un souverain ; car en la suivant , il se confidere uniquement comme un pere de famille , qui n'a d'autre objet que le bonheur de ses enfans & de ses serviteurs.

Les jésuites , & quelques italiens parvenus introduisirent l'esprit de machiavelisme en Allemagne ; mais soit que le caractère de la nation , ou que quelqu'autre cause nuisît à ses progrès , il ne produisit pas ici des effets aussi funestes qu'en Italie , en France , en Espagne , & même en Angleterre , où les abus les plus grossiers de religion , d'amitié , d'amour , furent sanctifiés sous le nom de *nécessités d'état*. Trahir ses amis , assassiner ses parens & ses freres , furent regardés comme des jeux d'esprit politiques.

Quoique la cour de Vienne n'ait pas autant versé le sang royal , ni même celui de sujets dangereux , il faut pourtant avouer que , son administration , sur-tout relativement à la Hongrie , a quelquefois eu l'air de la ruse & de l'oppression. On ne peut douter que les préjugés religieux dont l'impératrice , quoiqu'aimable & bonne , n'étoit pas tout-à-fait exempte ,
n'ayent

n'ayent en grande partie contribué au mal.

A voir les choses sous leur véritable point de vue , le gouvernement de la Hongrie paroît infidieux. Les intérêts de la haute noblesse sont séparés de ceux du reste de la contrée. Leurs tenanciers qui forment la plus grande partie du peuple , ne sont point sujets féodaux , & ils n'ont aucune propriété réelle ; ce sont des fermiers qu'ils peuvent chasser de leurs fermes au moindre mécontentement. La noblesse ne contribue que par des dons libres aux nécessités de l'état , quoiqu'elle possède en propre la moitié du produit de la contrée. Elle est presque le seul ordre de l'état , car le haut clergé est toujours choisi parmi la noblesse , en sorte que , dans le fait , les intérêts de ces deux ordres ne font qu'un. Les villes sont trop peu nombreuses & trop peu importantes en elles-mêmes pour pouvoir former un corps capable de résister aux deux autres. Enfin la liberté si vantée de la Hongrie , n'est autre chose qu'un privilege usurpé par la noblesse & le clergé , de vivre aux dépens de tout le pays.

Jusqu'à présent la cour a mis en usage toute sorte d'artifices pour priver la noblesse de cette pernicieuse prépondérance. La querelle entre le souverain & les nobles a quelquefois éclaté & a produit plusieurs rébellions dont les plus

fameuses furent celles de Tekely & de Ragotzki.

Les exécutions des comtes Serini, Nadaſti, Frangipani & Settenback, qui ſe ſuivirent de près, ont été citées par quelques perſonnes, pour prouver que la cour de Vienne, quoique naturellement répugnante à ces extrémités, n'eſt pas incapable de procéder par fois à la turque, pour ſe délivrer de ſujets importuns & dangereux. J'avoue cependant que ſa conduite, dans d'autres occaſions, la juſtifie aſſez de ces reproches, & ſi l'on en croit l'hiſtoire, il paroît que ces nobles étoient véritablement des traîtres. Le plan que la cour a ſuivi depuis un certain tems pour réduire cette nobleſſe ſurabondante, promet beaucoup plus de ſuccès que tous les actes extraordinaires de ſévérité, qui ne ſont propres qu'à irriter les eſprits des hommes, & à les tenir plus attentifs à ſe défendre. N'ignorant pas l'influence que le luxe & le plaifir ont ſur les eſprits, la cour de Vienne attire inſenſiblement à elle & à la ville les arrogans Hongrois, qui ſe déterminent à ſortir de leurs francs-fiefs. En les engageant dans des places diſtinguées, dans des mariages, & en leur donnant des titres, on leur fournit occaſion de dépenser leur argent d'une manière brillante, de contracter des dettes; &, lorsqu'enfin leurs

terres sont saisies à défaut de paiement , de se rendre à discrétion. Le Hongrois alléché regarde comme un honneur insigne de s'unir avec l'Autrichien , qui fait à la cour une plus grande figure que lui , & qui a plus de part au gouvernement de la contrée. Il se choisit une femme à Vienne , & s'enchaîne par ce moyen. Bientôt aussi la dame , en introduisant les mœurs de la cour dans la maison de son mari , achève de le corrompre & de le rendre absolument dépendant. Il y a à peine un noble Hongrois qui soit aujourd'hui exempt de dettes , ou qui , à l'exemple de l'Autrichien , ne se fasse pas un honneur d'en être surchargé. La cour n'a conséquemment plus à craindre de nouvelles commotions dans la Hongrie , où le peuple mécontent trouveroit difficilement un chef assez puissant ou assez important pour rendre leurs tentatives dangereuses.

La dissipation des Hongrois les a aussi attachés à la cour par un autre lien ; c'est que leurs facultés ne leur permettant plus de servir gratis , la paie de la cour est devenue pour eux un objet important ; de plus la cour de Vienne a permis à la noblesse autrichienne d'acheter les terres des Hongrois à mesure que les propriétaires étoient obligés de les vendre , ou qu'elles rentroient dans les domaines de la couronne par

confiscation. Aujourd'hui , parmi la noblesse hongroise , se trouvent plusieurs Autrichiens ; ainsi l'autorité de la cour se trouve encore affermie. Les deux nations sont mêlées , leurs mœurs sont à-peu-près les mêmes. Le Hongrois devient plus indifférent à sa liberté à mesure qu'un plus grand nombre de personnes la partagent ; & moins il possède de biens-fonds , moins il s'intéresse à son pays natal : la promotion du haut clergé aux grands emplois , est encore une manière de lier la noblesse , que la cour a pratiquée avec succès.

Outre tous ces moyens , la cour en emploie plusieurs autres , indiqués par le tems & par les circonstances. Un des plus efficaces est de charger de taxes onéreuses les productions de la Hongrie. Le peuple n'ayant point de propriété , c'est sur la noblesse que tombent immédiatement ces oppressions , mais elles portent indirectement préjudice à tout le pays , sur-tout aux fabricans & marchands des grandes villes , en diminuant la quantité de l'argent en circulation. Les droits sur l'exportation des vins de Hongrie sont si considérables , que les Croatiens qui habitent les montagnes , sont obligés d'acheter dans la Dalmatie Vénitienne le vin que , sans ces droits , ils pourroient tirer à très-bon marché des autres parties de la Hongrie. Le fait est que

la cour aime mieux que la Hongrie soit pauvre que riche. Presque tous les emplois de la contrée, que la constitution n'exige pas qui soient donnés à des naturels, sont remplis par des *Allemands*, qui souvent se montrent de terribles despotes. Ainsi dans les villes d'Illyrie, qui sont absolument sous un gouvernement militaire, presque toutes les places sont occupées par des étrangers. Les Allemands s'y sont rendus si odieux par leur tyrannie, que les Croatiens ne connoissent pas un nom plus injurieux à donner à un homme que de le nommer *Souabe*. « Etre » Souabien » c'est, suivant eux, réunir toutes les qualités odieuses & méprisables. Sous le nom de Souabien, le Croatien, de même que les habitants de Vienne, comprend tout *Allemand* qui n'est pas Autrichien. Les naturels d'Autriche qui sont envoyés en Hongrie, s'y conduisent comme des pachas Turcs ou Nababs. Orgueilleux, ils ne manquent pas de faire sentir aux Hongrois qu'ils sont la nation dominante; dissipateurs, ils sont obligés d'avoir recours à toutes sortes d'extorsions pour se procurer de l'argent, & la différence de mœurs & de religion les rend encore plus malfaisans.

Quoique tous ceux qui occupent les emplois publics soient les hommes les plus notables, on ne trouve parmi eux, généralement parlant,

ni patriotisme , ni savoir , pas un grain de bonne volonté ni d'activité. L'orgueil , la vanité , l'égoïsme & la dureté de cœur forment le fond de leur caractère ; ils ne voient que leur paye & les titres ; quant aux affaires , c'est le dernier de leurs soins. N' imaginez pas que j'exagere : j'ose vous assurer que ce que je dis est , à quelques exceptions près , vrai à la lettre. Les Hongrois qui ont quelque part au gouvernement de leur pays , entendent beaucoup mieux que les Autrichiens les devoirs de leurs charges , & les remplissent avec plus de plaisir , & pourtant ces derniers jouissent des émolumens de presque toutes les places , & les autres sont exposés à leur tyrannie.

Notre grand Henri disoit ordinairement :
« heureux qui a 5000 livres de rente & qui
» ne me connoît pas ». Si la cour impériale est jalouse que les Hongrois goûtent quelque bonheur , ce n'est certainement pas celui dont parle Henri le grand. Elle regarde comme une nécessité indispensable de les envelopper dans ses liens , & de leur enlever tout sentiment de liberté & de véritable honneur. Elle fait , l'impossible pour étouffer en eux l'esprit national : elle ne connoît nullement l'honneur de régir un peuple libre & sentimental , & croit qu'il est nécessaire de faire esclave toute une nation , pour pouvoir la gouverner.

Les plus cruelles violations du contrat national & de la liberté de l'homme sont celles qui ont eu la religion pour principe : je puis affirmer avec certitude qu'il faudroit au moins deux cens ans pour réparer tout le mal que cette cour s'est faite à elle-même durant les deux derniers siècles, par les persécutions de religion en Hongrie. Une de ces contradictions affligeantes, & qui montrent le plus évidemment la foiblesse de l'esprit humain, c'est de voir que, tandis que l'administration actuelle met tout en œuvre pour accroître d'un côté la population & l'industrie dans la Hongrie, elle persécute, de l'autre, la portion la plus industrielle de ses sujets, & cette portion dont les opinions religieuses sont les plus favorables à la population.

Un quart des états de Hongrie, dans lesquels je comprends la Transylvanie & l'Illyrie, sont catholiques, un quart, grecs, juifs & anabaptistes; les deux autres quarts sont luthériens ou réformés; la religion dominante dans tout l'empire Germanique étant la catholique, il étoit naturel qu'elle fût aussi en Hongrie la religion de l'état. Nul homme sensé n'auroit pu en être offensé; mais enlever aux protestans trois cens églises, tandis qu'on permettoit aux Juifs de bâtir autant de synagogues qu'ils le jugeoient à

propos ! forcer les protestans à faire vingt milles de chemin pour se rendre à leurs prêches , tandis que plusieurs églises catholiques étoient abandonnées aux rats ! ôter aux protestans leurs écoles , & cependant leur permettre d'envoyer leurs enfans recevoir leur éducation hors du royaume ! être zélés pour les progrès de l'agriculture & de l'industrie , & cependant aimer mieux voir le pays habité par des Calmoucks & des Egyptiens que par d'honnêtes & laborieux protestans ; enfin les traiter, sous tous les rapports , beaucoup plus mal que les Turcs ou les Juifs ; c'étoit certainement renverser d'une main ce que l'on s'efforçoit d'élever de l'autre ; c'étoit détruire le caractère national sans améliorer la situation du peuple. Il est aujourd'hui bien connu, & l'exemple des Anglois le prouve, que le seul chemin pour sortir de la barbarie est celui de la religion réelle. Jugez donc quel devoit être l'effet de cette politique mal entendue , qui les faisoit marcher à reculons dans cette route , & qui tendoit à substituer l'esprit superstitieux de la moinerie à l'esprit doux & industrieux du protestantisme , & pourtant c'est ce qu'a fait le gouvernement Autrichien , & il l'a fait dans le tems même qu'il entreprenoit de réprimer le pouvoir des prêtres dans les autres parties de ses états , & d'y former des

établissmens d'éducation qui devoient tôt ou tard conduire aux principes du protestantisme.

Les protestans de Hongrie sont encore , il faut l'avouer , bien loin derriere leurs freres des autres contrées , quant à l'industrie & aux connoissances ; & cependant , quoiqu'ils payent la moitié des taxes imposées sur la Hongrie , ils sont encore beaucoup plus riches que leurs freres catholiques ou grecs ; preuve frappante , si jamais il y en eût une , que leur religion correspond mieux que toute autre avec le bien général , & que la cour de Vienne connoît mal ses propres intérêts.

Une autre circonstance dans laquelle la cour s'est desservie elle-même , c'est dans la maniere dont elle a traité les Grecs qui composent une si grande partie des habitans de cette contrée. Au lieu de faire des prêtres de ces demi-barbares , d'utiles pasteurs , & de les mettre ainsi en état de civiliser leurs compatriotes , son unique objet a été de convertir par-ci par-là à l'église établie quelque ambitieux , ou quelque prélat avare. Les essaims qui ordinairement suivoient ces chefs déserteurs , ne faisoient que changer de nom ; de barbares grecs qu'ils étoient ils devenoient catholiques barbares , ou , comme le disoit un respectable officier Autrichien ,

c'étoit seulement une nouvelle marque imprimée sur le front du pourceau. Au reste, la cour s'inquiète aussi fort peu de l'éducation des catholiques & de celle des prêtres *unis* & *non unis*, chose à laquelle l'administration devoit pourtant faire attention, d'autant qu'il n'est point de plus sûr moyen de bonifier l'agriculture du pays, & d'exciter les habitans à en exporter les productions.

Les prêtres grecs, en Hongrie & en Illyrie, sont exactement dans l'état d'ignorance où étoient les prêtres catholiques romains au tems de Charlemagne. Ce fut dans la religion même que ce grand homme posa les premiers fondemens de son plan de réforme salutaire, & ce fut par les prêtres qu'il commença son ouvrage. Je doute fort que la plupart des prêtres grecs qui sont ici sachent lire & écrire, au moins je suis bien sûr qu'ils sont incapables de compter au-delà de trois ou quatre, sans le secours de leurs doigts, & qu'ils ignorent l'usage du mouchoir de poche. Un de ces pasteurs spirituels, Macédonien d'origine, qui se glorifioit beaucoup de savoir le grec, & de la haute réputation de son compatriote Alexandre, se mit un jour en tête de m'instruire, comme un petit garçon, dans l'histoire de la guerre de Troye; il me dit qu'un prince Troyen ayant

pris la fuite avec une princesse Françoisse , les Grecs & les empereurs Romains , le roi de France & les sept électeurs allèrent à Troye , & après un siege étonnamment long , prirent la ville , par le moyen d'un cheval de bois rempli d'hommes armés.

Il avoit reçu cette histoire par tradition à *Saloniki* , ou dans quelque autre ville de son ignorante contrée , car il n'avoit de sa vie lu un ancien auteur Grec , ni un seul historien ; cet homme étoit pourtant regardé par ses collègues comme un prodige de science. Malgré leur grossiere ignorance , ils sont tenus en plus grande vénération par le peuple , que n'étoient jadis les oracles de Delphe ou de Delos. Ce sont de vrais voleurs privilégiés , qui ne montrent jamais une étincelle d'esprit que dans les ruses qu'ils employent pour dérober au peuple les fruits de son travail. Ils sont si convaincus de la légitimité de leurs droits à la laine du troupeau , qu'ils ne se font pas scrupule d'enlever la tête avec la toison , si les animaux ne se laissent pas tondre patiemment. Les prêtres catholiques qui résident à quelque distance des grandes villes , sont encore un peu plus ignorans & plus pervers que les Grecs , mais ils ne sont guère moins habiles dans l'art de tondre les brebis. Toute leur bibliothèque consiste en leur

breviaire , & leur unique étude est la langue latine. Il m'est arrivé de converser avec un de ces docteurs , qui étoit fort estimé dans son canton , & qui avoit réellement plus d'esprit & de meilleures mœurs que tous les autres. La conversation tomba sur les colons Allemands qui vont en Hongrie. Je lui demandai comment ils traitoient ces hommes lorsque le climat leur étoit contraire. Il me répondit : *damus illis licentiam repatriandi.* — Puisque nous en sommes sur les colons Allemands , comment arrive-t-il que , tandis que l'Amérique septentrionale est peuplée de ces Allemands fugitifs , tandis que la moitié des habitans du Cap , de Batavia & de Surinam , (ces deux derniers endroits sont les plus malsains qui soient au monde) sont des Allemands , qui traversent des mers immenses pour aller déchirer à force de bras des terres arides , & gagner , en qualité de journaliers , un pain mouillé de leurs sueurs ; comment , dis-je , arrive-t-il que la Hongrie qui a du travail & du pain pour tant de millions d'hommes , attire si peu de nouveaux colons ? Il y a sûrement quelque autre cause plus repoussante que le latin barbare de quelques pauvres prêtres. Quant à la prétendue cause de l'insalubrité du climat , la Hongrie n'est pas plus malsaine que plusieurs autres contrées , & les habitans savent se prémunir contre l'insa-

lubrité qui s'éleve des marais. Mais le fait est qu'il n'y a point de liberté de religion, & tout est expliqué. Tous les hommes utiles sortent de la Hongrie, il n'y reste que les plus méprisables. Le grand défaut de ce gouvernement est donc, comme je l'ai déjà dit, de bannir les protestans, qui sont la portion la plus utile de leurs sujets. Ils sont peu jaloux de s'établir dans un pays où il leur faut faire plusieurs journées de chemin pour voir un prêtre de leur secte, où il ne leur est pas permis de bâtir une église, où la haine qu'on a conçue pour eux & pour leur religion, les exclut constamment des emplois civils. Les gouvernemens Anglois & Hollandois, infiniment plus doux que celui-ci, attirent à eux tous les utiles *émigrans*, & ne laissent rien de bon en Autriche. Ceux qui s'établissent en Hongrie sont pour la plûpart des vagabonds abandonnés, sortis de la Baviere, de la Souabe, de la Franconie & des pays voisins du Rhin. En arrivant ils dissipent les petites sommes d'argent qu'ils avoient amassées chez eux, & qui souvent étoient le produit de la vente de leurs patrimoines; comme le gouvernement s'intéresse fort peu au sort de ces hommes, ils meurent ordinairement de chagrin ou de maladies, produites plutôt par leurs excès que par le vice du climat. Ceux qui ont le bonheur de pouvoir revenir sur leurs pas, pour excuser leur retour,

exagerent beaucoup l'insalubrité de l'air, & détournent ainsi beaucoup de gens d'y venir. Ceux qui ont assez d'argent, préfèrent l'Amérique à la Hongrie, qui devient ainsi le refuge uniquement de ceux qui n'ont que quelques ducats pour payer leur passage sur le Danube.

Cependant ces fugitifs mêmes feroient encore d'un grand avantage à l'indigente Hongrie, si le gouvernement prenoit quelque intérêt à leur destinée, s'il avoit soin de pourvoir aux dangereux effets & du climat & de leur inexpérience, & de leur fournir quelque secours dans les commencemens de leur établissement. Il devroit y avoir un bureau général à Vienne ou à Presbourg, où l'on apprendroit à ces fugitifs les premiers élémens des arts qu'ils auroient occasion d'exercer ; on devroit leur indiquer les parties de la Hongrie où ils trouveroient un plus grand nombre de leurs compatriotes. Rien n'est aussi favorable à l'accroissement d'une colonie, que de placer les nouveaux colons auprès de gens qui ont les mêmes mœurs, qui parlent la même langue, & qui leur sont unis par les liens de l'amitié, ou même par ceux du sang. Les Allemands, comme on fait, sont si divisés entr'eux, que ceux d'un cercle se regardent comme étrangers aux Allemands natifs d'un autre. Ceux de Baviere auroient donc leur canton particulier ; ceux de Franconie, de

Souabe, &c. le leur ; on leur apprendroit surtout à se garder contre les dangers du climat. La Hongrie, en elle-même, n'est pas plus malsaine que l'Italie, l'Espagne & le midi de la France, ou tout autre pays chaud. On y trouve seulement beaucoup de marais, & la différence entre la chaleur du jour & la fraîcheur de la nuit, doit être fort sensible à un Allemand ; mais il n'a qu'à imiter les naturels, qui n'ont pas d'autre secret que de porter la nuit un vêtement plus chaud. Les vins de la Hongrie sont aussi une amorce dangereuse pour les étrangers ; mais plus dangereux encore sont une sorte de melons, fort agréables au goût, & qui y croissent en si grande abondance qu'on les a presque pour rien. Lorsque le corps est constamment affoibli par l'influence d'un soleil brûlant, ces fruits sont d'autant plus nuisible, qu'on est dans l'usage de les manger sans pain. On pourroit sauver au nouvel habitant tous ces inconvéniens. La somme modique d'argent qui leur est donnée pour le voyage ne peut les en garantir ; au contraire, il feroit bon qu'ils emportassent avec eux encore moins d'argent comptant, car il est impossible qu'ils sachent l'employer convenablement dans un pays nouveau pour eux : on le leur vole, ou ils le dépensent follement. Ce qu'on devroit leur fournir, c'est du bois de construction, du bétail & du bled, & ce devroit être le devoir des

ministres , tant civils que de religion , de les aider ainsi dans leurs nécessités civiles & religieuses. Il faut avouer pourtant que les prêtres & gouverneurs de la Hongrie ne sont guère propres à remplir ces fonctions ; car si la cour se décidait à faire cette dépense , ils auroient grand soin d'avoir la première part à ses libéralités , mais jusqu'à présent la cour n'a montré qu'un bien foible desir de voir la Hongrie cultivée. Son principe a été de recueillir tout ce qu'elle pourroit produire sans êtreensemencée ; autrement tout l'argent qu'a coûté la conquête d'une fort petite partie de la Baviere , auroit rapporté dix fois plus , & en beaucoup moins de tems , s'il eût été employé à la culture de la Hongrie.

Une grande source de confiance pour un Hongrois patriote , c'est que son roi actuel connoît l'étroite connexion existante entre son intérêt personnel & celui de l'état ; qu'il fait la valeur de la liberté de l'homme , qu'il n'est point aveuglé par le préjugé , ni arrêté par une ridicule adhérence à d'anciens usages , & qu'enfin il a toute la force & la résolution nécessaires pour entreprendre avec succès une tâche aussi laborieuse que celle de civiliser cette partie importante de ses états.

LETTRE XXXI.

Vienne.

JE vous ai dit dans ma dernière, que la haute noblesse Hongroise avoit absolument adopté le ton de la nôtre. Nos modes se sont propagées jusqu'aux frontieres de la Moldavie & de la Walachie, de Presbourg à Cronstadt, tout ce qui s'appelle beau monde parle notre jargon françois. Autrefois ils se servoient au moins des mots de leur langue pour exprimer les choses d'un usage journalier; mais chacun donne ici des *dîners*, *soupers* & *déjeûners*. Il y a bal *paré* & bal *masqué*. Chaque ville, ne fût-elle composée que de quatre ou cinq maisons, a ses assemblées & ses *redoutes*. Les hommes jouent le whist; les femmes portent de la *poudre à la maréchale*, & ont des vapeurs. Les libraires vendent secrètement Voltaire, & les apothicaires vendent ouvertement du mercure. Les hommes ont pour leurs femmes un *ami de la maison*, & les dames ont une femme de chambre pour leur mari. Ils ont des cuisiniers & des maîtres d'hôtel, des ballets, comédies, operas, & des dettes par-dessus les yeux.

En 1740, quand la noblesse Hongroise se

Tome II.

D

mit en campagne pour la défense de leur reine Marie - Thérèse , le premier aspect d'une si étrange armée frappa les François de terreur. Ils avoient vu souvent , à la vérité , des détachemens de *ces diables de Hongrie* , comme ils les appelloient ; mais une armée entière rangée en bataille , les cheveux sans poudre , depuis le général jusqu'au simple soldat , la moitié de ces visages rembrunis couverts à demi par de longues moustaches , sur leur tête une espèce de casque rond sans plumets , des chemises sans manchettes ni jabot ; ces grandes peaux qui les couvroient de la tête aux pieds ; ces sabres monstrueux , crochus , tirés , & toujours levés ; les éclairs de colère qui partoient de leurs yeux , plus étincelans que les rayons de leurs sabres nuds : voilà un spectacle auquel nos soldats n'étoient point accoutumés. Nos vieux officiers se rappellent toujours l'impression que fit sur les soldats la vue de ces troupes terribles , & combien il fut difficile de les retenir , jusqu'à ce qu'ils fussent accoutumés à leur formidable apparence.

Mais aujourd'hui ce n'est plus cela ; les nobles Hongrois ont commencé à se détacher de leur longue barbe , & s'habillent à-peu-près à la Française.

Une chose à remarquer , c'est que tandis qu'à

l'imitation du soldat Hongrois, le hussard est devenu une partie essentielle de l'armée Prussienne, & qu'il a même été reçu dans les troupes régulières Françaises, le modele original de ce costume s'est perdu dans son pays natal. Pas un seul, des quatorze ou quinze régimens de hussards au service de l'empereur, n'est entièrement composé de Hongrois. Des officiers expérimentés ont sans doute réfléchi que ces régimens ne pouvoient plus être d'une grande utilité. Cela peut être vrai; mais il est certain que le Hongrois a entièrement perdu son esprit national, par la discipline. Comme les autres hommes sauvages, il déteste encore les armes artificielles contre lesquelles sa force & son courage ne peuvent rien, & s'il montre quelquefois son naturel farouche, ce n'est qu'après que le feu a cessé & qu'on en vient à l'arme blanche. Il est vrai que dans ces occasions le héros se montre encore quelquefois; mais dans la dernière guerre de Silésie, le prix de la valeur ne fut pas du côté des Hongrois, qui, au contraire, se montrèrent toujours inférieurs aux hussards Prussiens. — Après tout, quand même ces derniers changemens n'auroient pas eu lieu, il est certain que la noblesse actuelle de Hongrie ne pourroit conduire en campagne, ni soutenir d'aussi grandes armées que celles qui furent levées en 1740.

Les Esterhazy , dont les biens rapportent plus de 600,000 guilders par an , les Palefy , Schaki , Erdoby , Sichy , Forgatsh , Kohari , Karoli ; & plusieurs autres qui possèdent de 100,000 à 200,000 guilders par an , ne peuvent , avec cette fortune , vivre de leurs revenus. Les dépenses excessives auxquelles ils ont été entraînés depuis quarante ans par cette révolution politique dans leurs mœurs , les ont réduits à une dépendance nécessaire. Cependant la cour ne regarde pas encore cet affoiblissement de leur caractère comme une sûreté suffisante ; les régimens d'infanterie Hongrois , entre lesquels sont beaucoup d'Allemands & plusieurs régimens de hussards , ont constamment leurs garnisons dans la Bohême , la Moravie , & plusieurs villes d'Allemagne ; au contraire plusieurs régimens Allemands , sur-tout la cavalerie pesante & les dragons , sont cantonnés dans la Hongrie. Il n'y a point de province dans les états Autrichiens qui ait autant de troupes que la Hongrie , proportionnellement à sa population & à l'exportation de ses denrées. Il est possible aussi qu'on ait aussi considéré dans cet arrangement , la modicité du prix des vivres en Hongrie , tant pour les hommes que pour les chevaux ; mais alors , si la guerre vient à s'allumer aux confins de l'Allemagne , la cour perd en quelque semaines

ce qu'elle avoit épargné par cette politique pendant l'espace de plusieurs années ; car les marches forcées que la cavalerie est obligée de faire , pour gagner les places de sa destination , tuent généralement la moitié des chevaux , avant qu'elle y soit rendue. Quant à moi , je ne doute pas que le véritable motif de la cour ne soit de familiariser les Hongrois avec les autres nations de l'empire , d'éteindre leur esprit national par la vue de ces nombreuses armées qui couvrent leur pays , de les accoutumer à la subordination , & peut-être d'augmenter en quelque sorte la consommation du pays , & d'exciter ainsi la circulation de l'argent.

Les Anglois procèdent d'après un plan tout à fait différent. Leur principe est d'entretenir, autant qu'il est possible , l'esprit national de leurs troupes. Ils sont persuadés que les intérêts du gouvernement sont les mêmes que ceux du peuple , & qu'en suivant ce système ils n'ont point à craindre de mutinerie. C'est aussi d'après ce principe que leurs patriotes ont conçu l'idée de faire de toutes leurs troupes des régimens provinciaux , en les cantonnant constamment chacun dans la comté dont il porte le nom , & ne permettant pas qu'aucun homme s'y puisse enrôler , s'il n'est natif de cette comté , réglement qui , à leur avis , est le plus propre à

croître l'attachement des soldats pour leur patrie. Le conseil impérial n'approuveroit jamais un semblable projet : il regarde comme une maxime bien constatée de politique , de releguer le soldat aussi loin qu'il est possible du lieu de sa naissance , & de prendre pour former les régimens des hommes de toutes sortes de nations ; aussi ces causes différentes produisent-elles des effets différens.

Il n'y a pas une seule contrée des états Autrichiens qui ait une milice nationale , si l'on en excepte les troupes du Bannat ou Illyriens ; mais ceux-ci ne sont que demi-soldats , & leurs officiers sont , au moins la plupart , Allemands ou Hongrois. En tems de guerre chaque noble Hongrois est obligé , à proportion de sa fortune , de fournir un certain nombre d'hommes , ou d'envoyer , pour y suppléer , une somme d'argent au département de la guerre. Ces recrues forment rarement des corps séparés ; elles sont incorporées avec le reste de l'armée. On a surtout grand soin que le soldat soit débarrassé de tout lien terrestre , & qu'il ne soit animé que par cette merveilleuse baguette (ou bâton) qui est l'ame de l'armée.

Ne croyez pas cependant que ce *palladium* de l'armée Autrichienne , cet admirable bâton de *Jacob* , soit à présent l'unique & absolu mo-

teur de cette grande machine. Il en a réglé à la vérité les mouvemens , pendant quelques années passées ; mais à présent que ces mouvemens sont réguliers , il n'est plus qu'un signe imposant qu'on voit avec respect & soumission. Graces à une proclamation due à l'humanité de l'empereur , les officiers n'en font que très-rarement un usage *physique* ; mais quant au moral , son influence est en pleine vigueur. Dans le simple soldat l'idée de ce glorieux bâton remplace tout amour patriotique , toute bonne volonté , tout sentiment d'honneur , toute espérance d'avancement , & même tout autre sentiment. Ses occupations le ramènent sans cesse à cette idée , & depuis son *A b c* jusqu'à sa logique , tout ce qu'il fait est compris dans ces deux monosyllabes *il faut*.

Il est indubitable que c'est dans l'obéissance & la subordination que consiste la principale force d'une armée ; mais est-il donc impossible d'unir dans les subalternes la subordination à quelque sentiment personnel ? celui de l'honneur , de la bravoure , du patriotisme , sera-t-il préjudiciable dans une armée ? ne fut-ce que pour améliorer la condition du soldat , ne fut-ce que pour alléger le poids de ses travaux , les princes devroient chercher à lui inspirer ces sentimens qui adouciroient pour lui l'amertume de tant d'heures

cruelles , & qui fussent seuls pour lui faire affronter la mort.

L'Autriche puissante comme elle est aujourd'hui , pourroit tout d'un coup fabriquer tous les privileges des nobles Hongrois , qui sont contraires au bien général , & que , depuis si longtemps , elle mine insensiblement. Quelques centaines de familles murmureront d'abord , mais tout se borneroit à des murmures. Les habitans des villes & les payfans se rangeroient dans le parti de la cour qui est le leur. Les animosités de religion , qui anciennement servoient de prétexte à la révolte , ne peuvent plus rendre le peuple aveugle sur son bien réel , & un traitement libéral , franc & ouvert auroit bientôt gagné la noblesse , que les artifices ne font à présent qu'aliéner & corrompre. Si une fois il étoit bien déterminé quelle est la partie de leurs privileges nuisible à l'intérêt de l'état , & que ces privileges fussent anéantis par un seul acte d'autorité , les Hongrois deviendroient susceptibles de vertus patriotiques ; au lieu qu'à présent ils abhorrent le gouvernement , qu'ils regardent comme leur ennemi , & n'agissent que lorsqu'ils y sont forcés par un pouvoir supérieur , ou gagnés par l'appât de l'argent. Alors le gros de la nation ne seroit pas dans le plus avilissant esclavage , & les grands ne seroient

plus de cruels despotes. Si la cour vouloit aussi se déterminer à faire les sacrifices nécessaires pour fonder des maisons d'éducation , & si les prêtres des différentes religions se contentoient de les établir , sans persécution ni partialité , la Hongrie feroit dans le siècle prochain une des plus florissantes contrées de l'Europe ; le Hongrois ne feroit plus pauvre au milieu d'un pays où tout abonde ; l'indigence du peuple & l'excessive richesse de la noblesse n'offenseroient plus , par leur contraste choquant , les yeux de l'homme sensible ; alors la cour leveroit & cantonneroit ses régimens provinciaux , convenablement à ses intérêts ; le vif Croatien , animé par l'amour de son pays , & par le sentiment intérieur de son devoir , ne refuseroit plus de se soumettre à la discipline , & l'on inspireroit aisément à l'armée entière cet esprit de fraternité que la discipline seule ne peut donner , mais qui , s'il est uni avec elle , est le rempart le plus sûr contre les attaques des ennemis , & le gage du bonheur à l'intérieur.

Les Hongrois en général sont extraordinairement propres à la vie militaire ; il ne leur manque rien pour être de bons soldats , que cette sorte d'éducation qu'un bon gouvernement peut leur donner. Les Croatiens , sur-tout , paroissent nés uniquement pour le service ; leur

taille la plus ordinaire est de six pieds : ils sont fort de charpente , musclés , légers & vifs , & ils peuvent supporter long-tems le froid & la faim. Il n'y a pas d'hommes mieux faits en Europe , & pourtant ils sont la partie la plus misérable de l'armée impériale , preuve certaine que le gouvernement ou les néglige à dessein , ou ne fait pas la bonne maniere de les discipliner. On a quelquefois songé à les incorporer dans d'autres régimens , ce qui n'auroit fait probablement que leur faire échanger les avantages qu'ils ont reçus de la nature contre les avantages moins précieux de l'art. Ce nouveau règlement n'eût fait qu'interrompre leur maniere de vivre ordinaire , à laquelle ils doivent leur force.

Ils habitent ordinairement six ou sept familles sous le même toit. Extrêmement frugals , ils ne sont jamais embarrassés du nombre de leurs enfans ; ils se marient de bonne heure , dans la vigueur de la jeunesse , & leurs enfans sont le fruit de leur virilité intacte. Leurs humeurs ne sont jamais corrompues , & ces maladies terribles , qui empoisonnent les sources de la vie , n'ont point encore pénétré dans leur contrée. Le gouvernement des anciens patriarches subsiste toujours parmi eux ; le grand-pere qui a vieilli au milieu de ses enfans & petits-enfans , n'a encore rien perdu de son autorité

sur sa famille ; ainsi leurs mœurs se conservant pures , il ne s'agit que d'humaniser leurs prêtres. Cette méthode en feroit des sujets utiles à l'état , même sans le secours du commerce , des manufactures & des arts , que la cour a récemment cherché à introduire parmi eux , & qui , à mon avis , ne font nullement à leur avantage. Une éducation plus analogue à la nature de leur contrée & à leur constitution particulière , leur ôteroit par degrés ce qu'il y a de farouche dans leur caractère. Ils deviendroient plus traitables à mesure qu'ils acquéreroient de meilleures notions de religion , d'agriculture , & de tout ce qui a rapport à leur bien être. Leur barbarie est la seule cause de leur éloignement pour toute espèce de discipline , & une éducation domestique est l'unique moyen de les plier au service militaire , & de les civiliser sans les priver de leurs avantages naturels.

Supposons que la cour actuelle adoptât le plan de les incorporer dans d'autres troupes , & qu'elle prît le parti d'en faire des esclaves dans les meilleures années de leur vie , & dans l'âge où la voix de la nature se fait entendre le plus impérieusement : quelles en feroient les conséquences ? bientôt accoutumés à tous les vices d'une armée oisive , ils consumeroient leur vigueur dans de pernicieuses voluptés : ils re-

viendroient dans leur pays natal plus formés ; mais plus corrompus. Avides des plaisirs de l'amour illicite , ils ne se marieroient plus , ou se marieroient plus tard que leurs ancêtres ; la subordination domestique seroit abolie , & la chasteté ne seroit plus la vertu favorite de leurs femmes. Leurs enfans les imiteroient dans leurs vices. A la seconde génération la dégradation seroit déjà visible , & à la quatrième tout au plus , on ne les distingueroit plus de tous les autres sujets de l'empire ; adieu leur force , leur grandeur , les belles proportions de leur corps , la hauteur de leur taille , &c. Ce seroit enfin les forcer à faire un saut périlleux de la vie barbare à la vie civile , au risque certain de se casser les jambes , & peut-être le cou.



LETTRE XXXII.

Vienne.

J'AI pris beaucoup de peine pour parvenir à faire une exacte estimation de l'importation & exportation de la Hongrie , & pour acquérir par ce moyen une idée passablement juste de sa richesse nationale ; mais la perception des droits de douane , qui pouvoit seule m'éclairer sur cet objet , se fait ici si imparfaitement ou si secrètement , qu'il est impossible d'établir un jugement sur cette base variable ; tout ce que je puis en dire n'est donc fondé que sur des rapports & des conjectures. Un homme digne de foi m'a assuré que l'exportation montoit à vingt-quatre millions , & l'importation à dix-huit millions par an , ce qui fait une balance de six millions à l'avantage du pays. Quant à l'exportation, je ne puis en rien dire avec certitude, par la raison que je viens de donner ; mais d'après mes calculs particuliers , l'estimation à vingt-quatre millions me paroît exagérée ; on en sera encore plus convaincu , si l'on compare ensemble l'exportation & l'importation. Avec un excédent aussi considérable que six millions par an , la Hongrie devroit être une des plus riches

contrées de l'Europe, au lieu qu'il n'en est point où l'argent soit plus rare. De vingt millions de revenu dont la Hongrie, conjointement avec la Transylvanie & l'Ilirie, sont contribuables à l'Etat, il en va tout au plus trois millions à Vienne, & les sommes que tirent du royaume le petit nombre de familles Hongroises qui n'y résident pas, sont remplacées par celles qu'y dépenfent les étrangers en places. Il reste donc plusieurs millions dans la Hongrie, & si à ces sommes on ajoute six millions, produit du commerce, en supposant même que ces bénéfices n'eussent lieu que depuis cinq ans, le pays devroit être beaucoup plus riche qu'il n'est.

Si nous considérons la variété des marchandises que la Hongrie est obligée d'importer du dehors, nous verrons qu'il est impossible qu'elle ait un commerce égal. Il faut qu'elle achete presque toutes les productions de l'art, & un nombre étonnant de celles de la nature. Les draps seuls lui coûtent quatre ou cinq millions de florins par an. Les soies travaillées, les toiles, les cotons une fois autant; le café & le sucre doivent au moins revenir à deux millions & demi; l'étain, le verre, les couleurs & les drogues doivent lui coûter par an plusieurs millions. Nous ne comprenons pas dans cette estimation les colifichets de toute espece, les

vins étrangers pour les grands seigneurs, qui ne peuvent se contenter des vins admirables que fournissent leurs propres vignobles ; les chevaux, les carrosses, les harnois, & beaucoup d'autres articles étrangers. La quantité des productions naturelles que la Hongrie envoie chez les autres nations, ne peut égaler les sommes que lui coûtent tous ces articles. Suivant un calcul que j'ai fait en gros, la Hongrie exporte pour environ la valeur de cinq millions & demi en bœufs, cochons & chevaux ; quatre millions en bled, foin, &c. ; trois millions en vins ; un demi million en tabac, soie, (principalement d'Esclavonie) citrons, châtaignes & autres fruits ; & quelques millions en minéraux, particulièrement en cuivre ; de sorte qu'en mettant l'exportation à seize, & l'importation à dix-huit millions, ce calcul approchera beaucoup de la vérité.

Je ne crois pas faire tort à la Hongrie en fixant ainsi ses dépenses à deux millions. Sa situation, & la nature de son gouvernement, l'empêchent de faire tout l'usage possible des riches trésors qu'elle possède. Le luxe qui s'est introduit dans tous les états, est cause que les Hongrois sont obligés de tirer de l'étranger plusieurs articles qu'ils pourroient se procurer par leur propre industrie. Après avoir vu les

grandes sommes que la Hongrie paye annuellement pour les draps , vous ferez surpris d'apprendre que c'est le pays de l'Europe le plus propre pour nourrir des bêtes à laine. Le prince Eugene , aussi grand juge en matieres économiques qu'excellent général , s'en étoit bien apperçu , & s'étant procuré des moutons d'Arabie , se donna les plus grandes peines pour en propager la race dans le pays d'Ofen. Les empereurs Charles & François firent plusieurs sages réglemens pour le même objet , mais jusqu'ici ils n'ont eu aucun succès. La noblesse qui possède presque toutes les terres , est trop vaine & trop occupée d'objets frivoles pour s'adonner à l'agriculture ; les fermiers n'ont pas de terres en propriété , & les habitans des villes sont accablés de tous les maux que produisent les guerres de religion.

Le peu de soin que prend la police de s'opposer au torrent du luxe est inconcevable. J'ai souvent pensé que le gouvernement ne jugeoit pas que le pays valût la peine qu'on s'occupât de ses avantages , soit parce qu'il ne produit pas en proportion de son étendue , soit que le caractère impétueux de la cour ne lui permette pas de songer à aucun établissement dont il puisse résulter un avantage pour l'avenir : quoi qu'il en soit , que la cour s'attache seulement

à la jouissance du présent, ou qu'elle n'ait pas assez de sagesse pour former des établissemens en faveur de ceux qui doivent venir dans la suite, les exemples de cette négligence sont des plus manifestes. J'en veux mettre un sous vos yeux; malgré l'extrême pauvreté du pays, le gouvernement permet à des colporteurs Juifs d'aller de village en village porter du café, du sucre, du tabac, de l'huile, des remèdes de charlatans qu'ils vendent en détail & gâtés pour la plupart.

Le climat de la partie méridionale de la Hongrie est très-favorable pour la production de la soie, mais excepté en Esclavonie, où même le produit n'en est pas tel qu'il devroit être, il ne se fait de la soie nulle part, malgré l'exemple de leurs voisins les Vénitiens, & la facilité de faire venir des mûriers d'Italie. Le seul art qui soit porté à quelque degré de perfection est le travail des mines; tout ce que les mathématiques ont de relatif y a été adapté. Vous seriez étonné à la vue des machines dont on se sert pour tirer l'eau, & pour les autres opérations nécessaires. Les mines d'or & d'argent de Cremnitz & de Shemnitz ne rapportent que peu à la couronne, parce que la cour en retient une partie dans ses mains, & n'affirme pas le tout. Il y a d'autres mines d'or & d'argent dans le pays, mais celles

de Tranfylvanie l'emportent pour le préfent fur toutes les autres , & font encore efpérer davantage pour l'avenir. Je crois cependant que la cour gagne beaucoup plus par les mines de cuivre que par celles d'or & d'argent , furtout depuis l'ufage où l'on eft de doubler de cuivre les vaiffeaux de guerre. La Hongrie peut fournir de cuivre toute l'Europe : la moitié des quatre millions de florins que le pays gagne par fes mines vient de la Hongrie.

L'afpect du pays a quelque chofe d'extraordinaire ; il eft entouré de tous côtés par de hautes montagnes , au milieu defquelles font de vaftes plaines où vous pouvez voyager plufieurs jours fans appercevoir la moindre élévation. Vous trouvez d'immenfes déferts , où l'on rencontre, comme dans ceux de la Tartarie, des chevaux fauvages. Les bois font remplis de loups , efpece d'animal qu'on voit rarement dans la Souabe , la Baviere ou l'Autriche. Près des bords des rivières , dans les plaines , il y a des marais qui forment çà & là des lacs. Leur deffèchement fera d'un grand avantage pour le pays, en rendant les rivières navigables , & en y ajoutant beaucoup de terrein , ainfi qu'en purifiant l'air. Les animaux font fort différens de ceux d'Allemagne ; les chevaux font petits , légers , & n'ont aucune beauté ; mais ils font très-vifs

& très-forts. Un Hongrois n'en employe ordinairement que trois ou quatre pour aller de Vienne en Turquie, les tenant toujours au trot ou au galop. Leur race s'est fort perfectionnée dans les haras des nobles, établis en plusieurs endroits du pays. Les bœufs sont les plus grands & les plus beaux que j'aie jamais vus. Ils sont tous d'une couleur cendrée, ou blancs, & je ne me rappelle pas d'en avoir vu un rouge ou brun dans tout le pays. Leur chair est d'un très-bon goût. La volaille même diffère de celle des autres pays par la grosseur & la forme : en un mot tout ce qui respire ici atteste par sa taille & son agilité la vigueur étonnante de la nature.

L'art contribue autant que la nature à rendre l'aspect du pays remarquable. Dans un endroit vous voyez des palais où l'art a épuisé sa magnificence, & à quelques pas de-là vous vous trouvez dans des pays où les hommes habitent des cavernes comme des bêtes féroces. A Presbourg, à Port & à Offen, qui sont les plus grandes villes du pays, & dont chacune contient 30,000 hommes, vous croyez être dans la contrée du monde la plus délicieuse, & à quelques milles de leurs portes, vous vous imaginez être en Mingrelie.

La plus forte preuve que le pays est misérable , c'est le contraste de l'extrême pauvreté avec l'extrême richesse. Plus ce contraste est frappant , plus la misère est grande. Un peuple peut être fort pauvre & cependant très-heureux ; mais lorsque , parmi des huttes de paille , qui mettent à peine les habitans à l'abri de l'intempérie de l'air , vous voyez des palais de marbre qui s'élèvent jusqu'aux nues ; quand au milieu d'immenses solitudes habitées par de malheureux squelettes qui trouvent à peine des racines pour se substantier , vous trouvez des jardins avec des fontaines , des grottes , des parterres , des terrasses , des statues , & des tableaux de prix , c'est un signe assuré qu'une partie des habitans vit en pillant l'autre.

Peu de tems après mon arrivée , je fis une partie de plaisir au château du comte d'Esterhazy , qui est situé à une journée de Presbourg. Sans doute vous connoissez ce château d'après les voyages de Moore. Il n'y a point de lieu en France , excepté Versailles , qui soit aussi magnifique. Le château est d'une grandeur immense , & rempli de tout ce qu'il y a de plus précieux. Le jardin offre l'assemblage de tout ce que l'esprit humain a pu jamais imaginer pour embellir ou défigurer la nature. Divers

pavillons ressembloient aux demeures des fées, & chaque objet est si fort au-dessus de ce qu'on voit ordinairement, que vous croyez rêver en les contemplant. Je n'essayerai pas de vous donner une description exacte de ce que j'ai vu dans ce lieu, mais j'observerai seulement qu'aux yeux de quelqu'un qui ne se donne pas pour un connoisseur, il paroïssoit y avoir trop de richesses entassées. Je me rappelle que sur les murs d'une *sala terrina* on voit peintes des figures de douze pieds de haut, qui à un ignorant comme moi parurent trop grandes pour la hauteur du salon. Je fais que vous êtes partisan du grand style, & je me ressouviens de tout ce que vous rebattiez à mes oreilles touchant les belles formes de l'école romaine, mais je crois que si vous aviez été avec moi dans ce salon, vous auriez trouvé ce style de peinture trop élevé.

Ce qui rend la magnificence de ce lieu encore plus frappante, c'est le contraste extraordinaire qu'elle fait avec le pays des environs. Le lac de Neufiedler, qui n'est pas loin du château, forme un grand marais qui s'étend l'espace de plusieurs milles, & menace d'ensevelir sous l'eau ce grand édifice, comme il a déjà couvert une grande partie du pays, qui étoit très-fertile.

Les habitans de cette contrée ressembtent à des spectres , & sont attaqués de la fièvre régulièrement chaque année. La moitié de l'argent que le prince a dépensé à embellir son château, auroit suffi non-seulement à dessécher les marais, mais encore à prendre sur le lac une grande portion de terrain. Comme il augmente chaque jour, il y a lieu de craindre qu'il ne couvre entièrement les terres basses. Le seul moyen de prévenir ce malheur feroit de faire un canal de communication avec le Danube, entreprise qui feroit plus d'honneur au prince que toutes les pompeuses bagatelles qui ont été l'objet de ses dépenses. A une petite journée de distance du château, de l'autre côté, vous trouvez les Calmouques, les Chéroquois, les Hottentots, & les habitans de la Terre-de-Feu dans leurs diverses occupations & situations.

Quelque mal-sain que soit le pays, particulièrement dans le printems & dans l'hiver, & quoique le prince lui-même soit souvent attaqué de la fièvre, il est fermement persuadé qu'il n'y a point de pays sous le soleil plus beau & plus salubre. Son château est presque désert, & il ne voit que des vassaux, ou des étrangers, qui viennent pour en admirer les curiosités. Le prince a un théâtre de marionnettes qui est

réellement extraordinaire dans son genre , car les marionnettes exécutent des operas entiers. Vous êtes incertain si vous devez admirer ou rire de voir la *Didone* , ou *Alceste albivio* , jouées par des marionnettes. L'orchestre est le meilleur que j'aie jamais entendu. Le grand Haydn est son compositeur , & il a à son service un poète qui réussit assez souvent. Les décorateurs sont des gens à talens ; en un mot le sujet est petit , mais les accessoires sont grands. Le prince engage souvent une compagnie de comédiens ambulans pour jouer chez lui l'espace d'un mois , & ses domestiques avec leur maître composent seuls tout l'auditoire. Ces messieurs paroissent sur le théâtre avec leurs cheveux relevés autour des oreilles , & avec les habits qu'un fort errant leur a permis de se procurer ; mais tout cela va fort bien , car le prince n'est pas passionné pour les grands mouvemens tragiques , mais au contraire il se plaît à toutes les piéces impromptu qu'ils s'avisent de jouer , ou qu'on leur demande. Ce prince a aussi une compagnie de gardes composée de fort beaux hommes. Je fus extrêmement fâché de ne pouvoir pas voir le fameux Haydn , qui étoit allé à Vienne pour diriger un grand concert. On dit que le prince lui a donné la permission de faire un voyage en Angleterre ,

en France & en Espagne ; il y fera reçu comme il le mérite , & il reviendra probablement chez lui la bourse bien remplie. Il a un frere qui est maître de chapelle à Strasbourg ; cet homme a autant de génie que Haydn lui-même , mais il n'a pas assez d'industrie pour parvenir au même degré de réputation.



L E T T R E X X X I I I .

Vienne.

J E ne me ferois pas tant étendu sur la Hongrie, si je ne m'étois pas rappelé que vous la considérez comme un pays inconnu. Je ferai fort court dans ce que j'ai à dire sur les autres parties des domaines héréditaires de la maison d'Autriche.

L'Autriche, proprement dite, a généralement l'apparence d'un pays heureux : on n'y voit point ce contraste frappant de richesse & de pauvreté qui vous choque dans la Hongrie. Tous les habitans, ceux de la capitale exceptés, jouissent de cette heureuse médiocrité, qui est le fruit d'une administration sage & modérée. Le fermier a des biens fonds, & les droits de la noblesse, qui jouit d'un pouvoir judiciaire subordonné, sont fixés.

La partie méridionale du pays est bornée par une chaîne de montagnes, dont les habitans vivent dans un état de prospérité inconnu à ceux des parties intérieures de la France. Je vis plusieurs villages sur les bords du Danube, dont les habitans logent dans des maisons bâties en pierre. Un signe assuré de leur état d'aisance,

est l'usage où ils sont de manger de la viande chaque jour, & du rôti une ou deux fois par semaine. Il y a plusieurs villages & villes à marché, dont les habitans se sont rachetés de la servitude où sont réduits les vassaux; ils se gouvernent eux-mêmes, & quelques-uns d'eux sont attachés aux états du pays. Parmi ces villes est celle de Stockeraw, qui est fort belle, & dont les environs sont le plus beau pays qu'on puisse voir. Les couvens, dont les prélats appartiennent aux états du pays, sont les plus riches de l'Allemagne, après les prélaties & les abbayes immédiates de l'empire.

Parmi ces couvens, qui sont, comme je l'ai dit, les plus riches de l'Allemagne, est un des grands couvens des Bénédictins qui rapporte par an plus de quatre millions de livres de France, dont la moitié va au trésor des finances du pays. Un moine de ce couvent, avec qui je conversois sur l'état de la religion, tâcha de me convaincre de sa décadence depuis le regne de Charles VI, en me disant que dans ces tems-là ils payoient seulement cinq ou six mille florins à l'état, au lieu que maintenant ils paient près de dix fois autant. Il n'y a pas grande espérance que le thermometre se soutienne à cette hauteur sous le présent empereur; au contraire, il est à craindre qu'il ne tombe tout-à-fait à rien. Klop-

terneubourg, Polten, Gottevaich, & quelques autres prélaties sont aussi riches que celles dont j'ai fait mention.

La Basse-Autriche exporte par an pour plus de deux millions de florins de vin en Moravie, Bohême, Autriche supérieure, Bavière, Saltzbourg, & une partie de la Styrie & de la Carinthie. Ce vin est aigre, mais il a beaucoup de force, & peut être transporté sans crainte dans tous les pays du monde. Quand il a dix ou vingt ans il est fort bon; malgré cela tout ce commerce tomberoit tout-à-coup, si l'exportation des vins de Hongrie n'étoit pas restreinte par des défenses sévères.

Ces restrictions dont je vous ai déjà parlé dans une lettre précédente, font partie d'un plan, qui vraisemblablement a été imaginé dans l'origine par les prêtres, & que, par le secours des nobles, ils ont amené à sa perfection. Il est une ancienne loi qui défend au payfan de faire aucun changement à son bien: il ne peut arracher ses vignes, & mettre son vignoble en terres labourables ou en pâturages. Il n'y a pas de doute que cette loi extraordinaire a pris son origine des dîmes qu'on paye au clergé; comme elles se paient en nature, les prêtres se sont opposés à ce qu'on fît aucun changement dans les terres. Si l'on changeoit cette loi aujour-

d'hui, beaucoup de possessions y perdroient ; mais d'autres augmenteroient de valeur en proportion. Par exemple, beaucoup de champs semés de safran, dont la culture entraîne beaucoup de peines & une forte dépense, feroient employés à d'autres productions plus avantageuses. Même dans le pays de Krems, où croît le meilleur safran, les habitans se plaignent fort d'être obligés de cultiver cette plante. Il y a de même plusieurs autres articles tels que le lin, le chanvre, le tabac & autres, que le fermier pourroit faire venir s'il en avoit la permission ; cette défense l'empêche de profiter de l'avantage des marchés, & de varier les productions de son champ à mesure que leur valeur hausse ou diminue. Par rapport à l'agriculture, toute espece de défense est préjudiciable ; tout ce que la législation peut faire, c'est d'écarter les obstacles naturels ; quand cela est fait, la nature opere le reste d'elle-même. Ce pays est bien peuplé. M. Schloffer, dans son journal politique, qui contient un état de la population en Autriche, estime celle de ce pays à 2,100,000 ames. Pour moi, je crois ce calcul fort au-dessus de la réalité ; mais le fait est qu'en partie par l'ignorance, & en partie par l'orgueil des habitans, qui aiment à amplifier tout ce qui a rapport à leur pays, il est fort difficile d'approcher

de la vérité. Cependant un étranger qui a demeuré ici quelque tems , & qui a étudié tout ce qui est relatif à ce pays , m'a assuré que la population de la haute & basse - Autriche ensemble , ne montoit pas à plus de 1,800,000 hommes. Si vous comprenez dans ce nombre les habitans de la capitale , ce sera encore une population très-considérable.

Le revenu de ce pays est d'environ 14,000,000 de florins, dont la ville de Vienne fournit plus de cinq. Un homme de la capitale gagne autant que trois de la campagne.

Les parties méridionales de l'Autriche sont couvertes de montagnes qui s'élèvent par degrés des bords du Danube , aux confins de la Stirie , & sont ombragées de vastes forêts. Elles se perdent dans la masse de montagnes qui s'étendent au sud de l'Allemagne , traversent toute la Stirie , la Carniole , la Carinthie , & le Tyrol , jusqu'aux Alpes de la Suisse , & sont probablement , après la Savoye & la Suisse , la partie la plus élevée de la terre.

Les habitans de cette longue chaîne de montagnes se ressembtent tous. Ils sont forts , grands , & , aux goîtres près , ce peuple est fort beau. Les habitans du Tyrol , que je visitai dans une excursion vers Munich , se distinguent par leur diligence. Quelques-uns font un

commerce de figures de stuc, & vont jusqu'en Hollande. D'autres font des ouvrages de pierre & de bois pour les églises. Une partie voyage dans l'Allemagne avec des marchandises & des fruits d'Italie, & rapportent chez eux beaucoup d'argent. D'autres enfin trafiquent de remèdes de charlatans, d'onguens, de pillules, d'essences, de teintures, &c.

Malgré les bois & les montagnes couvertes de neige dont le Tyrol est hérissé, il est bien peuplé : il contient fix cens mille ames, & paie à l'état environ trois millions de florins. Les ouvrages de cuivre & d'argent à Schwas sont une des choses les plus profitables que l'empereur ait dans ses domaines héréditaires, & les mines de sel à Halle donnent par an environ trois cens mille florins.

Inspruck est une belle ville, contenant quatorze mille habitans. Boffen est après Inspruck la ville la plus considérable. Elles avoient précédemment de fort belles foires, mais elles ont été ruinées par les douanes; tout le Tyrol se plaint des douanes & les maudit.

Les Carinthiens l'emportent sur les autres habitans de ces montagnes en force, & pour la hauteur du corps. Ils sont comme leurs chevaux, qui sont estimés les plus forts de l'Europe, & qui ne sont jamais las. Leur pain est fait de

mais, & leur pays produit le meilleur acier connu, dont les Anglois se servent pour leurs plus beaux ouvrages. La population est de quatre cens mille ames. Les habitans de la Carinthie, de Gortz & de l'Istrie Autrichienne, peuvent être évalués à cinq cens mille. La Stirie contient environ soixante-dix mille habitans. Gratz, la capitale, est une belle ville. Il y a parmi ses habitans des personnes qui ont trente à quarante mille florins de revenu, & l'on ne peut exprimer le luxe qui y regne. Ils font régulièrement quatre repas, le matin, à midi, l'après-dînée, & le soir. Les canards & les poulets sont la nourriture ordinaire des bourgeois. Ils me rendirent presque malade à la vue de leurs pâtés, de leurs tartes, de leurs ragoûts, &c. Ils ne parlent que de la cuisine & de la cave, & si l'on excepte l'attention qu'ils donnent aux préparatifs de leur dîné, ils ne paroissent pas fort au-dessus des oranges-outans. Les autres objets de luxe sont en proportion. C'est le grand marché pour tous les livres licencieux & impies; c'est d'ici qu'ils sont exportés dans tout le reste du pays: vous trouvez des villages dans le Tyrol entièrement habités par des statuaires; ils seront pourtant toujours plus fameux pour leurs chapons que pour leur habileté dans les arts. Vous pouvez avoir un chapon ici pour vingt

creutzers , & une paire de beaux poulets pour dix ou douze ; une bouteille de très-bon vin pour douze , & une livre de pain de riz pour un creutzer. Gratz & les fauxbourgs contiennent environ trente mille habitans.

Le pays est cultivé jusqu'au sommet des plus hautes montagnes. Quoique les habitans ne songent qu'à la nourriture , la terre produit assez de bled pour les nourrir , tout nombreux qu'ils sont , ou si la moindre disette se fait sentir , on leur en fournit de la Hongrie presque pour rien. Le lin & le chanvre qui ont été introduits ici , aussi bien que dans la Carinthie , sont extrêmement bons , & produisent beaucoup d'argent. Les mines occupent une grande quantité de monde ; & comme la main-d'œuvre est à fort bon marché , elles rendent beaucoup ; tout ce pays est très-favorable pour cette espece de travail. Les montagnes sont couvertes de bois qui ne coûte en général que la peine de le couper & de le transporter au lieu où l'on doit l'employer pour les fourneaux ; quelquefois il est porté à flot par la riviere , sans qu'il en coûte rien pour le transport. Les nombreux ruisseaux qui coulent dans les vallons , donnent la commodité d'élever des fourneaux près des mines , de sorte que tout contribue à épargner les frais.

Le

Le meilleur minéral que produit le pays est le fer, dont ils font un excellent acier.

Il y a plus de gens avec des goïtres, dont la grandeur est énorme, dans la Stirie que dans la Carinthie, l'Ukraine ou le Tyrol. Quelques-uns croient que cette maladie est dûe en partie à la neige & à l'eau de glace, & en partie aux particules de terre & de pierre dont les eaux de puits sont imprégnées: d'autres pensent que cela vient de la coutume d'affaïsonner considérablement la viande, & de boire ensuite de l'eau froide. Qu'on me permette d'ajouter une quatrième cause qui, je crois, concourt avec les autres pour opérer ce phénomène. Cette cause dont je veux parler, est le froid auquel tous les habitans sont exposés. Vous savez que les rayons du soleil, étant réfléchis de tous les côtés par les montagnes qui forment les vallées, occasionnent une chaleur extraordinaire. Je me rappelle qu'en voyageant dans des vallées étroites, j'ai respiré un air si embrasé qu'il sembloit sortir d'une fournaise. Par-tout où il y a moins de mouvement dans l'air, la pression le rendra plus sensible que sur les hautes montagnes ou sur les collines élevées, où l'air peut s'étendre davantage, & où il fait conséquemment plus froid. Or comme ces peuples vont ordinairement le cou nu, lorsqu'ils rencontrent

un courant d'air froid , la partie de la gorge est la premiere attaquée par l'humidité , & la transpiration y est arrêtée.

C'est une observation qui a été faite dans le Valais , la Savoye & les autres pays , que les habitans des bas vallons sont plus exposés à ce mal que ceux qui vivent sur des terrains plus élevés. Sans doute cet effet doit être attribué aux fréquentes variations de l'air dans les terrains bas , au lieu que dans les pays élevés il regne un froid égal. Il y a aussi dans ce pays une sorte de gens idiots , qui à peine peuvent parler , & ne sont propres qu'aux travaux des champs. Leur nombre est fort grand , & le peu de soin qu'on prend d'eux dans leur jeunesse , contribue vraisemblablement à accroître leur stupidité.

Tous les habitans de ces montagnes sont libres ; ils ont secoué depuis long-tems le joug de la féodalité , sous lequel gémit encore la plus grande partie de l'Europe. Les marques de leur liberté sont très-visibles , car , quelque mal que la nature ait traité ce pays , en comparaison de la Hongrie qui est dans son voisinage , il est par-tout beaucoup mieux cultivé & plus peuplé que ce dernier pays. Quand vous voyez ici le fermier arracher sa nourriture des rochers presque pelés , & que vous reportez votre vue sur

les belles plaines de la Hongrie, qui sont désertes & sans culture, le prix inestimable de la propriété & de la liberté vous frappe avec force. Ces pays & l'Autriche ne sont pas la moitié aussi étendus que la Hongrie, & toutefois ils donnent non seulement un beaucoup plus grand revenu, mais ils offrent encore un air d'aïfance dont les Hongrois n'ont pas même d'idée. Plût à Dieu que les gouverneurs pussent voir clairement combien l'intérêt de ceux qu'ils gouvernent est uni avec le leur !

Le caractère des habitans de tout ce pays est une bigotterie extrême, jointe à une sensualité qui ne l'est pas moins. Il ne faut que voir ce qui se passe parmi eux, pour être convaincu que la religion, telle qu'elle est enseignée ici par les moines, est aussi préjudiciable aux mœurs, que contraire au véritable esprit du christianisme. Les figisbés accompagnent les femmes mariées du lit à l'église, & les conduisent jusqu'au confessionnal. — Le pèlerinage à Mariazel est une cérémonie moitié religieuse & moitié profane, qui est fort agréable aux dames de Gratz. Leurs amans les y accompagnent ordinairement; en un mot, c'est pour les gens de ce pays ce que Bath & les autres pays d'eaux minérales sont pour le reste de l'Europe. Un de mes amis eut l'honneur d'accompagner une dame qui fit

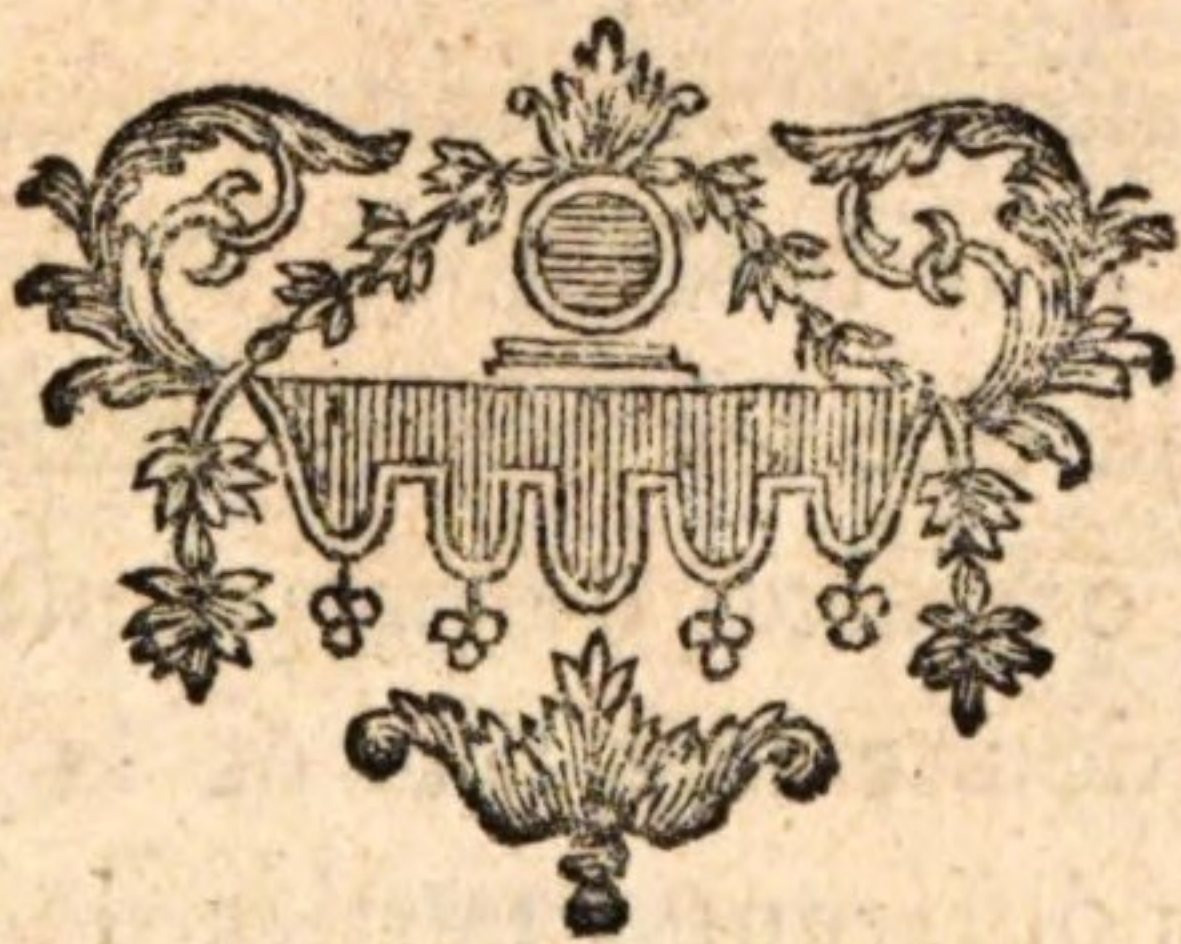
ce voyage avec son amant. Comme on s'attendoit que le jour suivant , qui étoit la fête de la Vierge , il y auroit grande foule pour la confession , on demanda à cette dame si elle ne vouloit point se confesser le même soir : « non , dit-elle , » car si je le faisois j'aurois encore à me confesser demain , pour pouvoir approcher du » sacrement avec une conscience pure ». — On la pressa en vain de se confesser ; mais la confession même eût été , ce semble , inutile. Les femmes à la mode ne font pas plus de scrupule de parler de leurs amans dans des compagnies publiques que n'en font celles de Vienne. Un figisbé est ici autant à la mode que l'eau de Hongrie. Les femmes de ce pays ne font pas comme les Françoises , qui laissent languir leurs amans très-long-tems ; elles sont bien vite gagnées. Leurs amans sont des officiers supérieurs ou des principaux du clergé , & c'est un sujet continuel de jalousie & de rivalité entre ces deux ordres.

La bigotterie des habitans de ce pays , qui se trouve encore parmi les personnes de rang , avec un mélange de galanterie , dégénere parmi le bas peuple en bouffonneries du genre le plus grossier & le plus abominable. Les *Windes* , qui sont mêlés avec les Allemands de ce canton , se distinguent par une coutume superstitieuse qui

fait peu d'honneur à l'esprit humain , & qui feroit incroyable , si nous n'avions pas sous les yeux des preuves manifestes de ce fait. Depuis nombre d'années , ils sont dans l'usage de se mettre en marche avec quelques enthousiastes Hongrois , & de se rendre à Cologne sur le Rhin , ville distante d'environ cent vingt milles d'Allemagne , pour couper la barbe d'un crucifix qu'on y conserve. On répète cette opération tous les sept ans , attendu que dans cet espace de tems la barbe croît de nouveau à sa premiere longueur. Les personnes riches qui sont dans cette confrérie , envoient les plus pauvres comme leurs députés , & les magistrats de Cologne les reçoivent comme des ambassadeurs d'un prince étranger. Ils sont entretenus aux dépens de l'état , & un conseiller leur montre les choses les plus remarquables qui sont dans la ville. Je ne fais si l'on doit plus rire de la crédulité des habitans de Cologne ou de la bonne foi de ces pauvres payfans. Il y a pour ceux de Cologne une excuse , c'est que cette pieuse farce fait entrer chez eux beaucoup d'argent à des époques fixes , & doit par conséquent être encouragée par le gouvernement ; mais on peut dire que c'est le moyen le plus bas & le plus misérable de gagner de l'argent. Ces *Windes* ont seuls le privilege de raser notre

Sauveur, & ce n'est que pour eux que la barbe croît. Ils croient fermement que s'ils ne rendoient pas ce service au crucifix, la terre seroit fermée pour eux les sept années suivantes, & qu'il n'y auroit point de moissons. Pour cette raison ils sont obligés de porter le poil chez eux, comme une preuve qu'ils ont rempli leur commission, & on le distribue à différentes communautés, qui le conservent comme des reliques précieuses. La cour impériale a tâché long-tems d'empêcher cette émigration, qui prive l'agriculture de tant de bras utiles. Quand les *Windes* ne peuvent pas faire leur voyage ouvertement, ils le font d'une manière clandestine. Enfin la cour s'est avisée, pour dernier expédient, de donner ordre à la régence de Cologne de leur défendre l'entrée de la ville. Cela arriva, il y a six ans, & la nombreuse ambassade fut obligée de s'en retourner sans la barbe merveilleuse (que sans doute les capucins, à qui le crucifix appartenoit, avoient soin de tirer de la leur). Il y a apparence qu'à l'avenir ils ne courront plus le danger de voyager si loin pour rien. Je n'ai pas oui-dire que depuis, malgré cet accident, le bled ne soit pas venu comme à l'ordinaire; mais j'ignore si la barbe croît toujours. — Je pourrois encore vous citer des traits plus frappans de la supersti-

tion des habitans des parties intérieures de l'Autriche ; mais celui-ci les surpassant tous , il peut servir à donner la mesure de l'entendement humain dans ces contrées. Le commerce que font les moines en onguents benis , huiles , &c. est toujours fort considérable. Une défense de la cour , publiée depuis peu , l'a un peu diminué , mais il ne peut être entièrement supprimé qu'à la prochaine génération. On le fait maintenant en secret , mais peut-être le produit n'en est-il pas moins grand que ci-devant.



LETTRE XXXIV.

Vienne.

COMME il y a quelques-unes des provinces héréditaires du domaine de la maison d'Autriche que je n'ai pas visitées, il faudra que vous vous contentiez, quant à leur commerce & leur population, des détails que j'ai pu recueillir en partie des papiers publics, & en partie des conversations que j'ai eues avec quelques personnes de sens. Pour avoir une idée de leur valeur comparative, il faut que vous jettiez un coup d'œil sur le total. M. Schlosser, dont je vous ai déjà cité les lettres instructives, & dont j'aurai occasion de parler plus au long par la suite, donne une liste de la population respective des différentes parties de la monarchie Autrichienne, suivant laquelle le total se monte à vingt-sept millions. Je pense qu'il est maintenant convaincu que son correspondant a vu les sujets de l'Autriche à travers un verre qui multiplie les objets, d'autant que cette liste a été corrigée en divers points d'après des calculs faits avec plus de soin. Par exemple dans l'Autriche, la Pologne & la Buckovine, on ne compte maintenant que 2,800,000 âmes, au

lieu que dans les premières listes on en comptoit environ 3,900,000.

Le premier numero de ces lettres politiques contient une autre liste qui me paroît approcher davantage de la vérité; car quoique la population de quelques parties soit portée trop haut, cela est compensé par l'omission des provinces particulieres de l'Illyrie, de la Buckovine, qui sont tout-à-fait mises de côté. La liste suivante me vient de bonne part, & l'on peut compter sur son exactitude.

La Hongrie avec le Temeswar

.....	5,400,000 ames
L'Illyrie.....	1,400,000
La Transylvanie.....	1,000,000
L'Autriche, la Pologne avec la Buckovine.....	2,800,000
La Bohême.....	2,100,000
La Moravie.....	1,000,000
La Silésie.....	200,000
La haute & basse Autriche, & la Styrie.....	700,000
La Carniole, l'Ukraine, Gorts & l'Istrie.....	1,000,000
L'Autriche ultérieure, & le Falkenstein.....	300,000
Le Tyrol.....	600,000
Pays-Bas.....	1,800,000
La Lombardie.....	1,200,000

Total.....

19,500,000

Je n'insisterai pas sur l'exactitude de cette liste , au point de regarder comme fort éloigné de la vérité un calcul qui porteroit la population à vingt millions pour donner un nombre rond ; mais je ne pourrois me résoudre à croire qu'elle excède vingt millions , quand tous les conseillers de l'empire me l'assureroient.

Il ne faut que des yeux pour voir que le territoire d'Autriche n'est pas aussi peuplé que la France. La différence dans l'étendue de ces deux pays n'est pas considérable ; comment donc est-il possible que l'Autriche soit aussi peuplée que la France (qui contient à peine vingt-quatre millions), quand la plus grande partie de ce pays n'a pas de manufactures considérables , & lorsque, dans les trois quarts de la Hongrie & de la Pologne, il n'y a pas même assez de bras pour faire les ouvrages nécessaires. L'agriculture , quelque florissante qu'elle soit dans un pays , ne le rend pas aussi peuplé qu'il le devient par le moyen des manufactures. La sphere de l'une est bornée , celle des autres ne l'est pas. Vous rempliriez une grande étendue de pays avec les hommes qui remplissent une de nos grandes villes à manufactures. Mais outre cela , l'agriculture de la Hongrie & de la Pologne Autrichienne , qui forment plus de la moitié des domaines de l'empire , n'est pas aussi florissante

que celle de plusieurs de nos provinces. En France les villes font au moins une fois aussi pleines d'habitans que celles des états Autrichiens, & cependant le pays, pris en général, est bien peuplé. Il n'y a que les parties allemandes des domaines héréditaires de l'Autriche, qui puissent le disputer à la France pour l'agriculture & la population.

Quelques-unes des données sur lesquelles la population de l'Autriche est portée à vingt-sept millions, sont fondées sur des raisons tout-à-fait ridicules. Par exemple le correspondant de M. Schloffer veut que les pays-bas Autrichiens contiennent 4,000,000 d'ames, quoique les pays-bas unis, qui sont bien plus étendus & bien plus peuplés, ne contiennent pas plus de 2,500,000 habitans. La circonférence de tous les pays-bas Autrichiens, contient au plus cinq cens milles d'Allemagne en quarré. Suivant ce compte chaque mille en quarré contiendrait 8000 hommes, & comme il est de fait que le Luxembourg & les parties septentrionales du Brabant sont très-peu peuplées, les provinces qui restent doivent au moins avoir dix mille habitans par chaque mille en quarré, population telle qu'on n'en trouvera point de semblable, j'ose le dire, dans aucune partie de l'Europe, sans en excepter les environs de Londres, de Naples & de Paris.

Dans un voyage que je fis en Hollande, j'appris par de bonnes informations à Bruxelles, que la population des pays-bas Autrichiens montoit seulement à 1,800,000 ames, & c'est beaucoup, car suivant ce calcul il doit y avoir 3,600 hommes pour chaque mille quarré d'Allemagne.

Le calcul du revenu de la maison d'Autriche, que nous donne M. Schloffer, est exact jusqu'au point où il va, mais il n'est pas parfait. Il ne comprend pas l'Illyrie, la Lombardie, & les pays-bas, & il met au-dessous de leur valeur le revenu des douanes de la Hongrie & de la Transylvanie. Je crois que le compte suivant approche plus de la vérité.

Hongrie.	16,200,000	florins impériaux.
Bannat.	1,500,000	
Transylvanie.	3,000,000	
Illyrie.	2,000,000	
Gallicie, Lodomerie & Buc-		
kovine.	12,900,000	
La Bohême.	11,600,000	
La Moravie.	400,000	
La Silésie.	700,000	
Tous les cercles d'Autriche.	22,700,000	
Pays-Bas.	7,000,000	
Lombardie.	4,000,000	
Total.	82,000,000	

Ces 82,000,000 de florins impériaux font environ 94,400,000 florins du Rhin, ou environ 215,000,000 de livres de France, ce qui est environ 145,000,000 livres moins que le revenu de notre cour (les colonies non comprises) & environ autant que le revenu de la Grande Bretagne. Quand nous considérons que la France contient près de 4,000,000 d'habitans de plus que l'Autriche, que son commerce est beaucoup plus florissant, & que la Hongrie & l'Illyrie rendent si peu en proportion de leur étendue, on jugera que la proportion du produit des deux pays approche fort de la vérité.

Le compte des dépenses que le correspondant de M. Schloffer a joint au calcul des revenus est évidemment faux. Les dépenses de l'armée sont évaluées à 17,000,000 de florins ; mais quoique, en proportion de la force des deux pays, l'armée de cette cour coûte un tiers moins que la nôtre, les dépenses militaires de l'Empereur, en y comprenant les grands magasins & l'argent des recrues vont à 28,000,000 par an, des personnes dignes de confiance font la somme encore plus grande. Le correspondant de M. Schloffer fixe les pensions seulement à un million ; mais il est aisé de voir qu'en donnant une fois autant en pensions, on n'enrichiroit pas ceux qui ne subsistent que des bienfaits de

la cour. Outre cela, ce compte de dépenses doit être faux ; car le correspondant de M. Schloffer l'a fait accorder avec le revenu qu'il a évalué 27,000,000 de florins moins qu'il n'est réellement. —

Je me rappelle d'avoir lu dans un discours prononcé dans le parlement, par un ministre Anglois, qui vouloit montrer quel rang tenoit l'Angleterre dans le système politique ; je me rappelle, dis-je, d'avoir lu un état comparé du revenu de plusieurs puissances de l'Europe. Il estimoit le revenu de la France à douze, celui de la Grande-Bretagne à neuf, celui de la Russie à sept, & celui de l'Autriche à six millions de livres sterling. Ce calcul est ridicule ; mais il n'est pas aussi étrange que ce que dit M. Linguet dans ses annales de l'Europe, lorsqu'il met en doute si l'Autriche est assez puissante pour mettre la partie occidentale de l'Europe à l'abri d'une invasion de la part des Turcs. Là-dessus il donne avis aux autres puissances de l'Europe d'agrandir cette maison par quelque retranchement fait aux états d'Allemagne, ou aux possessions du Turc, pour la mettre en état de se mesurer avec cette dernière puissance. L'Autriche est, à n'en pouvoir douter, la seconde puissance de l'Europe. Le revenu de la Russie consiste en 32,000,000 de roubles, qui, suivant

la valeur actuelle du rouble, ne font pas plus de 64,000,000 de florins impériaux. Il n'est pas douteux que la Russie ne puisse faire des choses étonnantes chez elle avec le revenu qu'elle a, attendu que dans le pays tout ce qui sert aux premières nécessités de la vie est à très-bon marché ; mais elle n'a pas autant de ressources que l'Autriche pour porter la guerre au-delà de ses limites. Le siècle de Léopold & de Charles VI est passé il y a long-tems. Depuis vingt ans il s'est fait un changement considérable dans l'administration des finances de l'empire, & aussitôt que cette cour aura l'occasion de montrer son pouvoir, elle étonnera l'Europe. Je ne crois pas qu'il lui faille autant de tems pour être en état de tenir tête aux Turcs, qu'il en falloit à la Russie quand elle commença la dernière guerre. Comme le revenu de la Grande Bretagne qui, étoit presque égal à celui de ce pays avant que la guerre éclatât, a été un peu diminué par la perte de l'Amérique, l'Autriche n'a maintenant d'autre rivale à craindre que la France ; mais la première est une puissance naissante, & dans cinquante ans les deux couronnes seront égales dans la balance politique. Quoiqu'il soit vrai que la Russie contienne quelques millions d'hommes de plus que la monarchie Autrichienne, il y a parmi les sujets Russes plusieurs

Kamtschatdales, Samoyedes & Lapons, qui ne doivent pas plus être comptés parmi les forces de l'empire que leurs troupeaux. Ces deux puissances s'avancent à grands pas vers l'époque de leur grandeur, & il est vraisemblable que, le siècle prochain, elles joueront le rôle que la France & l'Angleterre ont joué depuis la fin du dernier siècle jusqu'au milieu de celui-ci, c'est-à-dire que le repos & l'équilibre de l'Europe dépendront d'elles. La cour d'Autriche ne souffrira pas que celle de Russie fasse un pas sans en faire un semblable, & peut-être deux, comme cela est arrivé dans le partage de la Pologne, partage qui, j'en suis maintenant assuré, a été réglé en Allemagne. La Russie a supporté toutes les dépenses de la guerre des Turcs, ou pour mieux dire, de la guerre de Pologne, & quand on en vint au partage, l'Autriche gagna plus que la Russie & la Prusse tout ensemble. La partie Autrichienne de la Pologne avec la Buckovine, qui fut prise sur les Turcs n'est pas plus grande que la portion qu'a obtenue la Russie, mais elle contient plus d'habitans, & produit au moins une moitié autant que la partie Russe & Prussienne mises ensemble. Suivant les calculs les plus justes, la partie Russe contient seulement 2,100,000 ames, & la partie Prussienne 650,000, au lieu que dans la partie Autrichienne, comme
je

je l'ai évalué, il y a 2,800,000 âmes. Outre cette population plus abondante, l'Autriche a aussi l'avantage des mines de sel de Wielilska, qui sont très-productives, & la plus grande partie de la Pologne est obligée d'avoir recours à l'Autriche pour une denrée si nécessaire. Les forces de l'Autriche sont entières; celles de la Russie sont divisées. On parle ici d'un partage de la Turquie comme d'une chose décidée entre les deux cours impériales, & même les papiers publics commencent à en faire mention; mais je ne le crois pas, d'autant qu'on fait très-bien qu'il y avoit un plan de cette nature formé par les deux cours en 1730. Cependant, quand même un pareil projet existeroit, & que notre cour n'auroit pas le pouvoir de détourner la tempête, ce seroit vraisemblablement le dernier traité d'alliance entre l'Autriche & la Russie; car aussitôt que la Porte sera détruite, & que les deux empires chrétiens auront pour limites les bords de la mer Noire, il faut nécessairement qu'ils deviennent jaloux l'un de l'autre, d'autant que, par rapport au commerce & à d'autres intérêts particuliers, ils seront dans la même situation qu'étoit la France à l'égard de l'Angleterre.



LETTRE XXXV.

Vienne.

L'EMPEREUR commence à montrer par degrés quelques parties du plan qu'il a si long-tems tenu caché dans son sein. Il ne faut pas que vous vous attendiez à recevoir de moi un détail circonstancié des nouveaux réglemens qui ont déjà paru , ou qui paroîtront dans la suite. Je songe à quitter cette ville la semaine prochaine ; mais vous trouverez des avis plus prompts & plus certains dans les papiers publics que ceux que je pourrois vous donner en voyageant. Il est vrai que notre chaste Gazette de France n'est pas un canal par lequel vous puissiez recevoir des informations de ce genre ; elle vous apprendra véritablement d'une manière très-circonstanciée, que l'empereur est allé tel jour à l'église , qu'un autre jour il est allé à la chasse , & un troisieme au concert , qu'il a donné sa main à baiser , & quel habit ou surtout il portoit en telle occasion. Mais elle ne vous apprendra pas les loix qu'il fait relativement à la tolérance , à l'abolition des couvens , à la diminution de l'autorité papale. Elle ne vous dira pas que tout sectaire a la permission d'adorer Dieu à sa manière , que

l'Autriche est devenue indépendante de toute influence étrangère , qu'il n'y a plus de moines ; que le clergé est soumis à l'état , qu'il n'y a plus de droits féodaux , que Joseph II ne s'occupe qu'à diminuer les privilèges pernicioeux des nobles , à réformer les cours de justice , à mettre plus de simplicité dans les opérations du gouvernement , à établir une économie rigide & universelle , à propager la philosophie , étendre la liberté civile , en animer l'esprit patriotique & encourager le mérite. Voilà les grands objets auxquels l'empereur donne tous ses soins avec une activité & une constance qui rendront bientôt l'Autriche un des empires les plus puissans & les plus florissans , & l'étonnement de l'Europe.

Peut-être me demanderez-vous que deviendront les arts ? Y aura-t-il aussi des académies des Inscriptions & Belles-Lettres , des assemblées arcadiennes , des académies de peinture & de sculpture ? très-certainement il y en aura. Une de ces dernières académies est établie ici depuis long-tems ; & quant aux autres , il y a ici autant de sujets habiles qu'à Paris. Il y a ici assez de gens qui ont du tems de reste , & les talens qu'il faut pour se faire l'un à l'autre des complimens vides de sens dans des feuilles périodiques , pour exciter des cabales en faveur de quelque ouvrage insipide dont l'auteur a flatté

leur vanité, & pour opprimer un écrivain de mérite qui s'est aventuré à combattre leurs opinions. Il ne manque point d'écrivains en état de donner un air de nouveauté à une vieille pensée, & qui savent publier des traductions mutilées, qu'ils donnent pour leur propre ouvrage. Il n'y a à la vérité que huit ou dix ans que la plupart des nouvelles pieces, qui ont paru sur les théâtres françois & anglois, ont été publiées ici comme des ouvrages originaux. Tout cela existera donc, mais l'empereur n'y dépensera pas un fol. Il fait trop bien employer son argent, & il vaudroit bien mieux pour nous que nous eussions appliqué à d'autres objets les dépenses que nous causent toutes ces belles choses, quand ce n'auroit été qu'à enlever les ordures qui produisent dans les cloaques une si grande puanteur, que plusieurs en ont déjà été suffoqués.

Ici je crois vous voir jeter sur moi un regard de mépris, car je fais que vous ne vivez & ne respirez que pour les belles-lettres, & prenez en pitié des barbares comme nous, qui ne sacrifient pas avec autant d'ardeur à ces arts divins. Je me rappelle fort bien toutes les choses obligantes que vous aviez coutume de dire sur ma stupidité, sur mon indifférence, à laquelle vous donniez encore beaucoup d'autres noms, toutes

les fois que je n'éprouvois pas les mêmes transports que vous à la lecture d'une bonne épigramme, d'une belle description, d'une bonne gravure ou d'un beau dessein; mais, mon cher frere, chacun voit les choses à sa maniere; & comme pour complaire à vos goûts & à votre passion dominante, j'ai pris la peine de vous donner beaucoup de détails sur le théâtre allemand, la poésie, &c. &c. & que je vous en promets encore plus dans la description des parties septentrionales de l'Allemagne, vous ne trouverez pas déplacé que je vous dise quelque chose pour justifier mon goût & ma maniere de penser.

Dites-moi donc, mon cher frere, si ce n'est pas une vérité que toute l'histoire atteste que dans chaque nation l'époque des arts & des sciences a toujours précédé immédiatement leur chute? Je ne prendrai pas la peine de le prouver par une longue énumération de faits depuis les siècles de la Grece jusqu'au nôtre. Vous pouvez vous rappeler l'excellente note d'un moine du Tyrol sur un passage de Columelle, publiée par l'auteur de *voyages en différens pays de l'Europe*. Elle contient la plus forte preuve, que l'histoire puisse donner, qu'un pays, dans lequel ces arts qui contribuent principalement à l'amusement sont dans une haute estime, & fournissent les

moyens les plus prompts & les plus sûrs d'aller aux honneurs & à la fortune , qu'un tel pays , dis-je , penche vers sa ruine. Vous me direz qu'il ne faut pas s'en prendre aux arts & aux sciences elles-mêmes. Fort bien ; mais quand elles prennent un certain ascendant dans une nation , & qu'elles y sont plus encouragées que les autres professions , elles y produisent les conséquences les plus destructives. La frivolité la foiblesse , la profusion , la négligence des travaux utiles , l'ostentation , le faux jugement dans le choix de ceux qui doivent servir l'état , le desir immodéré de la parure , &c. sont la suite nécessaire de la culture de ces arts d'agrément , quand on en fait abus , & lorsqu'une fois le frein est lâché , il est fort difficile de se contenir dans de justes bornes. En quoi ces arts contribuent-ils au bonheur réel des hommes ? que sont-ils autre chose qu'un rêve magnifique ? Combien l'époque de leur perfection a-t-elle duré chez toutes les nations ? Après une génération d'heureux génies , il leur a succédé une horde illétrée , qui a réveillé par des coups meurtriers ceux que les arts avoient plongés dans le sommeil , & les a chargés de chaînes avant qu'ils eussent pu se frotter les yeux. Depuis combien de tems les jours de Corneille & de Racine sont-ils passés ? Et nous sommes déjà épuisés ! pauvre nation !

Ce n'est pas que je refuse mon approbation aux chef-d'œuvres du génie, & que je veuille les voir sans récompense. Je souhaite seulement qu'une excessive libéralité ne confonde pas le mérite avec la médiocrité, & ne favorise pas cette contagion du bel esprit & du goût des talens frivoles, qui, si l'on ne se tient pas en garde contr'elle, infeste toute une nation & détruit l'équilibre qui devroit subsister entre l'agréable & l'utile. Je suis convaincu que l'Empereur ne refusera pas de rendre justice au poëte, au peintre & à chaque artiste d'un vrai mérite, & ne les laissera pas sans récompense. Mais l'application de la philosophie à la politique; mais ces branches, des mathématiques & de la physique, qui sont liées avec l'industrie civile; mais ces arts, en un mot, qui contribuent à la félicité durable d'un pays, doivent encore attendre davantage de sa libéralité. Pouvez-vous lui en faire un crime? Sa cour ne ressemblera pas à celle d'Auguste, qui pouvoit donner une pension de quatre mille louis d'or à un poëte, tandis qu'il devoit leur paie à de vieux soldats. Non certainement; mais l'Autriche s'avance à grands pas vers les tems heureux de Henri IV, tems où une nation commence à se sentir; où la base de la richesse nationale est établie;

où la paix & la liberté civile , font mises à l'abri des attaques des moines & des nobles ; où tous les rangs de l'état se trouvent dans un juste équilibre ; où les beaux arts & les sciences , suivant la distinction qui leur est propre , sont seulement admis pour la récréation , & où l'on n'y dépense pas plus que ce qu'un pere de famille économe , qui mesure toutes ses dépenses à l'état de sa fortune , n'en veut dépenser à ses plaisirs ; où enfin les arts , par la raison même qu'ils tiennent le rang qu'ils doivent tenir , ils florissent davantage que lorsqu'un encouragement excessif leur attache une foule de sectateurs , qui les aiment seulement pour les avantages qu'ils procurent. Quand les arts deviennent des moyens de subsister , tous les grands ouvrages cessent ; & quand les artistes forment des communautés , comme parmi nous , c'est une société d'abeilles & de singes. Combien les génies originaux sont rares ! Que de millions d'hommes voient le jour , avant qu'il naisse un Voltaire !

Pardonnez-moi cette digression , qui est moins une critique de vos amusemens favoris , qu'une effusion de mon estime pour l'empereur , que je voudrois justifier à vos yeux. Je fais que vous ne pouvez guere lui pardonner le peu

de cas qu'il fait des beaux arts; mais considérez, mon frere, qu'il dépense de 10 à 20,000 louis d'or, pour soutenir ceux qui s'attachent à des occupations utiles. Tous ceux qui veulent établir quelque manufacture d'une utilité reconnue, reçoivent de lui les avances des sommes nécessaires, à un petit intérêt, & même sans aucun intérêt. Il aide tous ceux qui s'établissent à la campagne de quelque maniere que ce soit. Il fait des routes, bâtit des villages, des villes, construit des ports & entretient une armée de 300,000 hommes. Faut-il qu'il soit borné dans ces dépenses nécessaires, pour établir une académie des inscriptions & belles-lettres? Dieu veuille qu'il en soit autrement, pour le bonheur de la patrie & de l'humanité!

Peut-être avec le tems, il fera quelque chose pour vos divinités, quand toutes les dettes de la cour seront payées, que ses finances seront en bon ordre & que le nombre des couvens sera fort diminué. Ses dettes ne sont certainement pas aussi considérables que les nôtres; & cependant, elles montent à environ 160 millions de florins, & il est obligé de payer 18 millions par an, en intérêts & capitaux. Les terres qui appartiennent aux couvens & aux fondations religieuses, dans les do-

maines de l'empire , sont estimées à la valeur de 300 millions de florins , dont près de la moitié vient des Pays-bas & de la Lombardie. Peut-être avec le tems les Muses hériteront de cette immense richesse.



LETTRE XXXVI.

Vienne.

DEMAIN je pars de cette ville; je ferai quelque séjour à Prague, où je m'attends à recevoir de vos nouvelles.

On voit aujourd'hui clairement, ce dont l'empereur s'occupoit pendant la vie de sa mere. Les étrangers, qui sont ici, sont étonnés du court espace de tems qu'il a fallu pour effectuer une des plus grandes révolutions; preuve certaine qu'on s'y préparoit depuis long-tems & que tous les matériaux étoient prêts. La noblesse & le clergé sont, chaque jour, plus convaincus qu'on les traitera sans ménagement. Mais ils ne font pas résistance; car l'un & l'autre de ces ordres, sont entièrement désarmés. Malgré leurs grandes richesses, les nobles sont affoiblis par leurs mœurs efféminées & par leurs dissipations; le clergé porte dans son sein un serpent qui lui causera la mort. Ce serpent est la philosophie, qui, sous l'apparence de la théologie, s'est glissée même jusqu'au trône épiscopal. Un grand nombre de jeunes ecclésiastiques sont infectés du poison de ce serpent, dans les universités. Ils savent

tous qu'il y a un Febronius dans le monde ; & quelques-uns d'eux le connoissent seulement comme un hérétique ; cependant , comme les argumens du capuchon ont un plus grand effet sur eux que les argumens de leurs professeurs , & comme la cour le favorise évidemment , ils sont très-portés à se réconcilier avec leur ancien ennemi. Les Bellarministes , qui possèdent tous les grands bénéfices , forment encore , il est vrai , le plus grand nombre ; mais s'ils se voyent une fois en danger de perdre leurs bénéfices , ou si les 25,000 avocats des états impériaux , qui ont fait depuis long-tems leur provision d'argumens , ont ordre d'aller à la charge , ils ne feront vraisemblablement que fort peu de résistance.

Je ne pense pas qu'il y ait un seul homme de bon sens dans l'armée de l'empereur qui n'approuve pas en entier ses nouveaux réglemens. Cette partie de l'administration de l'empire est dans ses mains depuis un tems considérable , & en porte des marques sensibles , dans chacune de ses branches. Parmi tous les officiers que j'ai connus , je n'en ai trouvé aucun d'un certain âge qui n'eût un fond de philosophie. Pendant mon séjour ici , j'ai trouvé que c'étoit la meilleure compagnie ; & , soit dit avec la permission des professeurs , docteurs , & autres

gens lettrés, je dois les regarder comme les personnes les plus éclairées qu'il y ait dans l'empire. J'ose répondre qu'on trouvera dans l'armée impériale plusieurs caporaux qui ont plus de bon sens que neuf de dix lettrés : il regne depuis long-tems une liberté de penser & de raisonner dans l'armée, qui forme un contraste frappant avec ce qui se passe ailleurs, & qui fait le plus grand honneur à l'empereur. Chaque régiment a une bibliothèque en propre, & les officiers trouvent le moyen de se procurer toute espèce de bon livre, quelque défendu qu'il soit. Le roi de Prusse n'a plus à combattre des généraux oints & consacrés par le pape, comme il avoit coutume d'appeller le général Daun. Même parmi les soldats, vous appercevez une sorte de logique naturelle, qui est une suite de la manière dont on leur commande, & vous pouvez en voir les effets dans leurs tentes, dans leurs manœuvres, à leurs tables & dans tout ce qui leur appartient. Il n'y a pas un vestige de la bigoterie, qui précédemment sembloit caractériser l'armée impériale. Que pourroit entreprendre l'armée du pape contre de pareilles troupes ? L'empereur ne trouvera pas la même facilité à réformer l'administration de la justice civile & criminelle, qu'il a trouvée à réformer le clergé. Il y a encore une obscurité formidable

répandue sur toute cette partie de la législation. Les abus en partie occasionnés par les loix elles-mêmes , & par les formes dont on se sert pour administrer la justice , augmentés en partie par la stupidité , la dissolution , la pédanterie , l'amour propre & le peu de patriotisme des gens de loi , ont été sentis depuis long-tems. L'impératrice défunte tâcha d'y porter remede , mais en vain ; car quand même le *codex Theresianus* feroit dix fois moins barbare qu'il n'est , on auroit encore fait fort peu de chose. Les loix , quelques bonnes qu'elles soient , ont besoin d'hommes pour les mettre en vigueur.

Pendant le tems que l'empereur n'étoit qu'une sorte de vice-roi , il se donna toutes les peines possibles pour jeter plus de lumière sur l'administration de la justice , & pour la rendre plus impartiale , & je ne pense pas qu'il y ait eu un seul acte frappant d'injustice commis par ceux qui dépendoient immédiatement de lui ; mais il ne pouvoit pas créer de nouveaux sujets. Aussi long-tems que l'orgueil , la paresse & l'amour du faste feront le principal caractère des membres des cours de justice , il est impossible que la fraude , la chicane & toute espece de friponnerie ne s'introduisent dans des procès aussi compliqués que ceux - là.

La justice criminelle est dans un état pitoyable.

Quand vous lisez *le code de Thérèse*, vous croiriez qu'il a été composé pour une horde de *Boschis*. On y décerne des punitions pour des crimes dont on n'a pas entendu parler dans le pays depuis un siècle, & des peines fort sévères à la vérité, mais en même tems fort ridicules, quand vous comparez l'état de ce pays avec celui de la loi, pour des offenses qui se commettent chaque jour, mais qui n'excitent point de réclamations, comme la fornication, l'adultère & la sodomie. Mais toutefois ce n'est pas un si grand mal; car les loix, quelque sévères qu'elles soient, n'exposent à aucun danger la liberté civile & naturelle; & les loix les plus barbares qu'on puisse imaginer valent mieux qu'une privation absolue de loix, ou ce qui revient au même, que des loix qu'on n'observe point du tout. Ce dernier cas est malheureusement ce qui a lieu ici. On s'apperçut bientôt que *le code de Thérèse* ne convenoit point aux mœurs & au caractère du peuple, & la cour eut honte, lorsque toute l'Europe pouffoit un cri pour invoquer l'humanité, l'abolition des peines capitales, &c. d'avoir publié un code où l'on ne voyoit que des gibets, des glaives, &c. Quel parti prendre? on ne vouloit pas révoquer la loi; on se contenta de prier en général les juges d'être doux, & de ne pas infliger des

punitions capitales sans nécessité. Cette indulgence mal entendue est la plus grande tyrannie du monde. La plus cruelle loi qu'on puisse imaginer ne peut commettre le meurtre. Au contraire, plus la loi est cruelle, plus elle montre la dépravation & l'obstination de ceux qui la transgressent; mais l'avis général de n'avoir pas recours à une punition capitale sans nécessité, tend à soumettre le coupable à la discrétion du juge, & sappe les principaux fondemens de la liberté civile. Tant que les loix sont observées avec vigueur, quelque sévères qu'elles soient, le transgresseur est sans excuse. Il connoissoit la loi, & s'exposer à encourir la peine, annonce en lui méchanceté & foiblesse; mais dans ce cas il peut être la victime de circonstances avec lesquelles son crime n'a pas la moindre connexion. Je vous rapporterai un fait qui arriva il y a quelques années à Lintz, qui, quoiqu'il ait rapport à la justice militaire, vous donnera une bonne idée de l'état de la justice criminelle dans ce pays.

Deux grenadiers qui étoient deux des plus beaux hommes du régiment, s'accorderent à désertre de Stein, & en engagerent d'autres à désertre avec eux. Ils furent découverts & condamnés à mourir, comme chefs du complot, par le conseil de guerre. Tout le régiment savoit
que

que chaque commandant de l'armée avoit ordre de ne pas permettre qu'on mît une sentence de mort en exécution sans la dernière nécessité. Comme cette nécessité n'existoit pas, le général Brown étoit déterminé à accorder le pardon, & l'auroit fait ; mais tout-à-coup la scène changea. Les camarades des prisonniers vinrent les voir en prison, s'enyvrèrent avec eux, & s'offrirent à aller au gibet à leur place, tant ils étoient persuadés qu'ils recevraient leur pardon. On rapporta au général ce qui s'étoit passé.

Le jour de l'exécution étant arrivé, nos jeunes déserteurs allèrent gaiement au lieu du supplice ; toute la ville de Lintz ne doutoit pas qu'ils ne reçussent leur pardon ; mais le général Brown jugea que c'étoit le cas particulier d'une extrême nécessité, & les deux grenadiers furent exécutés. Que s'ensuivit-il ? le général fut réprimandé par la cour de Vienne. Le méritoit-il ? n'étoit-ce pas une excuse assez valable pour lui de dire que le nombre des déserteurs devenoit de jour en jour plus grand, par l'idée où l'on étoit que la sentence de mort, pour pareil crime, ne feroit jamais mise en exécution. A mon avis, ces grenadiers furent victimes de la foiblesse de la législation. La stabilité, & non pas la clémence, est le premier mérite de la loi.

Un vice général de cette législation, c'est

d'être chargée d'ordonnances qui ne sont point mises en exécution. On ne cesse de faire des projets & des écritures. Il y a ordres sur ordres, injonctions sur injonctions, & rescrits sur rescrits, dont le dernier détruit toujours, ou du moins limite beaucoup le précédent. C'est ce qui arrive si constamment, que plusieurs personnes en office dans la province se font une règle, avant de mettre un ordre en exécution, d'attendre cinq ou six semaines pour voir s'il ne sera pas révoqué. Ce seroit une collection fort curieuse, & peut-être fort avantageuse à l'Autriche, si quelqu'un vouloit prendre la peine de rassembler les loix contradictoires qui ont été publiées depuis dix-huit ou vingt ans. Ces contradictions sont, sans doute, provenues en partie de ce que l'empereur & sa mere avoient des plans de législation différens; mais maintenant qu'il gouverne seul, il trouvera fort difficile de rectifier ces abus, d'autant qu'il ne peut compter sur aucun secours de la part de ceux qui commandent sous lui.

L'idiome des cours de justice est ici fort singulier. Vous saurez que les gens de robe ont un style particulier, tout-à-fait différent du style ordinaire, & qu'on appelle style de chancellerie ou de loi. Je viens de lire un rescrit de la cour impériale au chapitre de Saltzbourg, qui est

engagé dans un procès avec son archevêque; il contient des périodes qui remplissent toute une page in-folio, & dans lesquelles avec toute l'attention possible, il est impossible de trouver la liaison. En effet, plus ce style est décousu, plus il abonde en termes latins & françois peu usités, plus il passe pour excellent. Il s'y rencontre aussi plusieurs mots allemands, qui sont pris dans un sens tout opposé à celui qu'ils ont dans le langage ordinaire. Je pense qu'il est de toute impossibilité que les petits enfans de la génération présente comprennent une seule syllabe de tout ce jargon. Adieu.



L E T T R E X X X V I I .

Prague.

LA route de Vienne ici est une des plus agréables que j'aie jamais faite, quoique nous n'ayions pas rencontré une seule ville passable pendant l'espace de quarante-quatre milles d'Allemagne. Ma compagnie consistoit en un officier de l'empereur, un prêtre & un voyageur de la Basse-Saxe. L'officier avoit servi dans la dernière guerre en Silésie. C'étoit un homme de bon sens, & il fut pour nous un *Cicerone* dans l'examen de deux champs de bataille des plus renommés dans l'histoire moderne.

Tout ce que nous vîmes de l'Autriche nous parut singulièrement bien cultivé, & les fermiers avoient par-tout l'air de la prospérité & de l'aisance; mais dans les parties de la Moravie que nous traversâmes, les habitans ne nous parurent pas aussi heureux que leurs voisins. Cependant le pays est aussi en général cultivé avec soin; vous ne voyez point de ces déserts sauvages qui vous frappent en Hongrie. Snaym & Iglau sont deux fort jolis villages. Les habitans parlent l'Allemand avec assez de pureté; mais il est aisé d'observer que ce n'est pas leur langage naturel.

Tout le pays est composé de plaines , de monticules , dont la pente est fort douce ; mais sur les confins de la Bohême , les montagnes deviennent plus élevées & plus fertiles. Les parties de ces montagnes que nous traversâmes dans notre route étoient couvertes de grands bois , de villages , & de plusieurs magnifiques châteaux , & l'on rencontre des pierres milliaires sur le chemin. Les routes sont excellentes. Nous rencontrâmes peu de villages dans les plaines de la Bohême. Les Allemands ont un proverbe qui dit , pour signifier qu'une chose est rare : *qu'elle est rare comme un village en Bohême*. Cependant il est évident , par la liste de ceux qui tirent à la milice , que le pays est très-peuplé , & voyant que l'agriculture y étoit en vigueur & qu'il n'y avoit point de terrain inculte , nous ne savions comment expliquer cet énigme ; mais notre officier , qui avoit parcouru tout ce pays , nous en donna le mot. Il nous dit , qu'on trouve plusieurs villages à quelque distance de la route , dans le voisinage des rivières & des ruisseaux , ou derrière des bois , & que si nous avancions l'espace d'un mille & demi , soit à droite , soit à gauche , nous en verrions un certain nombre. Cette coutume de cacher les habitations dans les rochers du pays , ou derrière des bois , a vraisemblablement pris

son origine dans les tems de guerre , quand les habitans tâchoient de se mettre à l'abri des voleurs & des chevaliers errans qui infestoient les grands chemins. — Il n'y a pas de doute que la commodité d'avoir de l'eau y a aussi contribué. Entre Kolin & Planiani , qui sont distans l'un de l'autre de deux milles d'Allemagne , nous arrivâmes au champ de bataille si célèbre qui a pris son nom de ces deux places , & non des petits villages près desquels l'action est réellement arrivée. Là nous sortîmes de la voiture , & notre *Cicerone* , fier d'avoir eu part à l'honneur de cette journée , si mémorable pour l'Autriche , vint avec nous examiner le terrain.

On a attribué à plusieurs causes l'événement de cette bataille si fatale au roi de Prusse , & , dans cette occasion , comme dans plusieurs autres semblables , l'historien sera embarrassé pour choisir entre les différentes relations faites par des hommes de bon sens , qui tous furent témoins , & qui tous ont eu part aux travaux & aux difficultés de cette journée. Il est évident que l'événement dépendit uniquement du terrain , que Daun connoissoit mieux que l'ennemi , & dont il sçut tirer avantage.

Le long de la route , & sur la droite , est une plaine qui s'étend à perte de vue. A gauche de cette plaine il y a une petite élévation , près du

village où se passa le fort de l'action. A droite de cette hauteur , qu'on ne peut guère appeller une montagne , vous découvrez directement devant vous un fossé long & profond, qui , à une certaine distance , a l'apparence d'une plaine entre des bois. A gauche , cette montagne forme en s'abaissant un creux considérable , & se perd par derriere dans une grande plaine. L'aîle droite de Daun étoit placée sur le sommet de cette élévation , & le reste de son armée étoit couvert à gauche par le fossé. Le roi de Prusse s'approcha par la plaine à travers laquelle nous devions passer. Il fut forcé à combattre , ou à abandonner le siège de Prague , & à évacuer la Bohême. La seule partie de l'armée impériale qu'il pouvoit attaquer étoit l'aîle droite ; les vaillans Prussiens ne furent point du tout découragés par l'inégalité du terrain. Toujours accoutumés à vaincre , leur aîle droite s'avançoit en silence vers le sommet de la montagne. Les impériaux , grace à l'avantage du terrain , les firent reculer. Les Prussiens retournerent six fois à l'attaque ; mais comme l'espace étoit fort étroit , ils furent enfin fort embarrassés par la multitude de leurs morts , couchés sur le penchant de la hauteur qu'ils avoient à monter. Malgré tous ces désavantages , ils auroient encore gagné la bataille , si Daun n'avoit pas eu

le tems de couvrir de sa cavalerie le flanc de son aîle droite qui avoit été battue. La cavalerie chargea aussi-tôt à gauche de la montagne le flanc de l'armée Prussienne qui, après une résistance opiniâtre, fut enfin obligée de céder. Pendant qu'elle se retiroit en bon ordre, le prince Maurice de Dessau, dont la bravoure approchoit souvent de la témérité, prit un simple bataillon & alla au-devant de toute l'armée d'Autriche. Le prince se feroit battu jusqu'à ce qu'il ne fût pas resté un seul homme de sa troupe, si un ordre exprès du roi ne l'eût obligé de se désister de son entreprise téméraire. Comme, entr'autres pertes, la garde du roi avoit été entièrement détruite, quand le prince s'approcha de lui, il s'écria « ma garde, prince, ma » garde ! » — à quoi l'autre répliqua : « mon » régiment, sire ! mon régiment ! » Il pensoit qu'après la perte de son régiment on ne devoit plus s'occuper de rien.

On peut dire que ce fut peut-être une faute que fit le roi de n'avoir pas garni son aîle gauche de cavalerie ; mais si cette faute existe, il faut l'attribuer à l'inégalité du terrain. Si les Autrichiens n'avoient pas eu le grand avantage d'avoir leur aîle droite placée sur une éminence, & le reste de leur armée à couvert, vraisemblablement les Prussiens qui, malgré ces désavan-

tages , rendirent long-tems la victoire incertaine , auroient gagné la bataille avant que Daun eût eu le tems d'envoyer sa cavalerie au secours de la partie attaquée , & personne n'auroit songé au manque de cavalerie dans l'armée Prussienne. Il est aussi certain que le roi ne pouvoit pas observer les mouvemens de la cavalerie Autrichienne , dont l'aspect fut d'autant plus formidable qu'elle sortit tout-à-coup du creux où elle étoit cachée , sans qu'on pût s'y attendre , & sans que le roi pût avoir aucune raison de le prévoir.

D'autres disent que le roi se proposoit de laisser son aîle gauche dans l'inaction , & avoit dessein de changer l'ordre de la bataille en chargeant avec son aîle droite , tandis que le prince de Dessau auroit amusé l'ennemi. Dans ce cas son flanc auroit été mis à couvert de l'attaque de la cavalerie ennemie , & il n'auroit eu rien à craindre de l'aîle gauche de l'armée Autrichienne en-deça du fossé. Mais , disent ceux qui soutiennent cette opinion , le prince de Dessau , au lieu d'amuser l'ennemi , fit une attaque si vive & si sérieuse , que le roi fut obligé de le soutenir , dans la crainte que si le prince étoit repoussé , toute l'armée ne fût mise en désordre par la fuite de son régiment. Je crois que ce sont des pensées venues après coup , qui

montrent ce qu'un homme auroit dû faire , mais non pas ce qu'il a fait , ou ce qu'il avoit intention de faire. D'autres croient que le roi se fiant seulement à la fortune , qui avoit tant fait pour lui quelque tems auparavant , à la bataille de Prague , avoit négligé quelques arrangements nécessaires , particulièrement d'amener sa cavalerie. Mais il paroît que ce sont encore de ces observations que fait un écrivain après l'événement , pour se donner l'air d'en savoir plus que les autres. Un homme comme le roi de Prusse , qui ne se laisse abattre (il l'a prouvé) par aucun revers de la fortune , n'est pas un homme que les succès puissent enivrer.

Battu pour la première fois , après tant de batailles gagnées , Frédéric se retira dans le meilleur ordre possible , en Saxe par Leutmeris & Auffig. Il n'étoit pas abattu , mais un peu irrité contre son frère aîné , mort depuis , qui amena une partie de l'armée en Saxe par Gabel.—Mais sans doute vous êtes bien instruit de cette merveilleuse retraite ; on en peut voir les anecdotes dans un livre intitulé : *recueil de lettres de sa majesté le roi de Prusse , sur la dernière guerre* ; si le roi avoit gagné cette bataille , il auroit été maître de toute la Bohême ; toute l'Autriche lui auroit été ouverte , & la seule place d'Olmütz auroit pu l'empêcher d'aller à Vienne. Dans ce cas il

auroit dicté à ses ennemis les conditions de paix, au lieu que ce mauvais succès fut suivi de six années d'une guerre sanglante.

Le roi donna ses ordres, dans cette action, du haut d'une hôtellerie isolée, & voisine de la route. Ce fut avec un plaisir inexprimable que nous dinâmes dans cette chambre, qui a vue des deux côtés sur le champ de bataille. Tout y étoit sacré pour moi; j'étois à la place qu'occupoit le roi à la fenêtre, en face de l'éminence qui occasionna sa défaite. Je sentis toute la mortification qu'il dut éprouver lorsqu'il vit que ses troupes lâchoient pied. L'on appercevoit encore quelques marques de boulets dans les murs de cette maison, & le roi n'étoit pas tout-à-fait en sûreté.

Kolin est une jolie petite ville, & la meilleure place que vous rencontriez entre Prague & Vienne. Cependant, en exceptant la garnison, elle ne contient pas plus de trois mille cinq cents âmes. Les maisons n'excedent pas le nombre de sept cents, & ne paroissent pas fort habitées. Nous nous reposâmes quelque tems dans cette ville, & nous y fûmes fort bien traités. On vit fort bien & à fort bon marché dans toute la Bohême. Les petits lievres, les canards, les oies, &c. sont la nourriture ordinaire que vous trouvez dans les plus petites auberges.

Pour vous donner une idée du prix des vivres , il suffira de vous dire ce que le Saxon & moi, nous payâmes pour notre repas du soir. Vous devez savoir que presque toutes les auberges ont une mauvaise apparence , & les hôteliers, malgré l'abondance des mets qu'ils fournissent aux voyageurs , paroissent être assez mal à leur aise. Leurs maisons sont en général isolées dans les rues , & n'ont ni verger , ni jardin potager , ni aucune piece de terre qui en soit dépendante. Ils sont obligés de payer une si forte rente au seigneur à qui appartient la maison , qu'ils ne peuvent gagner que bien peu de chose. Enfin nous vîmes dans un village où nous arrivâmes , une hôtellerie qui avoit meilleure apparence. Elle avoit une cour spacieuse , de bonnes écuries , un jardin bien tenu , & appartenoit en propre à l'hôtesse. Maintenant , dîmes-nous , quand nous fûmes dans nos chambres à coucher , nous aurons un autre écot , & il nous faudra payer la belle vue que donne cette chambre , les beaux meubles , les belles glaces , la porcelaine , & en un mot toutes les belles choses dont nous jouissons , ou dont nous ne jouissons pas. Nous eûmes à souper une soupe au riz , avec un excellent poulet , une salade & deux levrauts rôtis. Nous eûmes d'excellente biere , (elle est très-bonne en Bohême) & un

pot de vin , que nous trouvâmes fort mauvais : comme il est fort cher dans la Bohême , nous n'en voulûmes point avoir d'autre. Nous eûmes deux lits fort propres , de bon café à déjeuner , & , le croiriez-vous , quand nous demandâmes le compte de la dépense , elle se monta seulement à quarante-deux creutzers (1).

Nous nous arrê tâmes à environ trois milles de Prague , & nous nous avançâmes à quelques stades de distance du chemin , pour voir le fameux champ de bataille de 1757. Ici les Prussiens furent vainqueurs de la nature elle-même. Il étoit impossible que les Autrichiens eussent un terrain plus favorable ; un fossé profond , large & perpendiculaire les mettoit à couvert de l'ennemi ; ils avoient une artillerie très-formidable qui défendoit le fossé par des batteries postées très-avantageusement. Quand les Prussiens firent leur première attaque par le fossé , ils tomboient comme des flocons de neige. Le feu des Autrichiens étoit terrible ; il n'y a point eu d'action plus opiniâtre ni plus sanglante dans le siècle présent , & peut-être dans toute l'histoire, il n'existe pas un seul exemple d'une bataille gagnée avec autant de désavantages à combattre qu'en eurent les Prussiens dans cette occasion.

(1) Environ trente sols de France.

Il est vrai à la lettre qu'ils eurent tout-à-la-fois un fort à prendre & une armée à combattre plus forte que la leur. Représentez-vous un fossé profond flanqué de canons, & de l'autre côté du fossé une armée composée au moins de soixante-dix mille hommes, d'un aspect redoutable. Les Prussiens marcherent à travers le fossé & les fortifications opposées, mirent complètement l'ennemi en déroute, & assiégèrent Prague, où une partie de l'armée impériale se réfugia; mais les Prussiens payerent bien cher leur victoire. Leur perte en hommes fut infiniment plus considérable que celle des Autrichiens. On ne s'accorde pas sur le nombre des morts; quelques-uns disent qu'il y eut sept mille hommes de tués; d'autres font monter la perte à neuf ou dix mille hommes. Cette même incertitude regne dans tous les récits des batailles modernes : la vérité est que, sans exagération, toute la largeur du fossé, qui étoit immense, fut remplie de corps morts, qui en plusieurs autres endroits formoient des monceaux énormes.

Le coup qui fut le plus sensible au roi fut la perte du brave général Schwerin. Nous considérâmes avec une profonde mélancholie l'arbre près duquel il tomba. Le présent empereur lui a fait ériger un monument qui ne fait pas moins

d'honneur à la personne qui l'a élevé, qu'à celui dont il porte & immortalise le nom. On rapporte plusieurs anecdotes relatives à la mort de ce vaillant homme. On a dit qu'une réponse dure, faite par le roi à un message qu'il lui envoya par un aide-major au milieu de l'action, pour faire savoir à sa majesté qu'il étoit impossible de gagner la bataille, poussa le général à chercher la mort; mais ce fait ne me paroît pas croyable; car quand même Schwerin auroit fait au roi des représentations hors de saison, le roi savoit bien que le seul mot *obéissez* suffisoit pour lui rappeler son devoir, & lui faire exécuter tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme de son courage & de son habileté. Non; nous devons à Schwerin la justice de dire qu'il mourut, parce que, suivant le proverbe, tout homme doit mourir. Il mourut en patriote; il vit la grandeur du danger, la bonne volonté de ses soldats, & leur courage non ralenti par le carnage effroyable que l'ennemi en faisoit; il vit qu'il n'y avoit qu'un coup de désespoir de sa part qui pût le sauver; il arracha le drapeau des mains d'un cornette mourant, en criant: « Sui- » vez-moi, mes braves enfans », & marcha vers la bouche du canon. Un boulet l'emporta à la tête de ses vaillantes troupes; les soldats enflâmés par son courage & son exemple, mon-

terent sur la hauteur , passerent sur le corps de l'ennemi , & déciderent le sort de cette journée en faveur du roi. Après la bataille le roi assiégea Prague : Daun pendant ce tems-là recueillit les débris des troupes impériales , rassembla une armée , & se hâta de marcher au secours de la ville , dont la garnison faisoit une résistance vigoureuse. Le roi fut obligé d'attaquer cette armée ou de lever le siege ; c'est ce qui occasionna la bataille de Kolin , décrite ci-dessus , où il perdit ce qu'il avoit gagné auparavant.



L E T T R E X X X V I I I.

Prague.

LA Bohême est un pays favorisé par le ciel ; le climat en est excellent. Dans cette excursion, j'ai fait connoissance avec plusieurs étrangers , que la salubrité de l'air , la bonté & la modicité du prix des choses nécessaires à la vie , & la gaieté des habitans ont fixés en Bohême. Cependant Æneas Sylvius décrit ce pays comme s'il parloit de quelque partie de la Sibérie , quoique , selon toute apparence , il fût encore plus florissant dans son tems que dans le nôtre. Certainement la différence du climat doit avoir été frappante pour un Romain ; mais il est à croire que Sylvius n'y résida que pendant l'hiver , car le printems n'est pas aussi beau à Rome même qu'il l'est ici. Le printems & l'été y sont aussi remarquables que l'hiver l'est à Vienne, où vous voyez rarement un printems régulier , mais où l'hiver & l'été se joignent presque. Le climat de ce pays n'est exposé à aucun de ces changemens soudains de température , qui sont si funestes à la santé dans les autres pays. Le froid de l'hiver n'est point aigu , & la chaleur de l'été n'est pas trop forte. L'air est sec , clair & tem-

péré. Le pays est élevé & forme une plaine large & étendue , entourée de tous côtés par de hautes montagnes couvertes de belles forêts. Le vallon qui est au milieu , arrosé par l'Elbe , le Moldaw & le Eyer , dont vous pouvez aisément vous former une idée en jettant les yeux sur la carte , est à l'abri de la force des vents. Toutes les cavités , creusées au milieu , fervent à faire échapper l'eau , de sorte qu'il n'y a ni lacs , ni marais qui remplissent l'air de vapeurs nuisibles. Comme le sol n'est pierreux que dans quelques endroits , les eaux coulent aisément dans les campagnes , & les rendent fertiles , sans remplir l'air de ces vapeurs qui causent des rhûmes & des catarrhes , dans plusieurs endroits de la haute Suisse.

Le pays produit en abondance tout ce qui peut contribuer aux douceurs de la vie , à l'exception du vin & du sel. La plus grande partie du vin vient de Lintz , à un prix très-modéré. Il y a dans cette ville un magasin pour le sel , qui est apporté de Gerund en Autriche , & de Halle dans le Tyrol. Le reste de cette denrée vient de la Pologne Autrichienne. On a fait plusieurs tentatives heureuses pour y faire venir du vin , & j'ai goûté du *Melniker* , qui est fort peu au-dessous des vins de Bordeaux de la seconde qualité. Les premiers plants ont été apportés de

la Bourgogne. Cependant le pays produira difficilement assez de vin pour la consommation, mais il a d'autres avantages qui compensent le manque de cette production. L'abondance des choses de première nécessité lui donne une supériorité de commerce qu'aucune des contrées voisines ne peut lui disputer; il fournit du bled à une grande partie de la Silésie, de la Saxe & de l'Autriche, & leur vend aussi du bétail. Le cercle de Saasser est seul en état de fournir du bled à toute la Bohême, quelque peuplée qu'elle soit, même dans les années ordinaires. Le houblon de Bohême est excellent; il est porté jusqu'au Rhin en grande quantité. La race des chevaux s'est singulièrement perfectionnée depuis quelques années, & cet article fait entrer tous les ans de fortes sommes dans le pays. L'étain de Bohême est le meilleur qu'on connoisse après celui d'Angleterre. On y fait un commerce fort considérable en alun, & plusieurs espèces de pierres précieuses, particulièrement des grenats. Les vastes forêts dont le pays est couvert, fournissent des matériaux pour les superbes manufactures de glaces, qui enrichissent encore le pays, & dont les ouvrages vont dans toutes les parties de l'Europe depuis le Portugal jusqu'à la Suède. Depuis quelques années on y a fabriqué aussi une grande quantité

de fort bons chapeaux à bon marché, & qui sont achetés par les habitans de l'Autriche, de la Baviere & de la Franconie. Les manufactures de toiles & de mouchoirs sont aussi en réputation.

Les Bohémiens voyagent beaucoup. Quelques-uns qui trafiquent en ouvrages de verrerie vont jusqu'en Angleterre & en Italie; d'autres font des cribles & des corbeilles. J'ai trouvé de grandes caravanes de ces marchands dans le haut Rhin & dans les Pays Bas. Ces marchands reviennent ordinairement chez eux avec d'assez bonnes sommes. Ils vivent en commun comme des freres tandis qu'ils sont dans les pays étrangers. Ils ont beaucoup de patriotisme, & une forte de confiance les uns dans les autres, qui les fait passer aux yeux des étrangers pour un peuple sauvage & barbare, quoiqu'ils ne le soient point en effet.

Depuis le tems où Hufs a paru, ils ont une haine secrète contre les Allemands, qui ne vient pas tant d'un mauvais caractère que d'une espece d'orgueil national. Plusieurs des fermiers qui habitent près des routes parlent Allemand; mais comme ils n'aiment point à parler à un étranger sans nécessité, ils font semblant de ne pas entendre un mot de ce que dit le voyageur, & s'en amusent entre eux. On a essayé de leur

persuader d'envoyer leurs enfans à des écoles allemandes, mais jusqu'ici on n'a pu y parvenir. Ils ont une aversion inexprimable pour tout ce qui est Allemand. J'ai entendu ici des jeunes gens parler des batailles que leurs ancêtres, sous la conduite de Ziska, ont livrées aux Allemands, avec un feu & un orgueil qui les rendoit fort aimables à mes yeux; ils se ressouvienent aussi toujours que la résidence de la cour à Prague rendoit autrefois le pays florissant, & ils se plaignent de ce que la préférence accordée à l'Autriche, effet d'une légère mésintelligence, fait sortir tous les ans du pays de fortes sommes qui sont envoyées à Vienne par la cour & par la noblesse. L'impératrice défunte étoit fort irritée contre eux à cause de cette mésintelligence, & la Bohême fut la seule de ses possessions héréditaires qu'elle ne visita jamais.

Les hussites sont encore très-nombreux dans ce pays. Quelques-uns croient qu'un quart au moins des habitans sont membres de cette secte, qui s'est aussi fort étendue dans la Moravie. Il y a près de quatre ans que plus de 10,000 fermiers firent un petit effort pour recouvrer la liberté d'opinions; mais ils furent bientôt réprimés, & cette émeute n'eut aucunes suites.

Voltaire & quelques autres historiens ont mal représenté le fameux Huss & sa doctrine.

Ils regardent ce réformateur, comme un homme d'une intelligence fort bornée, & pensent qu'il n'avoit d'autre objet que de procurer au clergé la liberté de se marier, & de faire en sorte que le peuple eût l'usage de la coupe à la communion. Ils aiment à plaisanter sur son compte; & disent qu'il s'efforça de rendre le mystere incompréhensible, encore plus incompréhensible, sans faire attention combien l'esprit humain étoit ravalé par de tels mysteres. Ils lui refusent l'esprit philosophique qu'avoit son prédécesseur Wickliff, ou ceux qui l'ont suivi, tels que Luther, Zuingle & Calvin. J'avois autrefois la même opinion de lui; mais depuis que j'ai étudié son histoire & celle de ceux qui l'ont suivi, j'ai conçu de lui une beaucoup plus haute idée. J'ai cherché dans la bibliothèque de Vienne tous les écrits qui peuvent avoir trait à son intéressante histoire. Dans Menker, j'ai trouvé une apologie des opinions des hussites, adressée à la diete de Nuremberg. Elle est écrite dans un allemand que je n'ai pu entendre, qu'après l'avoir lu cinq ou six fois en entier, & après m'être procuré le secours de plusieurs de mes amis. Cette piece merveilleuse contient toute la confession de foi des hussites. Ils attaquent tout le systême de l'église catholique romaine, le purgatoire,

les jeûnes, les monasteres; — il est sûr qu'ils n'étoient que d'un pas en arriere de Calvin. Le style de cette apologie a toutes les marques d'une persuasion intime & d'un entendement très-sain, seulement, ainsi que Luther, l'auteur tombe quelquefois dans le style du tems, & son langage devient bas.

Dans le fait, le seul avantage que les autres réformateurs aient sur Hufs, vient de l'invention de l'imprimerie faite depuis, qui a étendu les connoissances par-tout; & a répandu, au loin, les nouvelles doctrines. Celle de Hufs s'est perdue parmi les guerres qui ont suivi sa mort. Elle fut étouffée dans la barbarie qui couvrait la Bohême, quand le peuple n'écoutoit plus aucun réformateur, & que l'épée seule decidoit de toutes les controverses.

Je trouve des preuves suffisantes pour assurer que Hufs, malgré son opiniâtreté & sa présomption, possédoit un esprit philosophique & éclairé, qui, cependant, tenoit quelque chose du caractère barbare du siècle dans lequel il vivoit. Je suis quelquefois tenté d'écrire son histoire, que peut-être on ne connoît pas assez. Je ne fais si je persisterai dans ce dessein, mais en attendant, j'amasserai tous les matériaux que je pourrai me procurer, & quand j'au-

rai le loisir , j'essayerai si j'ai quelque talent pour écrire l'histoire. Au moins , j'en ai grande envie.

Les hussites d'à-présent se flattent que l'empereur , dont les sentimens de tolérance sont bien connus , & qui aime beaucoup les Bohémiens , leur rendra la liberté de leurs opinions ; mais on pense généralement qu'ils seront trompés dans leur attente ; car comme leurs sentimens , approchent beaucoup de ceux des Luthériens , il ne seroit pas prudent de permettre l'établissement d'une secte nouvelle , dont les racines toujours vives , peuvent croître & devenir dangereuses.

Les Bohémiens sont une race d'hommes extrêmement forts. Dubravius , un de leurs historiens , qui étoit évêque d'Olmütz au 16^e siècle , les compare à des lions. » Comme la » terre (dit-il , suivant la maniere d'écrire de » ces tems) est sous l'influence du lion , aussi » les habitans possèdent toutes les qualités de » ce noble animal. Leur poitrine élevée , leurs » yeux brillans , leurs cheveux forts & épais , » leurs membres robustes , leur force , leur » courage & leur ardeur irrésistible , quand » on s'y oppose , tout montre évidemment que » le lion est le signe qui domine sur eux & » qu'ils portent aussi dans leurs armes ».

Enfin, les Bohémiens sont beaux, bien faits & actifs, & l'on voit manifestement qu'ils sont descendus des Croates, un des plus beaux peuples qui fut sur la terre. Leurs têtes sont un peu trop grosses; mais leurs larges épaules & l'épaisseur de leurs corps, rendent cette disproportion moins sensible. Ce sont, sans contredit, les meilleurs soldats qu'ait l'empereur. Ils supportent les incommodités de la guerre, plus long-temps que les autres. Ils souffrent même pendant un tems considérable la faim, cet ennemi mortel de tout ce qui s'appelle soldat de l'empire.

Mon voyage à travers les états héréditaires d'Autriche, me confirma dans l'opinion que j'avois formée depuis long-tems, dans d'autres pays; savoir, que les habitans des montagnes ne sont pas aussi bons soldats que ceux des plaines. Les habitans du Tyrol, ceux de l'Ukraine, les Carinthiens & les Styriens, sont aussi robustes que les Bohémiens; mais ils sont loin d'être aussi bons soldats; ce sont, au contraire, les plus mauvaises troupes de l'empereur. J'ai appris de quelques-uns des officiers du pays les plus expérimentés, que, même en Suisse, les habitans de Zurich & la partie de ceux de Berne qui vivent dans les terrains bas, sont beaucoup meilleurs soldats que les

Graubundtners & autres nations qui habitent le sommet des Alpes. On doit chercher, sans doute, la véritable raison de ce fait, dans la manière de vivre, particulière aux montagnards, qui leur est trop convenable, pour qu'ils puissent en changer, sans que leur santé en soit altérée.

Tous les peuples qui vivent du produit des pâturages, sont connus pour être beaucoup plus foibles que ceux qui vivent du produit de l'agriculture, dont les corps sont endurcis par un continuel travail & exposés aux intempéries de l'air. Les habitans des montagnes qui, pour la plupart, sont pasteurs, défendent, dit aussi l'histoire, leur pays avec plus de persévérance que les habitans des plaines; parce que la propriété qu'ils ont, les attache davantage à leur endroit natal; & parce que la défense de leurs possessions, presque inaccessibles, est naturellement plus aisée; mais comme ils gagnent promptement ce qu'on nomme *la maladie du pays*, maladie qui, vous le savez, est si commune chez les Suisses, ils ne sont pas aussi formidables hors de leur patrie.

La constitution & les usages du pays contribuent beaucoup à rendre les Bohémiens bons soldats. Les fermiers vivent dans une pauvreté qui les préserve de la mollesse & du luxe,

plus efficacement que ne pourroit le faire aucune loi somptuaire. En outre, le système d'esclavage féodal qui domine ici, les accoutume, dès leur jeunesse, à une obéissance sans borne, qui est la grande vertu militaire de nos jours. Leur habitude au travail, le peu de nourriture qu'ils prennent, les endurecissent aux fatigues de la guerre, &, comme les Spartiates, ils trouvent plus agréable de mener la vie d'un soldat, que de labourer les champs de leurs maîtres.

Il est inconcevable comment un peuple, dans une si triste situation, peut posséder autant de vertus qu'ils en ont; ils ont donné des preuves manifestes de leur amour pour la liberté; &, dans aucune ville des domaines héréditaires d'Autriche, je n'ai rencontré autant de véritables patriotes qu'il y en a ici. On regarde généralement le paysan de Bohême comme un homme stupide & insensible; mais prenez-les ensemble, vous trouverez qu'ils ont beaucoup de sentiment & d'intelligence. J'ai conversé avec plusieurs d'entr'eux, qui déploroient les horreurs de leur situation en termes assez expressifs; qui parloient de la cruauté de leurs tyrans, comme ceux-ci méritoient qu'on en parlât. Ils aiment l'empereur jusqu'à l'enthousiasme, & sont persuadés qu'il

brisera leurs chaînes. Dans la guerre contre les Huffites ils donnerent des preuves de courage qui obscurciroient tous les fameux exploits des Suiffes s'ils étoient décrits ou chantés comme ces derniers l'ont été. Sans aucun avantage de la position , sur un terrain égal , ils ont défait avec une poignée d'hommes des troupes bien mieux armées & disciplinées qu'ils ne l'étoient eux-mêmes. Leur attaque étoit irrésistible , & ils auroient certainement acquis par la force des armes cette liberté pour laquelle ils combattoient si courageusement , si, vers la fin de la guerre , des dissensions nourries par l'esprit de parti & par les intrigues des prêtres , ne se fussent élevées entre eux , & s'ils n'avoient pas été trahis par des traités faits avec leurs ennemis.

Je ne pouvois regarder sans pitié les jeunes & beaux fermiers , qui , nuds pieds , avec du linge déchiré & des bas ordinairement troués , & cependant avec des habits propres , sans cravate , souvent sans chapeaux , portent du bled ou du bois au marché pour leurs maîtres : leur bonne mine , leur air de gaieté me paroissent peu convenables à leur mauvaise fortune. Un d'eux qui portoit dans son chariot mon furtout (que j'avois apporté de peur de la pluie , & que je ne pus pas mettre à cause de la cha-

leur) dans un voyage de trois jours que je fis à pied, étoit le plus plaisant & le meilleur jeune homme que j'aie jamais vu. Il n'avoit qu'une culotte & des bas; mais il nous montra avec une sorte de vanité une espee de cas que de toile qu'il tenoit dans son chariot, & qui avoit presque autant de trous que de fils; sa chemise tombée en pieces; cependant il m'affura, dans son mauvais allemand, qu'il ne se soucioit ni du vent ni de la pluye. Cela me fit faire plusieurs réflexions philosophiques sur le luxe de mon inutile surtout. Mon jeune homme étoit toute vie & tout feu; ses jambes bien faites & fortes, son visage brûlé par le soleil, m'avoient presque réconcilié avec cet esclavage dont j'étois si fort indigné. Je me dis en moi-même, on se plaint généralement du luxe, on recommande au fermier la tempérance & l'endurcissement au travail; mais est-il possible de les préserver de la mollesse & du luxe, si vous leur ouvrez la porte des richesses? D'un autre côté, le maître est obligé de fournir à son esclave tout ce qui lui est nécessaire, s'il ne veut pas se ruiner lui-même; & quoique ce dernier n'ait point de propriété, il est sûr de n'être jamais exposé à mendier son pain. Le feu, le mauvais tems, la guerre, ne peuvent le mettre dans une situation différente à la fin de l'année, de celle où

il étoit au commencement. Je raisonnois de cette maniere ; mais l'idée me vint que leur tempérance , leur vie dure n'étoit pas en eux volontaire , & que leurs maîtres ne font pas plus de cas de ces hommes que du plus vil bétail ; cette idée rompit bientôt le contrat que je voulois passer avec l'esclavage. Pendant ce tems - là mon camarade de voyage accompagnoit mes réflexions de chants & de danses , & dans les intervalles il parloit à ses deux beaux chevaux , dont la peau merveilleusement lisse & polie formoit un contraste frappant avec les misérables guenilles dont leur conducteur étoit revêtu. Il paroissoit avoir une grande affection pour ses chevaux , il les flattoit & les caressoit ; cependant ils ne lui appartenoient pas , mais au prélat dont il étoit l'esclave. Quant à moi , mon cher frere , je n'ai pas une bonne idée d'un prélat qui couvre ses chevaux de magnifiques harnois & laisse ses esclaves aller tout nuds. — Mon jeune paysan me donna une preuve de force dont je fus étonné : non loin du village où j'avois dessein de passer la nuit , ses chevaux dans un moment de fougue prirent le mors aux dents , mais le chariot tomba dans un fossé , une roue se brisa , & les chevaux furent obligés de s'arrêter. Le jeune homme dégagea & soutint la partie de l'essieu où la roue manquoit ,

& crut que les chevaux feroient le reste; mais le fossé étoit trop profond. Je voulois l'aider, il ne le voulut pas absolument, & se mettant à pousser de toute sa force le chariot, il le tira hors du fossé sans que ses chevaux y concourussent en rien. Il refusa le petit présent que je lui offris, & pendant le voyage il rioit toutes les fois que je parlois de sa misere, & paroissoit trouver étrange que je pusse imaginer qu'il lui manquoit quelque chose. Peut-être son maître compense le défaut de vêtemens par la bonne chere & le bon vin qu'il lui donne.

Je vis par-tout chez les payfans d'excellens chevaux. L'empereur & toute la noblesse d'Allemagne ont fourni leurs haras d'étalons de la Moldavie, de la Tartarie & de la Transylvanie, qui ont fort amélioré la race. Pour un florin, tout particulier peut faire couvrir sa jument par les étalons autrichiens les plus beaux.

La Bohême fournit une grande partie des chevaux pour les dragons, & la race devient de jour en jour meilleure & plus nombreuse.



LETTRE XXXIX.

[Prague.]

PRAGUE est une très-grande ville ; elle a plus de trois milles de long, & plus de deux de large ; mais la population ne répond pas à l'étendue de la ville : dans plusieurs quartiers vous croyez être dans un village. Près du pont qui est à la partie haute de la ville le peuple est très-nombreux ; mais plus vous vous en éloignez , plus vous trouvez les rues désertes. Le nombre des habitans est d'environ soixante-dix mille , & il y a environ cinq mille maisons. Le pont sur le Moldau est de sept cens pieds de longueur : il est bâti de larges pierres de taille , & orné à droite & à gauche de statues de pierre de grandeur naturelle , mais il n'y en a guere que trois qui méritent d'être vues. Il y a fort peu de beaux bâtimens , & presque tout a un air mal-propre. Le château royal est un édifice irrégulier fort vaste , mais il est bâti sur une élévation d'où l'on a une très-belle vue sur la ville & sur la campagne. Assez près du château sont le palais archiépiscopal (édifice moderne fort joli) & l'ancienne cathédrale , où l'on voit quelques morceaux d'architecture qui méritent d'être remarqués.

remarqués. Ils font l'ouvrage d'un célèbre artiste Allemand ou Bohémien dont j'ai oublié le nom.

Quoique la ville soit en général mal bâtie, la situation en est fort belle. Le point de vue sur le pont est magnifique. Les maisons forment un amphithéâtre fort vaste & fort haut; à droite la montagne s'élève au-dessus des maisons jusqu'au palais impérial situé majestueusement sur le sommet; à gauche elle est couverte jusqu'au milieu de jardins & de maisons de plaisance qui font un fort bel effet, & forment de ce côté un autre amphithéâtre très-étendu & très-magnifique.

De ces jardins vous avez une belle vue sur la partie opposée de la ville. Au milieu du Moldau, qui est large, mais sec, font deux petites îles appelées grande & petite Venise, où les habitans font des parties de plaisir.

Les habitans de Prague jouissent plus que ceux de Vienne des plaisirs des sens, parce qu'ils savent mieux les mêler aux jouissances de l'esprit. La société où j'ai vécu me parut si agréable, qu'elle m'a retenu quinze jours de plus que je n'avois intention. La franc-maçonnerie est très-florissante ici, & quelques-uns en sont enthousiastes, tels que le comte R***. Les francs-maçons font en général tant de bien, sur-tout par leurs établissemens d'éducation, qu'il est

impossible que l'empereur soit mécontent d'eux. Il est tems de déposer tous les préjugés qu'on avoit pu former contre une institution qui n'a point fait de mal au genre humain , & lui a fait beaucoup de bien.

Les Bohémiens qui s'attachent à la culture des arts & des sciences y réussissent bien en général. Ils ne manquent point de génie , & ont une industrie extraordinaire. La passion qu'ils ont pour la musique est étonnante. J'ai entendu ici plusieurs orchestres qui égaloient ceux de Paris pour le brillant de l'exécution , & les surpassoient pour l'exactitude de l'harmonie. On trouve dans toute l'Allemagne des joueurs de cor & de harpe de la Bohême. Comme ils rapportent toujours chez eux beaucoup d'argent , il n'y a guère de musicien de ce genre qui n'ait voyagé. Cette passion pour la musique est attribuée en général au grand nombre des monastères & des cathédrales ; mais les cathédrales d'Autriche & de Bavière , qui ne sont pas moins nombreuses , ne produisent pas le même effet sur le goût de leurs habitans. Je crois donc qu'on doit en chercher la véritable raison dans les coutumes & le génie naturel du peuple. Plusieurs des étudiants de cette ville sont musiciens , & commencent de très-bonne heure à donner des sérénades & des concerts dans les places publiques.

La nombreuse garnison qui reste constamment ici, ne contribue pas peu à donner un air vivant à la ville. Il y a constamment environ neuf mille hommes. Les six régimens de grenadiers forment le plus beau corps d'infanterie que j'aie jamais vu. Les officiers sont gens de bonne compagnie, & tout-à-fait exempts des préjugés que les autres corps n'ont pas encore su secouer.

Les Juifs sont une partie considérable des habitans de cette ville. Ils sont au moins au nombre de neuf ou dix mille. Ils ont des artistes & des ouvriers de leur religion, qui vivent dans la partie de la ville qui leur est destinée & qu'on appelle la ville des Juifs. Il est assez agréable de se promener dans cette partie de la ville, & de voir leurs tailleurs & leurs cordonniers à l'ouvrage au milieu des rues. Leurs ouvriers sont distingués des chrétiens par leur grossièreté & leur malpropreté. Je suis étonné toutes les fois que je considère combien cette nation a peu perdu de ses coutumes par son mélange avec les autres peuples. Par-tout où je les ai vus, excepté seulement en Hollande, ils sont fort au-dessous des chrétiens pour tout ce qui regarde les agrémens de la vie. Leur maniere de vivre plus recherchée en Hollande, peut venir de ce que la plupart de ceux qui sont établis dans ce

pays sont originaires du Portugal , où les persécutions qu'ils éprouvent les obligent à imiter les mœurs des chrétiens autant qu'il leur est possible. A Prague on les distingue des chrétiens à un mouchoir jaune qu'ils sont obligés de porter autour du bras. Leur industrie est admirable : dans presque toutes les auberges il y a un juif qui fait le service de valet de la maison. Il remplit ma tabatiere , met mes jarretieres, me rend tous les petits offices dont je puis avoir besoin , nettoie mes souliers , ôte la poussiere de mes habits , & me tient lieu à tous égards de domestique , excepté qu'il ne prend point d'argent. Il se regarde comme fort bien payé de sa peine , lorsqu'on lui fait présent de quelques vieilles hardes qu'il revend. Ils servent plusieurs étrangers aux mêmes conditions , & se contentent de ce qu'ils peuvent gagner par les trocs qu'ils font avec d'autres Juifs , & ne demandent rien de plus. Si on leur donne quelque chose pour boire , ils en sont fort reconnoissans ; mais je n'ai jamais vu qu'ils fussent importuns par leurs demandes.

Quelle inconséquence en politique ! Le gouvernement de cette ville accorde aux Juifs, les ennemis déclarés du christianisme, la liberté de penser & celle de servir Dieu à leur maniere, & la refuse aux protestans qui pensent comme

nous sur tous les points fondamentaux de la religion. On a souvent violé les traités avec les hussites ; je ne parle pas de ce qui est arrivé autrefois , mais de ce qui a eu lieu sous le dernier regne. C'est un phénomène remarquable, cher frere , dans l'histoire de l'esprit humain , que , tandis que les philosophes prétendent que plus les hommes se ressemblent , plus ils s'aiment l'un l'autre , il en soit tout autrement en matiere de religion : ici plus la ressemblance est grande , plus la haine est violente. Un membre de l'une des grand'chambres de cette ville aimeroit dix fois mieux traiter avec un Juif qu'avec un luthérien , quoique la religion luthérienne & la sienne propre soient si fort semblables. En Hollande les réformés sont beaucoup plus favorables aux catholiques qu'aux luthériens , & les Etats Généraux aimeroient mieux accorder le libre exercice de la religion aux premiers qu'aux seconds. Les anabaptistes & les calvinistes se haïssent les uns les autres beaucoup plus qu'ils ne haïssent les catholiques , & ainsi vous trouverez généralement que plus les sectes religieuses se rapprochent dans leurs opinions , plus elles ont d'aversion l'une pour l'autre.

Cette ville n'a pas un commerce étendu , & les manufactures ne sont pas fort considérables.

Il y a eu long-tems un projet pour rendre le Modau navigable , mais jusqu'à présent la cour n'a pas été disposée à faire aucune dépense pour le public , & un pareil projet ne peut s'exécuter sans de fortes sommes. Chez nous il y a long-tems que cela auroit été fait , car vous savez que nous avons exécuté des entreprises publiques auprès desquelles celle-ci n'est qu'un jeu d'enfant. Si ce projet étoit mis en exécution , Prague y gagneroit certainement beaucoup ; mais il faudroit bien autre chose pour que le commerce pût être ici florissant. Il y a bien d'autres obstacles à surmonter : parmi les principaux on peut compter l'orgueil de la noblesse , qui ayant dans ses mains la plus grande partie des ressources de la nation , dédaigne de faire le commerce ; l'intolérance du gouvernement ; la mauvaise éducation des enfans , qui depuis dix ou quinze ans a été tout-à-fait monachale , & les a rendus plus propres à mener une vie paresseuse qu'à exercer leur industrie. Tous les efforts de Joseph II auront de la peine à surmonter entièrement ces obstacles. Il y a ici un couvent de religieuses Angloises , ou plutôt Irlandoises , comme on les appelle. Dans toute l'Allemagne vous trouvez des religieuses Angloises , Ecoissoises & Allemandes. On pense généralement que la plupart de ces cou-

vens ont été fondés depuis la réforme qui a eu lieu en Angleterre ; mais c'est une méprise , & le plus grand nombre de ces établissemens subsiste depuis le tems de Charlemagne , quand la Grande Bretagne étoit remplie de moines dont elle fournissoit l'Allemagne. Un couvent de religieuses Angloises & Ecoissoises sonne aussi bien ici qu'une loge Angloise ou Ecoissoise de francs-maçons.

Cette ville est peuplée, comme Vienne, de gens lettrés qui se contentent d'orner leurs chambres de bustes, de médailles, de gravures, & de profils des savans fameux, mais qui ne pensent & n'écrivent rien eux-mêmes. Leur titre de gens de lettres vient seulement de ce qu'ils ne tiennent à aucun autre corps ; car il en est ici comme à Vienne, quiconque n'a aucun emploi civil ou militaire, qui n'est professeur, ni prêtre, ni marchand, ni homme de métier, ni ouvrier de manufacture, ni valet, ni journalier, ni bourreau, (c'est un état comme un autre) est censé homme de lettres, soit qu'il étudie ou non. Dans l'acception générale, le nom d'homme de lettres ici est seulement une qualité négative. A la vérité je connois quelques lettrés dont la science est positive, mais ils sont en fort petit nombre, en comparaison de ceux qui sont de l'ordre négatif. Les femmes de

cette ville sont jolies, & vous y pouvez faire l'amour plus aisément qu'à Vienne.

Pour servir d'apostille à cette lettre, qui ne sera pas achevée de dix jours, je vous donnerai un court récit d'une expédition que nous avons faite. Nous allâmes en poste jusqu'à Konigingrads, là nous prîmes des chevaux, & nous fîmes une tournée de six jours dans les environs, par Jaromers, Neustadt, Nachod, Braunau, &c. jusqu'aux frontieres de la Silésie, avec le double dessein de voir les campemens & les champs de bataille de la guerre qui se fit il y a deux ans, & de visiter quelques-unes des riches abbayes où mes compagnons de voyage avoient des amis. Nous avions avec nous un officier qui commandoit dans la double expédition & qui s'en tira très-bien. Les marches & les campemens ne m'intéresserent pas beaucoup, parce qu'on ne fit pas grand'chose dans cette guerre, mais je fus fort charmé de nos excursions dans les couvens.

Mon principal objet étoit d'observer la maniere de vivre des ecclésiastiques de la Bohême, dans le pays même, & j'eus tout lieu d'être satisfait de mon voyage. Ce sont les plus parfaits épicuriens que j'aie jamais vus, particulièrement ceux qui forment des corps réguliers. Ils ne manquent de rien dans les couvens

pour satisfaire tous les desirs de la nature. Il ne leur faudroit qu'un couvent de religieuses, composé de ces filles qui font leur métier à Prague pendant la nuit, *sub jove pluvio in triviis & quadriviis*. Quelque mauvais effet que cela pût produire, les fermiers & les ouvriers qui vivent dans le voisinage des couvens, & considerent leurs femmes comme leur propriété, feroient sans doute très-contens de cet arrangement. Dans l'état actuel des choses, les moines & les demi-moines, à qui les villages des environs appartiennent, sont, ce semble, autant de chasseurs de femmes, & je leur crois beaucoup d'affinité avec ces anciens seigneurs qui réclamoient la premiere nuit des noces, lorsqu'une femme se marioit à un de leurs vassaux. Au moins est-il certain que dans tous les villages où nous passâmes, nous trouvâmes un ou deux de ces moines qui ne prenoient aucune peine pour nous cacher qu'ils appartennoient à la confrérie des enfans joyeux. Pour les connoître à fond, il faudroit être lié avec leurs supérieurs, qui, sans doute, fourniroient de bonnes anecdotes pour la chronique scandaleuse. — Dans quelques couvens nous trouvâmes des *cantatrices* inimitables.

La vie des ecclésiastiques réguliers, même des bénédictins, dont l'abbé ou les prélats n'ont pas

encore renoncé aux plaisirs de ce monde , est une goguette continuelle , qui est seulement interrompue par quelques promenades à la campagne. Ils regardent le chant d'église comme très-bon pour faire expectorer. L'un d'eux à qui je témoignois mon inquiétude sur sa santé , en le voyant manger une grande quantité d'œufs & de beurre un jour de jeûne , me dit en raillant : « bast ! tout cela s'évaporerà à l'office du soir ».

Mes compagnons voulurent me montrer une curiosité naturelle très-surprenante , & nous passâmes pour cet objet par Trautenau. A environ trois milles de cette ville , est le plus magnifique point de vue qui puisse s'offrir aux yeux.

Près d'un village dont j'ai oublié le nom , nous vîmes tout-à-coup un grand nombre de hautes tours , dont plusieurs en différens endroits formoient des chaînes régulières , mais la plupart étoient dispersées d'une manière extraordinaire. Nous parcourûmes près d'un mille dans une espece de labyrinthe , entouré par ces tours de chaque côté , & je ne pouvois revenir de mon étonnement. La plupart sont hautes de soixante ou soixante-dix pieds , & d'autres de cent à cent cinquante. Quand vous les regardez obliquement , leurs sommets forment une espece de ligne ondoyante comme le dos d'une montagne qui s'élève & qui s'abaisse.

Elles sont toutes formées d'une sorte de pierres dures , tirées de la carrière , qui donneroient beaucoup à penser à monsieur de Buffon. La nature les a taillées pour la plupart en carrés plus ou moins réguliers. On les regarde communément comme les squelettes d'une montagne que l'eau a minée insensiblement. Cette opinion paroît mériter attention ; mais si elle est vraie , & que d'autres montagnes aient aussi leurs squelettes , elle ébranlera beaucoup le système de M. de Buffon ; car il considéreroit probablement les masses qui forment ces tours comme de grandes masses de corps pierreux , de craye & de terre mêlées ensemble , & qui ont divers degrés de dureté.

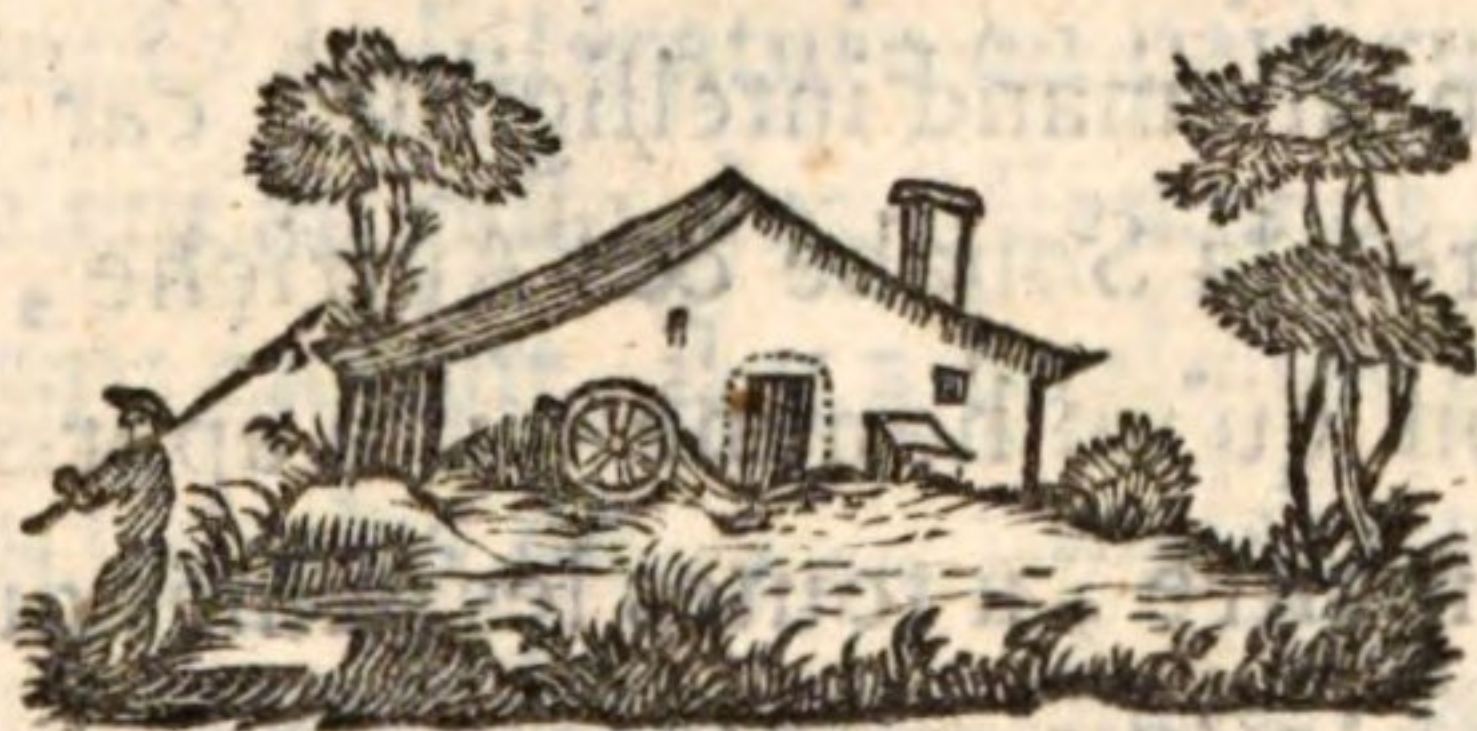
Delà nous dirigeâmes notre route vers Freiheit , & nous commençâmes à monter sur le Riefengeberg. Cette montagne , quoique très-fameuse en Bohême , n'est dans le fait qu'une taupinière , en comparaison des Alpes de la Savoye & de Suisse , ou même des montagnes du Tyrol , de Saltzbourg & de la Stirie. Nous passâmes sur le fameux mont nommé *Tête de neige* , qui est la partie la plus élevée de ces montagnes. Quelques personnes disent qu'elle est haute de vingt mille pieds , mais je crois pouvoir assurer que sa hauteur n'excede pas huit mille pieds ; car le mont Saint-Gothard en

Suisse , n'est pas la partie la plus haute des Alpes , & il ne s'élève qu'à environ treize mille pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée , & cependant il regne sur son sommet une neige & une glace éternelle , tandis qu'ici nous n'avons vu aucun vestige de glace ou de neige , quoique l'été ne soit pas encore fort avancé. Nous ne demeurâmes pas plus de trois heures pour parvenir au sommet en allant à pied. La vue des grandes montagnes qui étoient à nos pieds , & l'aspect de la Bohême & de la Silésie formoient un tableau magnifique & des plus frappans. Sur le sommet de la montagne est une plaine avec une chapelle que le peuple va visiter par dévotion une fois l'année.

Les personnes qui vivent à quelque distance de ces montagnes , regardent comme une merveille lorsque quelqu'un monte au sommet , & cependant j'ai monté sur plusieurs dans d'autres parties de l'Allemagne , dont la distance de la base au sommet , & dont l'élévation au-dessus de la Méditerranée étoient une fois plus considérables.

Quoique je fusse trompé dans mon attente , en trouvant une montagne fort médiocre dans un lieu où j'espérois voir une montagne de la première hauteur , je fus pourtant fort satisfait de mon voyage. Nous vîmes les paysages les

plus romantiques qu'il soit possible d'imaginer , en particulier plusieurs vallées au - dessous de Schmeekopp , qui sont extraordinairement pittoresques. Plusieurs de ces montagnes sont couvertes de forêts , au milieu desquelles on voit par ci par là une pointe nue qui s'élève. Les plaines bien arrosées sont aussi très-bien cultivées. Du reste les habitans paroissent jouir d'une plus grande aisance que ceux qui vivent dans les plaines de la Bohême.



L E T T R E X L.

Dresde.

MON CHER FRERE,

Je suis enfin entré dans un nouveau monde. Aussi-tôt qu'on a passé les confins de la Bohême, qui sont distingués par un pilier de briques peintes, de dix pieds de haut, aux armes du pays, vous trouvez une agriculture toute différente, un peuple & un langage tout autres. J'ai entendu ici, pour la première fois, le bas peuple parler un allemand intelligible, car dans toute la Bavière, la Souabe & l'Autriche, ils parlent un jargon qu'un homme qui a appris la langue avec un maître, a toutes les peines du monde à entendre. Je suis maintenant pour la première fois vraiment en Allemagne. Je n'ai jusqu'ici parcouru qu'un bien petit espace de pays, (c'est-à-dire la petite lisière de terrain situé en Souabe entre le Danube & le Rhin), qui fasse partie de cette ancienne Germanie dont les habitans furent si formidables aux Romains. Tout le reste est un pays conquis, qui alors étoit appelé Vindélicie, Rhétie & Pannonie. Du tems de Pepin & de Charlemagne les limites

de la Germanie étoient fixées de ce côté ; car comme les Esclavoniens avoient auparavant chassé les Bourguignons , les Souabians & les autres nations Allemandes voisines de l'Elbe , celles-ci se mirent en possession de leurs habitations , & chasserent les habitans d'Allemagne qui vivoient dans le district de Mayence & de Rheims , jusque dans la Gaule. Ces nations étoient comme une rangée de balles dont la plus à l'est , à mesure qu'elle étoit frappée , chassoit les autres en avant successivement. Dans les tems modernes , c'est-à-dire depuis Luther , la Saxe a été regardée comme une des premières provinces d'Allemagne , dans toute la force du terme. Quant à la littérature en particulier , les Saxons étoient au reste des Allemands , ce que les Florentins étoient , il y a quelques siècles , à l'égard des peuples de..... mais je vais trop vite ; vous apprendrez ces choses dans leur tems. Il faut premièrement que je vous dise comment je suis venu ici , & quel étoit l'aspect du pays par lequel j'ai passé.

La partie de la Bohême à travers laquelle nous devions passer en venant de Prague ici , paroît infiniment plus riche & plus belle que celle entre Prague & l'Autriche. L'agriculture , comme le pays lui-même , est plus variée , les habitans sont plus rapprochés & paroissent être

beaucoup plus heureux. Les montagnes, les bois, les plaines & les vallons, forment un agréable contraste; la vigne qu'on ne voit point ailleurs en-deçà de Prague, couvre ici tous les côteaux.

Nous vîmes les vastes forêts qui couvrent le sommet du Ertzgiberg, qui sépare la Saxe de la Bohême. Ces montagnes sont d'une hauteur médiocre, & si elles ont ici un aspect imposant, c'est seulement parce que de-là à l'embouchure de l'Elbe & de la mer d'Orient, il n'y a point d'autre montagne remarquable. Les personnes qui viennent ici des Pays-Bas, & qui voyent pour la première fois de leur vie une montagne qui mérite ce nom, font un cri d'étonnement, & croient avoir vu le piédestal du ciel; c'est de même en Bohême; le Riesengeberg doit sa réputation aux foibles notions que ceux qui lui ont donné sa renommée avoient des montagnes; il peut en avoir été de même autrefois de l'Atlas, de l'Olympe, du mont Athos, du Parnasse, & des autres montagnes si fameuses dans la fable & l'histoire.

Moore qui a voyagé dans ce pays avant moi, assure qu'il y a une grande différence quant à la fertilité naturelle, entre les confins de la Saxe, à laquelle il donne l'avantage, & ceux de la Bohême; j'ai trouvé précisément le contraire.

Il est certain que le sol de la Bohême est naturellement plus riche qu'aucun canton de la Saxe, qu'elle fournit en grande partie, de ses productions. Le cercle de Leutmeris en particulier, par où passe la grande route, est d'une fertilité extraordinaire, & aucune partie de la Saxe ne peut entrer en comparaison; mais d'un autre côté l'état florissant de l'agriculture est visible, dès que vous mettez le pied dans la Saxe. On n'a besoin que de jeter les yeux autour de soi pour être convaincu que la constitution de la Saxe est infiniment plus favorable à l'industrie & à l'agriculture que celle de la Bohême. Le fermier Saxon montre plus d'intelligence & de réflexion dans l'entretien de sa terre que celui de Bohême, & tout ce qui l'environne atteste qu'il n'est pas esclave.

Dresde a une magnifique apparence, & offre de tous côtés de superbes objets. C'est, sans comparaison, la plus belle ville que j'aie encore vue en Allemagne. Les maisons sont d'un bien meilleur goût que celles de Vienne, & l'œil est ébloui par le long & magnifique aspect du pont bâti sur l'Elbe. Cette rivière qui, à quelque distance de la ville coule dans un lit fort étroit, s'élargit par degrés en approchant de Dresde, & forme ici un grand fleuve qui répond à la magnificence de la ville & de la cour. Les mon-

tagnes opposées au *Lawfnifs*, & celles qui sont des deux côtés de la rivière, en partie nues & en partie couvertes de vignobles, forment une perspective extraordinairement belle.

Les mœurs & la maniere de vivre de ces peuples sont aussi opposées à tout ce que j'ai vu jusqu'ici en Allemagne, que la beauté des rues & la magnificence & le goût qui paroissent dans les bâtimens différent des villes de la Souabe, de la Baviere, de l'Autriche & de la Bohême. De plus belles tailles, un air plus animé, des mouvemens plus aisés, une politesse naturelle, une propreté générale sont les premières choses qui frappent l'observateur, & doivent frapper tous ceux qui arrivent dans ce pays par la même route que j'ai prise.

Ce fut dans un malheureux moment que les fortifications qu'on voit autour de la ville furent bâties, mais il est encore plus malheureux qu'au lieu de les détruire de fond en comble, ceux qui y sont intéressés s'occupent en ce moment réparer. Etant commandée de tous les côtés, & ne pouvant s'attendre raisonnablement, dans sa situation présente, à pouvoir conserver la neutralité, en cas d'une guerre entre le roi de Prusse & les Autrichiens, cette ville est plus qu'aucune autre en danger d'être pillée & ravagée. On auroit cru à la vérité que les dévasta-

tions des années 1758 & 1760 étoient assez récentes pour tenir lieu d'un avertissement au gouvernement.

La ville ne paroît pas être peuplée en proportion du terrain qu'elle embrasse. Le nombre des habitans passe en général pour être de cinquante mille ; mais plusieurs croient que c'est le porter trop haut. Le fait est qu'elle a perdu un tiers de ses habitans depuis la dernière guerre de la Silésie & la mort du roi Auguste.

Les étrangers qui connoissoient cette ville avant cette époque , ne tarissent pas sur la différence qu'on y voit aujourd'hui , différence qui ne vient pas tant des malheurs de la guerre que de l'économie de la cour qui a suivi de près les tems de prodigalité. Du tems du feu électeur cette cour étoit peut-être la plus brillante de l'Europe. La musique, l'opéra & la danse seules coûtoient, à ce qu'on estime, par an, à l'électeur 300,000 florins de Saxe , ce qui fait plus de 780,000 livres de France. Sa table, ses écuries & sa chasse , étoient sur le même pied de dépense. Les étrangers accouroient ici de tous les pays pour être témoins de cette magnificence , & Dresde étoit le rendez-vous du Nord pour le goût & la politesse. Le grand nombre des personnes à la suite de la cour , & celui des étrangers faisoient circuler l'argent , & vivifioient

tous les arts. Au milieu de ces profusions on contracta des dettes , mais elles donnoient peu d'inquiétude à l'électeur , comme il est évident par l'anecdote suivante. Un soir , à l'opéra , on omit de donner un feu d'artifice qui faisoit partie de la décoration d'un temple , & coûtoit ordinairement plusieurs centaines de thalers ; l'électeur fit venir son chambellan , & lui demanda la raison de cette omission. Le chambellan lui répondit que les dieux & les déesses du paganisme devoient se contenter ce soir-là d'un feu de vingt ou trente florins , attendu qu'il n'y avoit point assez d'argent dans le trésor pour fournir à plus de magnificence. L'électeur fut forcé de se payer de cette raison pour le moment , d'autant qu'il étoit trop tard pour réparer l'omission ; mais il donna des ordres précis pour que , à la prochaine représentation , & à toutes les suivantes , on brûlât la somme entière des thalers. Une cour montée sur ce ton , a bien rarement un gouvernement ferme & solide.

Les ministres prirent comme l'électeur le goût de la magnificence extérieure. Ils voulurent se donner des airs d'importance , & s'embarquerent dans des entreprises que l'état d'appauvrissement où étoit réduit le pays rendoit impraticables. Le résultat fut qu'ils tomberent

dans des embarras qui les empêcherent de connoître leurs propres forces ou celles des autres puissances qu'ils avoient à combattre. Une dissipation générale des finances produisit le mensonge , la trahison , & toutes sortes de vices. Les emplois les plus importants furent vendus ou donnés à la flatterie ou à l'intrigue. L'un étoit fait conseiller privé parce qu'il dansoit bien , & un autre , général , parce qu'il jouoit bien de la flûte. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les femmes sont le principal mobile d'une cour qui se conduit d'après de pareils principes.

On s'accorde généralement à dire que l'électeur lui-même aimoit le faste & la dépense encore plus que les femmes : mais la chronique scandaleuse de sa cour exagere encore ses goûts ; au moins est-il certain que son amour pour la magnificence encouragea , s'il ne produisit pas la dissolution de ses sujets. Dans l'ivresse de la prospérité , le ministre adopta un plan d'opérations dont il étoit impossible qu'il pût voir la fin , & qui le laissa à la discrétion du monarque plus puissant , avec qui il forma une ligue contre un voisin dangereux ; c'est peut-être un des traités dictés par la plus mauvaise politique dont l'histoire fasse mention. Les Saxons formerent avec la Russie cette alliance qui fut si formidable à la Pologne. Ils s'attachèrent à l'Autriche , qui sans

eux étoit plus forte que le roi de Prusse, & ils tâcherent d'affoiblir la puissance de ce dernier monarque, qui seule étoit capable de maintenir la balance en Allemagne. Dans ces trois opérations ils violèrent la première maxime politique que doit suivre une nation située au milieu de deux autres, c'est-à-dire, de ne jamais se mettre du côté du plus fort, mais toujours du côté le plus foible. Un ministre dont les préparatifs étoient si foibles, ne pouvoit pas s'attendre à faire de grandes choses, lorsqu'on en viendrait à l'action. Le roi de Prusse tomba sur le pays, comme Charles XII étoit tombé sur la Pologne, sous Auguste second. L'armée forte de soixante & dix mille hommes, & dont on se promettoit beaucoup, se rendit sans coup férir, ce qui n'est pas fort étonnant, car quelques-uns des colonels étoient eunuques.

Cette déroute totale éveilla par degrés le génie de la Saxe, qui sommeilloit. Toute la petite noblesse du pays, à l'exception des créatures du ministre, fut enflammée de colere, & l'on entendit alors un chorus universel de créanciers & de plaignans de tous les rangs, qui faisoient une horrible dissonance, avec les bacchanales des jours précédens.

Tout le monde regarda le pays comme perdu, & il ne pouvoit être sauvé qu'en donnant un

libre cours à cet esprit de frugalité & d'industrie qui caractérise ce peuple, & par les soins d'un ministre qui fut aussi actif & aussi patriotique que l'autre avoit été dissolu & indolent.

Une des merveilles qui fait le plus de bruit ici est le célèbre *caveau vert*, ou trésor privé du palais électoral. Vous croiriez naturellement qu'ils ne sont pas fort jaloux de le montrer aux étrangers, jusqu'à ce que tout ce qui a été porté en Hollande, & ce qu'on a vendu ici pendant la dernière guerre de Silésie, soit remplacé; on me le fit voir sans difficulté, mais l'homme qui me le montrait, ainsi qu'à deux seigneurs Russes qui m'accompagnoient, m'assura que les choses étoient exactement *in statu quo*. Cependant, la collection est encore admirable; mais les trésors de Munich & de Vienne sont à mon avis de fort peu inférieurs à celui-ci, & je suis fort trompé si ceux de quelques cathédrales que j'ai vus ne lui sont pas égaux. La galerie des tableaux, la collection d'antiques, les gravures & le cabinet d'histoire naturelle sont, suivant moi, des objets d'une plus grande curiosité que le *caveau vert*. La galerie de tableaux est surtout remarquable; outre les tableaux en miniature, elle contient douze cents originaux des meilleurs maîtres. Parmi ceux-là est la fameuse naissance du Christ, appelée ordinairement

rement *la nativité*, du Corrège, qui passe pour le meilleur ouvrage de ce maître. Ce tableau a coûté plus d'un demi million de livres : quelques personnes cependant préfèrent *le saint George*, qui est aussi du Corrège. Il seroit nommé plus convenablement *la Vierge*, car elle est la principale figure du tableau, & saint Georges avec les autres saints ne sont qu'accessoirs. La galerie contient plusieurs morceaux de Carrache parmi lesquels est son meilleur ouvrage, un saint Roch donnant l'aumône. Ce tableau est connu en Italie sous le nom d'*opera dell' elemosina*.



LETTRE XLI.

Dresde.

PLUS je demeure ici, mon cher frere, plus je me crois dans ma patrie. Les mœurs, la maniere de vivre, les amusemens, la conversation, & en un mot tout ce qui est relatif aux habitans de cette ville, me fait croire que je suis à Paris. Je fouhaiterois seulement que nos dames mariées ou non mariées, fussent aussi fraîches & aussi jolies que celles de Dresde. Je me rappelle qu'une dame d'Autriche fit la réponse suivante à un seigneur qui vantoit beaucoup les Saxons en sa présence : « donnez-nous seulement, dit-elle, des hommes aussi beaux & aussi bien faits que les Saxons, & nous nous chargerons du reste ».

On ne s'occupe pas autant ici de boire & de manger que dans les parties méridionales de l'Allemagne. A cet égard la différence entre les Saxons & les Allemands, avec qui j'ai vécu, est totale. Les sautes sont ici si claires, les mets sont quelquefois si froids & toujours en si petite quantité, que je ne crois pas qu'un habitant de Vienne pût y vivre un mois dans une famille de la moyenne classe. Véritablement j'ai eu occasion

d'observer , même dans les meilleures maisons , une attention à la cave & à la cuisine , qui , aux yeux des Autrichiens & des Bavarois , auroit l'air de l'indigence.

Cette économie rigide s'étend à chaque article du ménage. La seule apparence de dépense est dans les habits. On porte le luxe plus loin sur cet article , ici , que dans le sud de l'Allemagne. Chaque personne d'un rang honnête , même celles d'un rang inférieur , hommes & femmes , suivent les modes ; au lieu qu'à Vienne , à Munich , & dans d'autres villes que j'ai visitées , il y a une espece d'habillement national auquel les personnes même au-dessus du peuple se conforment.

Je loge chez un horloger dont les deux filles ont leurs toilettes régulières , & sont coëffées tous les jours. D'un autre côté , elles se contentent pour leur souper d'un morceau de pain & de beurre , ou de fromage , que je partage souvent avec elles. Il y a à peine ici trois maisons de seigneurs dont les écuries contiennent vingt chevaux. Les portiers, valets-de-chambre , &c. qui forment un si grand objet à Vienne , sont ici fort rares. Il est vrai qu'on appelle un laquais valet - de - chambre , comme on fait à Paris , mais les gages d'un valet-de-chambre à Vienne sont deux fois aussi considérables que

ceux d'un valet-de-chambre à Dresde, quoique la vie soit à beaucoup meilleur marché à Vienne. Les femmes n'ont pas honte d'aller dans leurs cuisines compter leurs chandelles jusqu'au plus petit bout, & de calculer le tems qu'elles doivent durer. En un mot, excepté l'article de la parure, tout se ressent ici de la gêne de la plus stricte économie.

On y trouve fort peu de gens riches. Les plus opulens d'entre les nobles n'ont pas plus de 30,000 florins par an, & la plupart des meilleures maisons ont seulement 15 à 20,000 florins de rente. Quant au bas peuple, il se plaint toujours du manque d'argent, de la cherté des vivres, & de la modicité des gains que peut faire ici l'industrie. S'ils comparent les choses telles qu'elles sont aujourd'hui avec ce qu'elles étoient sous le dernier électeur, ils ont certainement quelque raison de se plaindre; mais je ne connois point de ville en Allemagne où l'aifance & l'abondance soient, au moins en apparence, plus générales; l'extrême pauvreté y est aussi rare que l'excessive fortune. La circulation de l'argent est excitée par l'industrie du peuple, & c'est ce qui distingue cette ville de Vienne & de Munich, qui ne subsistent que par les dépenses de la cour, & les vices de la noblesse.

Dresde seule contient plus d'ouvriers, de ma-

nufactures & d'artistes utiles que toute la Baviere. Ils fabriquent des serges, des draps, des étoffes de soie, &c. dont ils font un grand commerce dans toute l'Allemagne. Comme l'argent ne se gagne ici qu'à force de travail, il n'est pas étonnant qu'ils en soient si ménagers.

Les circonstances où se trouvoit le pays pendant le regne du feu électeur, n'étoient pas du tout favorables à sa prospérité politique. C'est à-peu-près l'histoire d'un corps qui prend trop d'alimens & qui fait trop peu d'exercice, pour que les fluides se divisent également dans leurs divers canaux. Quelques-uns des habitans de cette ville avec qui j'en ai parlé, ont été forcés de convenir que, même pendant le tems que la cour étoit dans sa plus grande splendeur, le bas peuple étoit beaucoup plus pauvre qu'il ne l'est à présent. L'esprit de prodigalité des supérieurs avoit gagné les inférieurs, & la facilité avec laquelle on gagnoit l'argent, en diminuoit la valeur aux yeux des possesseurs. La plus grande partie de cet argent passoit à l'étranger sans circuler parmi les naturels du pays. Les flatteurs, les ministres des voluptés illicites, les courtisanes, les faiseurs de projets, les danseurs, les chanteurs, & tous les gens de cette trempe se partageoient les dépouilles de la cour, & en emportoient la plus grande partie hors du pays.

Ceux qui étoient attachés à la cour en avoient seuls une autre part ; le reste se perdoit dans tant de canaux étroits, qu'il n'en parvenoit rien au peuple. Véritablement Drefde nous prouve, par un exemple récent, combien l'amour du plaisir & de la dépense dans une cour est peu propre à contribuer au bien-être des habitans d'une grande ville. Je dois cependant convenir qu'il y a moins de gaieté ici que par le passé ; au moins est-il certain que l'humeur joviale que la nature a donnée à ces peuples, est souvent obscurcie par une certaine mélancolie, qui peut être occasionnée, comme à Paris, par le souvenir de leurs dettes ; mais je crois plutôt qu'il faut l'attribuer à leur excessive économie, qui tient leur esprit sans cesse à la gêne. Cependant l'on trouve ici (& c'est une suite de cette attention économique) plus de véritable plaisir que dans aucune autre ville d'Allemagne. Le peuple de Vienne & de Munich ne connoît que le plaisir de manger & de boire, de rire des impertinences d'un arlequin, & de jouer aux quilles. Ici ils savent mêler les plaisirs de l'esprit avec ceux des sens. Ils sont comme nous dans l'habitude de faire de petites parties de campagne ; ils savent sentir les diverses beautés de la nature ; les gens mêmes de la classe moyenne ont du goût pour les beaux arts, & celui de la

lecture est universel. Ils ne se bornent pas, comme dans les parties méridionales de l'Allemagne, à lire des piéces de théâtre & des romans, mais ils lisent encore de bons livres d'histoire, de morale, & d'autres ouvrages sur des sujets importants. La société des nobles a un lecteur en titre, & avec des appointemens. Je pense que la différence qu'établit M. Pilati à cet égard, entre les pays protestans & catholiques de l'Allemagne est fort juste. Il dit que les jeunes gens de vingt ans en savent plus chez les protestans, que de vieux lettrés de profession n'en savent chez les autres. La différence me frappa en effet si fort, que je crus passer d'Espagne en France. Toutes les améliorations que l'on cherche à faire dans les écoles à Vienne, sont ici établies, ce semble, depuis plusieurs générations. Il y a quelques jours que je visitai une école dans un village peu éloigné de la ville, & j'y trouvai plus d'ordre & d'instruction réelle que dans les meilleures écoles de Vienne. Les gens de la classe la plus commune sont ici versés dans la science de tout ce qui concerne les mœurs. Dans les parties méridionales du pays, excepté seulement une petite portion de la Souabe, un bourgeois est étranger à tout ce qui l'environne, & ne songe, dans le cours de la semaine, qu'aux moyens de se gorger le dimanche.

Le contraste entre les femmes des deux pays est également frappant ; celles des parties méridionales n'ont que la beauté ; mais celles-ci ont la beauté & l'ame tout ensemble. Cependant elles sont bientôt passées, & j'ai vu peu de femmes qui, après trente ans, n'offrirent dans leurs traits l'empreinte de la vieillesse. Il faut peut-être l'attribuer à leur extrême vivacité, ou plutôt au peu de nourriture qu'elles prennent, aux fatigues de leurs travaux, & aux soucis domestiques. Les femmes de Baviere surpassent peut-être celles de Dresde pour la beauté du teint ; mais ces dernières sont beaucoup mieux faites, & leur physionomie est beaucoup plus intéressante.

Les théâtres sont ici dans le même état que tous les autres amusemens publics, qui demandent de la dépense. Les habitans sont trop économes pour payer un amusement que la cour leur procuroit autrefois gratis, & dont la privation est aisément compensée par le plaisir qu'ils trouvent dans leurs sociétés particulières. Il y a quelques années qu'on voyoit ici la meilleure troupe de comédiens qui fût dans toute l'Allemagne ; le directeur, M. Seiller, n'avoit point de résidence fixe ; il étoit dans l'usage de se rendre à la foire de Leipfick & dans les autres villes voisines, où il rassembloit tous les acteurs qu'il pouvoit faire venir des diffé-

rentes parties du monde ; sa troupe étoit quelquefois composée de soixante-dix ou quatre-vingts acteurs. Il leur donnoit des appointemens exorbitans , pour un directeur d'une troupe ambulante. Madame Helmeth , une des meilleures musiciennes de l'Allemagne , & maintenant premiere cantatrice à la cour de Mayence , avoit deux mille thalers , près de 48 mille livres par an. Comme il n'étoit point de peuple en Allemagne qui fût plus attaché aux amusemens du théâtre que les habitans de Leipfick & ceux de Dresde , il pouvoit alors payer des appointemens aussi considérables ; mais ce tems est passé , & la maniere dont ces peuples ont secoué ces goûts futiles , est à mes yeux une preuve convaincante qu'ils ont la tête plus saine que ceux de Vienne , de Munich , & des autres villes. M. Seiller a trouvé ici si peu d'encouragement dans ces derniers tems , qu'après avoir contracté dettes sur dettes , & tenté la fortune sur le Rhin , à la fin il a été obligé de faire banqueroute. A présent la cour a un théâtre national à l'instar de celui de Vienne , c'est-à-dire , qu'elle paie la dépense , & leve les recettes qui ne sont jamais fort considérables ; enforte que vraisemblablement ce théâtre fera fermé , comme celui de la cour le fut au commencement de la guerre de Baviere. Les théâtres particuliers,

particuliers, sur-tout ceux où des enfans font acteurs, réussissent mieux ici que celui de la nation.

Un des plus beaux & des plus honorables traits qui caractérisent les Saxons, & les distinguent des habitans du sud de l'Allemagne, c'est le vif attachement qu'ils ont pour leur pays, & l'intérêt qu'ils prennent à tout ce qui le regarde. Même dans les classes intérieures, chacun paroît instruit des affaires de la cour & de la nation. C'est ici que j'ai entendu, pour la première fois, ces mots, *mon pays*, prononcés avec énergie & une sorte d'orgueil bien placé & honorable. Les dames de la ville, comme celles de Paris, font usage de leurs charmes, comme d'un aiguillon, pour exciter les hommes à faire leur devoir. Elles se mêlent dans les conversations sur la guerre, les traités & dans tout ce qui intéresse l'état. Elles aiment leurs officiers & leurs soldats, & se plaisent à raconter les actions dans lesquelles ils se sont distingués. Les plus jeunes officiers se rendent recommandables à leurs yeux, en prenant un air militaire qui, à mon avis, ne sied à personne. Toutes les fois qu'il leur arrive de prononcer le nom de certains ministres qui ont trahi leur pays, c'est toujours avec une sorte d'horreur & de mépris. Quoique le

roi de Prusse ait peu fait pour gagner leur affection, ils parlent avec étonnement de ses grandes actions, & pensent avec tout le monde qu'il auroit été plus avantageux pour tous les partis, d'avoir fait alliance avec lui, que de s'unir aux Autrichiens. Malgré ce que le pays a eu à souffrir du roi de Prusse, c'est contre les Autrichiens, leur chef actuel excepté, que se porte toute l'animosité des Saxons. En un mot, mon cher frere, je me crois ici dans ma patrie, où l'intérêt qu'on prend aux affaires du pays, anime chaque société, est l'ame & la vie de toutes les conversations.

Les troupes Saxonnnes ont un aspect très-guerrier. Elles sont cependant moins bien disciplinées que celles d'Autriche & de Prusse; elles ont aussi une contenance moins roide. Elles ressembtent beaucoup aux troupes Angloises dont les soldats ne se montrent que dans l'action, & hors de là s'embarrassent fort peu de leurs fonctions. Elles sont aussi braves qu'elles peuvent l'être; mais maintenant la bravoure seule ne suffit pas. On raconte ici à leur sujet une histoire, qui paroîtroit peut-être ridicule aux yeux d'un général Autrichien ou Prussien, mais qui doit les rendre recommandables aux yeux de tout ami de l'humanité, & d'un citoyen du monde. Les officiers d'un régiment Saxon

de dragons , faisant partie de l'armée qui combattit contre le prince Henri de Prusse en Bohême , firent ferment *sub die* , qu'ils mettroient à mort tous ceux de leurs compagnons qui prendroient la fuite dans l'action.

Dernierement on a formé le projet de mettre l'armée , qui consiste en 25,000 hommes , sur le même pied que celle de Prusse ; mais jusqu'ici cette réforme n'est pas fort avancée , & , quant à moi , je crois que ce projet est aussi peu sensé que le seroit celui de faire adopter la tactique Prussienne à des troupes Angloises.



L E T T R E X L I I .

Dresde.

C'EST en conséquence de la constitution du pays que les Saxons ont un génie si différent de celui des Bavarois & des Bohémiens. Le pouvoir de l'électeur est plus limité que celui d'aucun autre souverain de l'Allemagne. Les états Saxons ont eu assez de fermeté pour se maintenir dans la possession de leurs droits , que plusieurs des autres états ont perdus , plus encore par leur négligence & leur lâcheté , que par le despotisme des princes.

La cour ne peut faire aucune loi sans le consentement des états. Ceux-ci sont composés de trois ordres , les abbés de Mersbourg , de Meissen & de Naunbourg , comme représentans du clergé , les comtes de Schwartzbourg , de Solms , de Stollbourg & de Schomberg , comme représentans de la haute noblesse & des universités de Leipfick & de Wirtemberg , composent le premier ; le second est formé de la petite noblesse des sept cercles de l'empire ; leur nombre varie. Un membre de ce corps , outre qu'il doit avoir prouvé huit quartiers de noblesse paternelle & maternelle , doit posséder un domaine libre ;

mais si, ce qui arrive souvent, il en a trois ou quatre, il n'a qu'une seule voix, en sorte que l'exercice de cet office est plus attaché à la personne qu'à la propriété. Les représentans des villes, qui sont au nombre de cent deux, forment le troisieme ordre. Les assemblées générales ont lieu tous les six ans, mais il y a une députation, qui s'assemble ordinairement tous les deux ans, pour examiner tous les cas extraordinaires qui lui sont présentés. Ces états non-seulement président à la levée des taxes, & prennent soin du paiement des dettes, mais encore ils veillent sur les fidéi-commis, au maintien de la religion établie, à ce que l'électeur n'aliene aucune des terres électORALES, & à divers autres objets. La constitution du *Lawsniss* est la même à tous égards.

Le paiement des dettes est ce qui leur donne le plus d'occupation. Le total de celles-ci monte à vingt-fix millions de thalers de Saxe, ou un peu plus de 62,400,000 livres. Ils paient chaque année environ 1,200,000 florins, ou 3,698,400 livres.

Si vous ajoutez à cela trois & demi pour cent d'intérêts, vous verrez qu'il faudra beaucoup de tems pour que la dette soit acquittée.

Mais malgré cela le trésor de l'état a du crédit, n'étant point exposé aux manœuvres de la cour,

& se trouvant entre les mains de gens integres. Quand le pays fut presque épuisé par les malheurs de la derniere guerre , & que son crédit eût baissé , les effets tomberent considerablement , ce qui donna lieu aux spéculations de quelques marchands tant étrangers qu'habitans du lieu , qui acheterent les billets à un fort bas prix. Cependant trois ans ne furent pas écoulés qu'on connut évidemment que le pays avoit des ressources suffisantes , & le papier reprit sa premiere valeur. Plusieurs des spéculateurs gagnerent 50 à 60 pour cent. Cette révolution si merveilleuse frappa les marchands d'Hambourg , de Lubeck , de Breme & de Hollande , & les états procéderent au paiement du reste des dettes , qui par cette opération avoient déjà été acquittées en grande partie par leurs sujets.

Le revenu du pays monte à environ 6,200,000 thalers, ou environ 14,880,000 livres. Les taxes sont toutes assignées par les états à leur objet particulier. L'électeur ne peut rien changer à leur destination sans le consentement des états. Il a sa bourse particuliere , pour laquelle on a assigné aussi des revenus fixes. Les états ont réglé que l'armée feroit augmentée à proportion que les dettes diminueroient. Chaque prince du sang a un revenu de 50,000 thalers, ou d'environ 120,000 livres, ce qui , la famille actuelle étant

nombreuse , forme un article considérable. La cour impériale a regardé comme un grand acte de condescendance de sa part , de souffrir qu'un prince Saxon de cette cour épousât l'archiduchesse Christine ; mais les Saxons vous disent que , quelque grand que fût cet honneur , il auroit été encore plus grand , si la munificence de la cour impériale avoit mis le duc de Saxe Teschen en état de se passer de cette faveur.

Il y a peu de pays en Allemagne qui , en proportion de leur grandeur , produisent autant de revenu que la Saxe. Les taxes y sont fortes , mais aussi il y a peu de pays qui soit autant en état de les supporter , & comme le trésor est dans les mains de personnes vraiment patriotiques , & hors des atteintes de la cour , on est sûr que ce qu'on paie est employé à l'avantage du pays.

Rien n'est plus frappant dans le monde politique que la différence qui existe entre la Baviere & la Saxe. Ces deux pays sont d'une étendue égale , & jouissent d'un nombre égal d'avantages naturels. Ils ont aussi l'un & l'autre la même constitution. Seulement les peuples de la Baviere ont depuis ces dernières années vendu leurs privileges. Ces deux pays sont partie d'un même cercle , & cependant la Saxe contient dix-huit grandes & deux cens six petites villes , au lieu que la Baviere en a seulement

quarante en tout , parmi lesquelles , à l'exception de Munich , il n'y en a pas une qui puisse être comparée , je ne dis pas en richesses , mais en population , aux moindres des dix-huit grandes villes de la Saxe , & parmi les deux cens fix petites villes , il y en a au moins cinquante qui sont plus riches que la plus opulente des villes de Baviere. La Saxe a un million neuf cens mille habitans , la Baviere un million cent quatre-vingt mille. La premiere leve par an plus de onze millions de florins , la derniere n'en leve pas plus de fix millions. La Saxe a une dette beaucoup plus considerable , mais la dette est en bon train d'être acquittée , & le pays s'est trouvé en état de lever vingt mille hommes pour se joindre à l'armée Prussienne , & délivrer la Baviere du joug de la maison d'Autriche , tandis que la Baviere put à peine mettre fix mille hommes sur pied , pour avoir l'air de protester contre les prétentions de l'Autriche , & que ses dettes restent toujours non acquittées.

Il est assez ordinaire en Allemagne d'attribuer ces différences politiques à la différence de la religion ; mais pourquoi la même religion ne produit-elle pas des effets pareils en France , en Toscane , à Gêne , à Venise , dans les Pays-Bas impériaux , & en Autriche , qui sont tous des pays florissans , quoique les habitans ne soient

pas protestans. Disons-nous que le catholicisme de Baviere remplit très-bien les vues théologiques, & fort mal celles de la politique ? Disons-nous que la faute en est principalement au gouvernement, qui a sur la religion la même influence que l'air a sur le barometre. L'enthousiasme de religion n'est pas de lui même contraire à l'industrie ni aux vertus sociales, comme il est évident par l'exemple des indépendans Anglois & des quakers, qui malgré leur croyance religieuse sont pourtant assez actifs & assez industriels. Il n'y a point de religion qui produise nécessairement la corruption des mœurs, la débauche & la paresse. Il faut donc chercher dans la méthode de l'éducation, dans les mœurs, dans le gouvernement, & dans d'autres circonstances locales les causes qui font qu'une religion se trouve nuisible à l'état. Sous une administration foible la religion dégénere en abus par les vues intéressées de ses ministres, par la folie & la stupidité du peuple ; mais toute autre institution humaine produit les mêmes abus. Je pense donc que chaque religion, comme chaque gouvernement, est bonne quand elle est bien administrée. Une administration sage & ferme peut tout, & l'exemple de Pierre-le-Grand nous a fait voir assez clairement qu'un législateur prudent peut faire

contribuer chaque religion à rendre l'état florissant. Quant aux opinions, la religion de la multitude est à-peu-près la même par-tout. Elle consiste presque universellement dans une soumission aveugle à l'autorité du prêtre. J'ai assez observé, pour être convaincu de cette vérité, ce qui se passe dans quelques pays protestans, qu'on regarde comme les plus éclairés en matière de religion. La grande différence qui existe entre les hommes, qui fait que quelques-uns sont de bons, & d'autres de méchans citoyens, vient du caractère moral que donne l'éducation, & sur lequel les opinions religieuses ont peu d'influence. Je vous ferai mieux comprendre mes idées sur ce sujet dans ma prochaine lettre, où je dirai quelque chose touchant la réforme; mais en attendant je vais vous communiquer quelques remarques que j'ai faites dans mon voyage en Allemagne, qui serviront à éclaircir mes opinions.

Presque dans tous les états catholiques où j'ai voyagé, j'ai trouvé des Italiens qui la plupart étoient dans l'abondance. Tous ces gens-là étoient venus en Allemagne en mendiant, & ont fait fortune dans un pays étranger sans avoir reçu aucun secours de leur famille. Il n'y a pas plus de trente ou quarante ans que presque tous les riches marchands dans les moyens & dans

les petits états de l'Allemagne étoient Italiens. Je pense que cette particularité suffit pour prouver que l'industrie & la frugalité par laquelle ces gens ont fait leur fortune, ne sont pas des attributs essentiels à leur religion particulière, mais qu'elles sont plutôt un effet de leur caractère modifié par l'éducation. Les Walshes, sobres, industriels, prévoyans, ont un fond suffisant dans le caractère pour avoir l'avantage, dans l'administration des choses temporelles, sur les catholiques Allemands, stupides, paresseux & dissipateurs, quoique la religion des uns & des autres soit la même. J'ai parlé à quelques-uns de ces Italiens parvenus, qui se plaignoient amèrement de ce qu'il étoit beaucoup plus difficile de faire fortune en Allemagne aujourd'hui que par le passé. C'est indubitablement l'effet d'un meilleur genre d'éducation, que le gouvernement a introduit parmi le peuple avec qui ils ont à traiter. Est-il quelqu'un qui ne soit étonné des divers degrés d'industrie qu'on remarque parmi les Italiens eux-mêmes, quoiqu'ils aient tous la même religion? Il y a peut-être moins de superstition à Rome qu'en aucun autre pays du monde catholique; mais les Romains sont-ils pour cela plus industriels que les Gênois, qui sont les plus fiefés bigots que l'on connoisse. Faites attention que je ne parle pas de la discipline de

l'église, ni de la richesse des couvens, ni des *annates*, des *pallium*, dispenses & autres tributs levés par le pape, ni même de l'usurpation du pouvoir spirituel & autres choses semblables, qui peuvent toutes être très-nuifibles à un état, mais qui n'appartiennent pas à l'essence de la religion. La dispute roule seulement sur l'influence que les opinions de pure spéculation ont sur l'industrie des hommes ; je crois qu'elles n'en ont aucune. Une observation qu'on fait tous les jours, c'est qu'un homme peut être le plus superstitieux des mortels sur certains points, & cependant l'homme le plus clairvoyant & le plus fin sur d'autres objets. Suivant moi ce n'est point à leur religion devenue plus philosophique, que les Saxons doivent la prospérité plus grande dont ils jouissent comme citoyens.

La religion de la cour dans ce pays-ci n'est pas fort propre à diminuer les préjugés que le public Saxon a contre le catholicisme. Elle est formée sur le plan des jésuites, & je vous ai déjà dit que les jésuites Allemands étoient, de tous les moines, ceux qui ont le plus l'esprit monacal. On m'a raconté une anecdote qui est certainement vraie, & ne fait pas grand honneur aux ecclésiastiques de cette cour. Au commencement du présent regne, les jésuites eurent peur que le souverain ne changeât la religion nationale ; car

outre qu'il étoit pour lors très-jeune , il aimoit son peuple , & on lui avoit fait des propositions à ce sujet. L'électrice aussi , femme aimable à tous égards , & douée d'une grande pénétration , étoit fort mécontente des jésuites. Pour prévenir les innovations , un spectre apparut au duc , & après l'avoir menacé de tous les tourmens de l'enfer , s'il avoit le dessein de faire le moindre changement , il lui défendit de révéler à personne ce qui étoit arrivé , & lui promit de revenir encore à une certaine époque. Le duc devint fort pensif & le fut pendant assez longtemps ; enfin sa femme qui l'aimoit autant qu'il le méritoit , lui arracha son secret & le dit au prince de *** ; celui-ci attendit l'esprit au tems fixé pendant la nuit , & le tua avec sa dague espagnole. Le jour suivant il vint dans une compagnie , & dit , « je me suis épargné le paiement » de 500 thalers , en tuant par accident mon » confesseur ».

Malgré cette légère teinte de jésuitisme Allemand , l'électeur est un très-aimable prince. Il ne connoît aucun des vices que contractent les princes qui sont obligés de confier la plus grande partie de leurs affaires à leurs ministres. Il a aussi une intelligence & une activité suffisantes pour juger sainement dans les affaires importantes , qu'il termine souvent ou par lui-même ou par

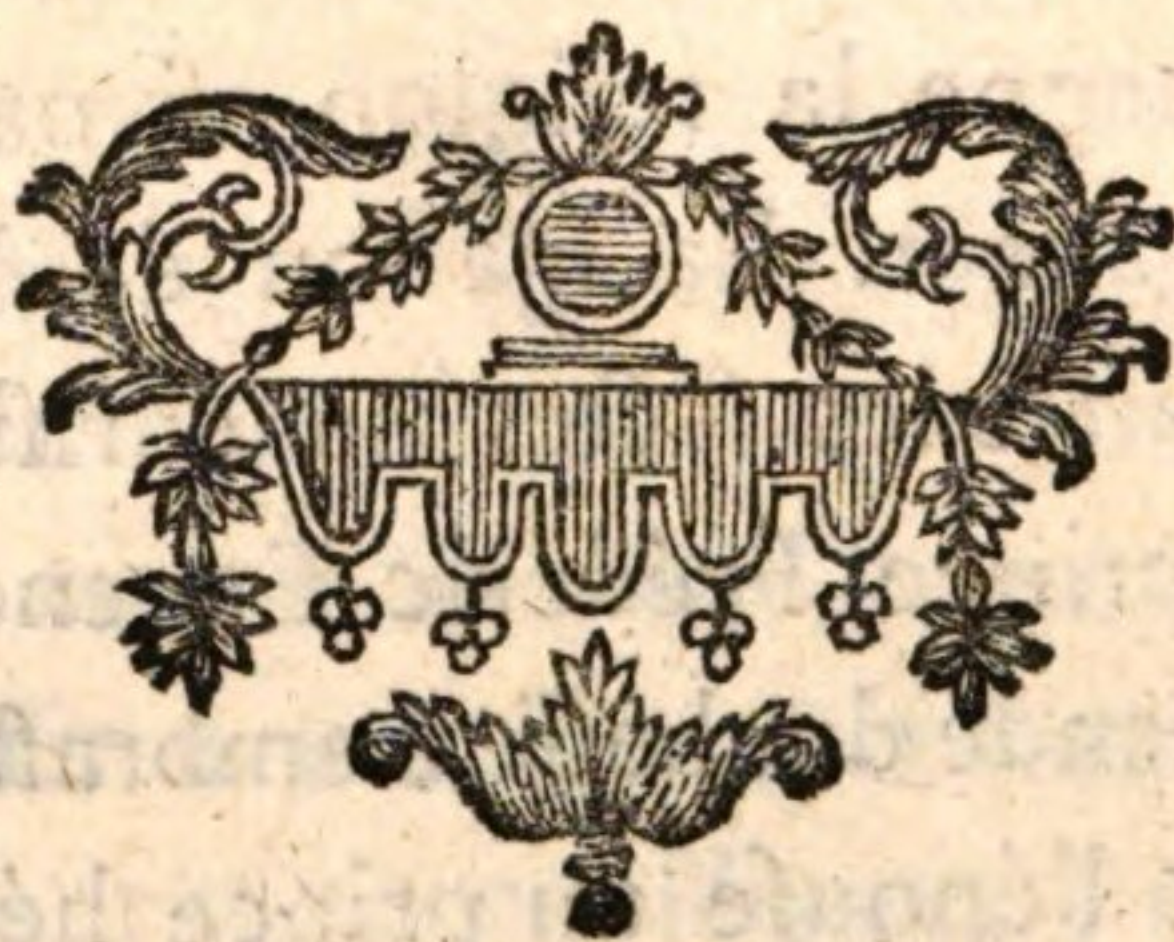
ses ordres particuliers. Tous ses ministres sont des gens dignes de sa confiance, patriotes éclairés & habiles, qui, dans les affaires & étrangères & intérieures, suivent un système uniforme, & c'est ce qui les distingue principalement des ministres de la Baviere. La résolution qu'ils prirent, il y a quelques années, d'entrer dans la guerre de Baviere, fit voir qu'ils ne manquent point de courage, quoique leurs mains soient souvent liées par la situation des affaires de l'intérieur. Quand une fois l'argent, qui maintenant s'emploie à acquitter les intérêts & le capital des dettes, pourra être employé à l'augmentation de l'armée, & que la cour pourra faire usage de toute sa force, le ministère prendra indubitablement d'autres mesures que celles qu'il est obligé de suivre actuellement. Le pays sera alors en état de tenir sur pied une armée de quarante ou cinquante mille hommes, sans qu'il faille recourir à aucune opération extraordinaire, & pourra en conséquence maintenir en tout tems la neutralité. Dans la position où sont les choses, il faut nécessairement que la Saxe s'attache à un parti & fasse une alliance avec la Prusse ou avec l'Autriche. Tant que la paix dure, la Saxe donne des espérances égales à l'une & à l'autre puissance; mais en cas d'une rupture, elle penchera, je crois, plutôt du côté de la

Prusse que de l'Autriche, non-seulement à raison des efforts que les Autrichiens font chaque jour pour tout asservir autour d'eux, & de l'efficacité que donne à ces efforts l'excès de leur puissance, mais encore parce que les Saxons ont de leur côté plusieurs raisons particulières pour être mécontents de la conduite de la cour impériale envers eux.

La différence qu'il y a entre la religion du prince & celle du peuple n'a point d'effet sur les affaires de la nation, il n'est donc pas croyable que cette cour sacrifie jamais sa religion à ses intérêts temporels (comme fit Auguste lorsqu'il monta sur le trône de Pologne), si jamais ils se trouvoient en concurrence.

En Allemagne la religion est naturellement sujette à changer. La maison de Wirtemberg renferme toutes les sectes du christianisme. La famille du prince Frédéric-Eugene est luthérienne; la grande duchesse a embrassé la religion grecque, & l'épouse du prince héréditaire de Toscane se fera sans doute catholique. Comme il y a aussi dans cette maison des princesses de Brandebourg, on y trouve encore un mélange de calvinisme. Certainement c'est le plus sûr moyen de répandre l'esprit de tolérance dans toute l'Europe, & les amis de l'humanité en doivent rendre des actions de grâces aux princes

de l'Allemagne. Quant aux Saxons, quand même le monarque régnant ne feroit pas un prince aussi éclairé qu'il l'est, ils n'auroient pas pour cela à craindre des persécutions pour cause de religion. Les états ont si fort limité son pouvoir à cet égard, qu'ils l'ont obligé à n'avoir que deux conseillers privés qui soient catholiques. Il résulte de là que, malgré l'animosité que les Saxons ont contre les catholiques, animosité beaucoup plus grande qu'on ne se l' imagine ordinairement, ils ont beaucoup d'affection pour leur prince.



LETTRE XLIII.

Leipsick.

LA Saxe est un beau pays, mon cher frere ; j'ai fait un tour considerable & suis venu ici par le *Ertzgebirg*, en passant par Fribourg, Marienberg, Annaberg, & ensuite par Swickau & Altenbourg. On croiroit que toutes les montagnes qui bordent la Bohême sont entièrement minées. On y trouve des cavités sous cavités, & tous les vallons retentissent du bruit des marteaux. Je n'ai point vu de peuple plus industrieux que les Saxons. Toute la chaîne des montagnes est remplie d'hommes qui arrachent leur nourriture du sein de la terre. Non-seulement ils travaillent les pierres & toute espece de minéraux ; mais chaque ville a en outre quelque manufacture de toile, de dentelle, de rubans, de coton, de mouchoirs, de flanelle, &c. qui occupent un grand nombre de personnes. Quand la mode ou le caprice de leurs voisins ruinent une manufacture, ils en ont toujours dix autres à faire valoir pour réparer cette perte.

Fribourg contient plus de vingt-cinq mille habitans, & Swickau plus de quinze mille. Les autres villes que j'ai vues sont comme toutes les

villes à marché , extrêmement peuplées & très-vivantes. La même industrie & la même aisance se font sentir de l'autre côté de l'Elbe , dans tout le Lausitz , où je fis une excursion pendant mon séjour à Dresde. Bauffen , Gorlitz & Zittau sont de belles villes , où le commerce est très-florissant. Quel contraste avec les parties méridionales de l'Allemagne ! C'est une vaste étendue de pays où je n'ai pas rencontré une seule ville , excepté le lieu de résidence de la cour & quelques villes impériales , qui pût entrer en comparaison avec les villes Saxones. Vous croiriez que Ertzgeberg & la forêt de Thuringe ont été placées par la providence comme des limites entre la lumière & les ténèbres , l'industrie & la paresse , la liberté & l'esclavage , les richesses & la pauvreté. Peut-être ne trouveroit-on pas dans tout le reste du monde un autre exemple d'un contraste si frappant entre deux peuples aussi voisins l'un de l'autre que le sont les Saxons des Bohémiens , & cependant la nature a fait beaucoup plus pour ces derniers que pour les premiers.

Les mines sont une source inépuisable de richesses pour la Saxe : elles appartiennent presque toutes à des compagnies de particuliers. Les ouvrages sont partagés en certaines portions ; la compagnie en fait une partie pour la cour

& la cour en reçoit le produit, sans nuls frais. Le revenu que toutes les mines du pays produisent à la cour est estimé quatre cens mille florins, ce qui est à peine la cinquieme partie du revenu total. Ce qui rend la main - d'œuvre encore plus lucrative, c'est qu'on en exporte rarement les matieres en nature; les Saxons préparent l'acier & le cuivre & ont un grand nombre de manufactures d'or & d'argent. Les armes fabriquées en Saxe sont en réputation dans tout le monde.

Les Saxons se sont distingués par leur habileté dans les mines, qui les a fait connoître par toute l'Europe. Les auteurs Espagnols & Napolitains même en parlent. La force de leur corps, leur industrie infatigable, & leur intelligence, les rendent particulièrement propres à ce travail, qui est sans doute la plus compliquée & la plus laborieuse de toutes les occupations humaines, & qui demande une grande variété de connoissances, pour être portée à sa perfection. Suivant moi, la science des mines est ce qui distingue le plus les Allemands, particulièrement les Saxons, de nos compatriotes. Le François, quoique beaucoup plus vit, est aisément vaincu par les difficultés; quand sa premiere chaleur ne surmonte pas les obstacles, il se décourage; il change aisément d'objet, veut gagner beaucoup

à la fois , en un mot il n'est bon que pour les entreprises qui demandent un génie prompt & facile ; il est par conséquent moins propre à ce travail que l'Allemand , qui est froid , méditatif , pénétrant , persévérant & infatigable , & qui peut s'occuper des travaux les plus ingrats sans se dégoûter. Il n'y a pas de doute qu'il n'y ait beaucoup de mines précieuses en France. On connoît les projets de Colbert & de ses successeurs ; ils ont été repris de nos jours par M. Turgot ; mais le génie de la nation a jusqu'ici rendu vains tous les efforts qu'on a faits pour encourager cette branche d'industrie.

Les habitans des plus petits villages dans les montagnes de Saxe , quoique séparés du reste du monde par ces masses énormes , sont plus polis , mieux élevés , & ont plus de vivacité que ceux des plus grandes villes du sud de l'Allemagne.

La lecture est le goût général dans ce pays. La sociabilité & l'hospitalité accompagnent & encouragent les plus durs travaux. Même les sociétés des rangs inférieurs sont distinguées par la libéralité , la connoissance du monde , l'esprit & la gaieté qu'on y rencontre. Les femmes sont par-tout remarquables par la beauté de leur taille , la vivacité de leurs yeux , leur grace & leur esprit. Cependant elles

font d'un bon naturel, & font d'excellentes ménageres. Dans ces derniers tems, à la vérité, les hommes se font plaints tant soit peu que leurs belles compagnes étoient trop attachées à la vanité; mais leurs clameurs cesseroient bientôt, si les femmes s'unissoient pour faire une loi que chaque homme sur huit ou dix prît une femme d'Autriche ou de Baviere pour l'édification de toute la communauté. Quant à moi, à l'exception de l'article de la parure, je n'ai pas pu leur appercevoir un seul défaut qui eût besoin d'être retranché. Les femmes de la Baviere & de l'Autriche, outre qu'elles aiment tout autant la parure, aiment un peu trop le lit & la table, & ne se mêlent point du tout des affaires du ménage.

La population excessive de la Saxe expose les habitans à beaucoup de maux dans les tems de disette. La terre ne produit pas un dixieme du grain nécessaire pour la consommation du peuple, qui est obligé de faire venir des secours de la Bohême. La disette universelle qui se fit sentir dans toute l'europe, il y a neuf ou dix ans, ne fut nulle part plus funeste qu'ici. Plusieurs milliers d'hommes & de femmes périrent de faim, & d'autres pour avoir été obligés de se nourrir de mauvais alimens. Plusieurs durent la vie aux loges des

francs-maçons de Drefde , de Leipfick , de Fribourg & d'autres endroits , où les freres firent des efforts incroyables pour adoucir les maux de leurs concitoyens. Si quelque pays a befoin de magazins , c'est celui-ci. Auffi-tôt qu'on s'apperçoit de la moindre apparence de difette , on arrête l'exportation , & les plaines faxones font trop peuplées pour endurer aifément d'être privées de leurs moissons. Le gouvernement a fait quelques réglemens ; mais , dans l'état actuel des finances du pays , il est impossible qu'il en faffe autant qu'il en faudroit pour mettre les habitans des montagnes à l'abri des événemens.

Quelque remarquable que foient le commerce & l'induftrie de ce peuple , la fituation où eft le fermier parmi eux eft digne de pitié à tous égards. Cependant la faute doit en être attribuée à la conftitution du pays , & non pas aux habitans qui font un peuple franc , diligent & rempli d'intelligence. Il n'y a pas de doute que leur malheur ne vienne de la trop grande inégalité dans la poffeffion des terres , qui font toutes entre les mains des plus riches fermiers. Tout le long du pied de la montagne Ertzgeberg , & dans la plaine , le nombre des clochers qu'on apperçoit de tous les côtés peut à peine fe compter ; celui des villages dans le territoire

électoral, en y comprenant le Laufits, approche de six mille. Je vis plusieurs fermiers qui labouroient avec un bœuf & une vache. Plusieurs n'ont qu'une seule vache qui leur fournit le lait, & leur sert au labourage. Il est vrai que le terrain léger de cette contrée ne demande pas en général beaucoup d'efforts pour être labouré; mais il est impossible qu'un fermier cultive bien sa terre avec si peu de bétail. Vous appercevez aisément dans leur ménage qu'ils sont obligés d'être très-économes. La plupart vivent de patates, de choux & de raves; il est bien rare que vous voyiez de la viande sur leurs tables. Ils aiment passionnément le café. Quelques uns en font leur seule nourriture, & la profusion avec laquelle ils en usent, forme un contraste frappant avec l'avarice qu'ils montrent dans d'autres articles. On le fait dans de grands pots, mais il est si foible qu'il a à peine la couleur que la graine doit lui donner. Vraisemblablement ils le considèrent comme une des liqueurs les plus fortifiantes, & qui soit à meilleur marché. Leur propreté au sein de leur indigence est remarquable. Les fermiers de la Souabe sont des seigneurs en comparaison de ceux de la Saxe.

Dans tout le pays plat, le bas peuple même parle bon Allemand, & tous les fermiers

le parlent de même, excepté dans les montagnes. Il n'y a point de province en France, aussi étendue, où le peuple parle aussi bien le François que les Saxons parlent l'Allemand. A quelques milles de Leipfick, j'allai rendre visite à un gentilhomme pour qui j'avois des lettres de Dresde, & qui étoit alors dans sa terre. Je me crus dans le centre de la félicité pastorale, & le petit nombre de jours que je passai dans ce pays me parut le tems le plus heureux de ma vie. Les possessions de ce gentilhomme sont peu étendues ; la noblesse saxone en général est moins riche, à proportion qu'elle est plus nombreuse ; mais c'est à leur médiocrité même que ces nobles doivent leur bonheur. Ils savent mêler l'utile avec l'agréable, le goût avec la simplicité, l'économie avec diverses sortes d'amusemens, & unir les charmes de la nature à ceux de l'art, en sorte que ces mêmes travaux rustiques que les autres hommes regardent comme une punition, deviennent pour eux la source d'une félicité inaltérable. Ils goûtent le plaisir comme les Epicuriens savourent le bon vin, en le tenant long-tems dans la bouche, & s'en parfument à loisir. Ils savent se faire une succession d'amusemens & d'occupations que l'habitude ne fait que rendre plus agréables. C'est chez eux qu'il faut

venir lire les Géorgiques de Virgile, qui, j'en suis sûr, feront par-tout ailleurs beaucoup moins de plaisir. La pêche est une occupation très-importante parmi eux, & nulle part on n'a porté cet art à un si haut point de perfection. Ils ont des étangs séparés où l'on garde les poissons suivant leur âge, & pour différentes vues. Ces étangs sont placés dans des jachères, qu'on remue & qu'on laboure à des époques fixes, de sorte que l'état retire un double avantage de cette méthode. L'entretien des bois & des troupeaux y est aussi porté à un grand degré de perfection. Ils savent l'instant & la manière les plus convenables à la coupe de leurs arbres. Ils étudient avec succès l'art de planter, & connoissent bien quelle espece d'arbres convient le mieux à tel ou tel sol. Je suis persuadé que nous autres François apprendrions beaucoup des Saxons sur cet objet, ainsi que sur tous les autres points d'économie rurale.

La laine de Saxe est reconnue pour la meilleure de l'Europe, après celle d'Espagne & d'Angleterre; quelquefois on l'emploie crue, quelquefois on en fait des draps, des bas & des gants, mais plus ordinairement elle est teinte & exportée comme ouvrage de manufacture. Les laines d'un bleu inimitable, qui tirent leur nom du pays, sont portées en France,

A cette théori-pratique de la culture des terres, la noblesse unit les plaisirs de la promenade, des visites à des amis, à la ville & à la campagne, des collections de curiosités artificielles & naturelles, une attention constante à perfectionner les écoles qui sont dans leurs districts, & l'étude de la poésie & de la musique. Les gens riches, parmi lesquels je compte ceux qui ont de huit à dix mille florins de rente (plusieurs parmi eux n'en ont que de trois à six mille, d'autres de huit cents à deux mille), viennent passer tous les ans un ou deux mois à la ville. Leurs filles sont aimables & adroites. Leur sensibilité naturelle leur fait contracter un caractère romanesque qui s'accroît encore dans la tranquillité des champs, & se manifeste dans leur conversation & dans leurs actions. Ce caractère les porte quelquefois à des démarches imprudentes dans les premières années de leur vie. Les mariages disproportionnés, les enlèvements sont fort fréquens ici. Dans la Souabe, la Bavière & l'Autriche, j'ai trouvé des filles Saxones de bonne famille, qui, dans la dernière guerre de Silésie, s'étoient enrôlées avec des officiers des armées impériales & des cercles, & qui faisoient d'excellentes femmes & de bonnes mères. A Prague, j'ai trouvé une fille Saxone de

bonne famille , qui , en partie par un excès de sensibilité , comme elle me l'avoua les larmes aux yeux , & en partie par ignorance du monde , faisoit le métier de courtisane. La piece de Lessing , intitulée , *Minna von Barnheim* , que vous avez lue sans doute , offre quelques traits de ce caractère romanesque , mais en général c'est plutôt la peinture des femmes de la ville. Les filles de la campagne n'ont pas en général la coquetterie & la vivacité de Minna : elles sont plus mélancoliques & plus tendres ; mais elles sont toutes jolies comme des anges. Le genre de lecture qui est fort à la mode en Allemagne , consistant principalement en nouvelles & romans , n'est pas une nourriture convenable aux femmes de Saxe , qui sont d'une constitution trop inflammable.

Leipsick est une ville fort petite , mais très-jolie , & en quelques endroits très-magnifique. Le nombre de ses habitans , en comptant les faubourgs , monte à près de trente mille ; anciennement il étoit encore plus considérable. La maniere de vivre y est totalement différente de celle que j'ai observée dans les autres villes saxonnes. Il régne ici beaucoup plus de luxe & de profusion qu'à Dresde. On joue dans toutes les compagnies , & souvent très-gros jeu. Les femmes de cette ville sont fort in-

férieures, pour l'économie domestique, aux femmes des autres villes du même pays; mais elles s'accordent avec elles dans le goût de la parure & de la coquetterie. Parmi les gens de lettres, qui fourmillent ici, il y a trop de charlatans, de petits-mâîtres, d'ignorans & de fous de toute espece. Quelquefois je me figurai être retourné à Vienne, où les friseurs & les gens de lettres se rencontrent dans les mêmes compagnies, & sont presque également nombreux; mais dans Leipfick le grand nombre de gens de mérite, qui, par leur conduite & par leurs mœurs, font honneur à leur pays, me fit bientôt sentir une différence entre ces deux villes. Vous trouvez ici des hommes profondément versés dans toutes les sciences, particulièrement dans celle du monde.

Je rendis une visite à M. Weisse dont M. Berquin se propose en partie d'imiter & en partie de traduire l'excellent ouvrage intitulé, *l'Ami des Enfans*. L'auteur est non-seulement un des meilleurs poètes Allemands, mais un homme d'une érudition immense, dans toute l'étendue du terme. Son style est l'élégance même, & le revenu d'une bonne place qu'il possède, le met à même de consacrer ses derniers jours à un loisir philosophique, à la bienfaisance & aux muses. C'est l'antipode de ces calmouques

littéraires dont je vous ai parlé dans ma lettre sur le théâtre de Munich, de ces petits soldats mal moriginés, qui, semblables aux troupes de Gengiskan, firent, il y a quelques années, une incursion sur le Parnasse, en chassèrent les muses, détruisirent les parterres des anciens poètes Allemands, mirent en pieces la langue, estropierent les mots avec une fureur de Tartares, &, dans leur rage, auroient vraisemblablement engendré des enfans semblables à leurs peres, si leur discipline avoit répondu à la fureur de leurs attaques, & si un génie aussi éclairé que celui de M. Weisse, ne les eût mis en déroute. Après la furie de leur premier assaut, ils ont été forcés de se retirer derriere les haies, d'où ils font quelquefois feu sur les passans, mais ils ne pourront pas même tenir ce poste long-tems.



L E T T R E X L I V.

Leipsick.

LE commerce & les manufactures de ce pays sont très-considérables. C'est le centre de tout le commerce de l'Allemagne, & l'entrepôt des laines de toute la Saxe, & il y a peu de villes en Allemagne où il se fasse plus d'affaires. On fait ici des velours, des étoffes de soie, des pluches, des toiles, des draps, des ratines, des tapis & beaucoup d'autres articles. Leipsick fournit à la plus grande partie de la Saxe des drogues, des médicamens, & tient une grande partie du commerce qui se fait entre le sud de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie & le nord. On y trouve beaucoup de maisons opulentes.

La foire, qui finit une semaine avant mon arrivée, n'est plus, suivant le rapport des habitans & des marchands étrangers, qu'une ombre de ce qu'elle étoit il y a trente ans. La partie la plus remarquable du commerce actuel est le commerce de livres, que font les libraires d'Allemagne. Ils le font souvent par commission, mais souvent ils se montrent en *hautes personnes*. Ils sont au nombre d'environ

trois cents , & le commerce qu'ils font de leurs livres monte à 500,000 rixdalers, ou environ 1,751,000 livres de France.

Leipsick se maintient dans la possession de ce commerce, autant parce qu'elle en est devenue le canal, qu'à raison de la grande quantité de livres qui se débitent dans la ville elle-même, & de sa situation au centre d'un pays où tous les arts sont florissans, & où généralement tout le monde lit ou écrit. Ce sont-là les causes qui, suivant mon opinion, ont fait avorter toutes les entreprises qu'on a formées pour dépouiller cette ville de ce commerce.

Les libraires Autrichiens sont les seuls jusqu'à présent qui ne se soient point montrés à ce grand marché de littérature. La gêne où les met le bureau de la censure, & le peu d'avantage que leur donne l'esprit lourd de leurs auteurs les a empêchés d'apporter à ce marché rien qui puisse être échangé avec la marchandise des autres libraires.

Leipsick a l'obligation de ce commerce, le seul de ce genre qui soit dans toute l'Europe, au mérite littéraire des habitans de cette ville, & des autres parties de la Saxe. La Saxe a été le berceau de la littérature & du goût en Allemagne. Les Suisses ont certainement con-

tribué par leurs théories à élever l'édifice des arts ; mais les théories ne forment ni les arts ni le goût, & la partie allemande de la Suisse n'a produit aucun ouvrage littéraire de mérite, à l'exception des œuvres de Gefner. Les poésies de Haller sont écrites dans un dialecte barbare, & il y a peu de ses pièces dont les beautés se soutiennent. La simplicité en fait le caractère. Ce sont des tableaux isolés, entremêlés de déclamations philosophiques. La nature donne les premières notions de l'art, qui ne se perfectionne point ensuite par les théories, mais par beaucoup d'attention & par le vif sentiment des objets les plus beaux & les plus frappans de la nature. C'est ce qui forme l'artiste original ; mais c'est en lisant & en comparant entr'eux les ouvrages de ces auteurs originaux, que se forme l'imitateur. Le goût lui-même n'est point une suite d'aucune connoissance théorique ; car on fait fort bien que ceux qui ont formé les plus saines théories, ont été fort malheureux, & dans les ouvrages qu'ils ont produits, & dans les jugemens qu'ils ont porté sur ceux des autres. Les théories sont des conclusions de l'entendement, & elles seront toujours fausses, quand les prémisses ne seront pas vraies. Mais le sentiment prompt occasionné par la perception & la comparaison,

fon, & qui constitue ce que nous appelons le goût, ne s'égare jamais. Il est vrai que cette vivacité de perception est purement un don de la nature.

L'Allemagne a reçu les premières semences de goût & de littérature de personnes qui n'étoient point lettrées par profession. Depuis la première époque où le bon goût s'établit en France, il y a toujours eu quelque prince Allemand allié avec notre nation, ce qui a donné lieu à des négociations, & le séjour que les armées françoises ont fait en Allemagne, a rendu la connoissance de la langue françoise absolument nécessaire à la noblesse allemande. Delà toutes les personnes de rang, les ministres, les conseillers, les officiers & les secrétaires, se sont polis par leur commerce avec nos compatriotes; en sorte que le goût s'est trouvé formé dans plusieurs cours d'Allemagne, avant qu'il y eût dans le pays aucun homme de lettres remarquable. Le prince Eugene, qui avoit été élevé à la cour de France, fit tous ses efforts pour introduire les arts en Allemagne, mais il trouva de l'opposition de la part des Jésuites à la cour de Vienne, qui a été long-tems la seule où la langue françoise n'avoit pu s'introduire. Dans toutes les autres, des personnes d'autant de goût & de

bon sens que le prince Eugene , véritables enfans des muses , furent plus ou moins heureuses dans leurs efforts pour propager les connoissances. C'est aussi de cette maniere que les arts nous vinrent d'Italie , & qu'ils furent apportés en Italie , de la Grece.

Après cette relation avec la France , la seule chose qui manquoit pour exciter l'émulation des Allemands , étoit d'avoir une langue , & à cet égard la Saxe avoit un grand avantage sur les autres provinces de l'Allemagne. Depuis le siecle où Luther parut , ce pays s'est distingué , par sa maniere d'écrire , du reste de l'Allemagne livrée à la barbarie des écoles. Le service de l'église contribuoit beaucoup dans ce pays à perfectionner la langue. Les écoles pour la jeunesse y étoient fort bonnes avant l'époque brillante de la littérature allemande. Le langage de quelques-uns des écrivains Saxons , qui vivoient entre les années 1715 & 1725 , époque où le reste de l'Allemagne étoit plongé dans le style barbare de la chancellerie , est remarquable par sa clarté & son exactitude grammaticale. L'esprit naturel des Saxons , joint à leur amour particulier & naturel pour tout ce qui est beau , leur inspira bientôt l'orgueil & le desir , (jadis les Athéniens eurent le même goût ,) de se distinguer

par la correction & la pureté du langage. Le plus bas artisan est ici plus occupé du soin de parler purement, & il y réussit mieux que beaucoup de gens de lettres de profession, avec qui j'ai eu l'honneur de converser dans les parties méridionales de ce pays. Les femmes même s'apperçoivent des erreurs grammaticales, & les relevent. Outre la langue, les Saxons avoient d'autres avantages qui contribuoient à répandre parmi eux le goût de la littérature plus promptement & d'une manière plus étendue que dans les autres parties de l'Allemagne. La philosophie & les hautes sciences s'étoient, pour ainsi dire, dérouillées dans cette contrée, long-tems avant que la littérature allemande parut avec éclat. Leibnitz, Puffendorff, Thomafius, Wolf & beaucoup d'autres avoient remué le champ de la littérature, amené le goût du beau & du simple, & opéré une grande révolution dans les esprits des peuples de tout le nord de l'Allemagne, particulièrement en Saxe. Le célèbre journal connu sous le nom d'*Acta Eruditorum*, fut commencé en 1682, & égala bientôt les journaux des nations les plus éclairées, tels que *le journal des savans*, les *transactions* angloises & le *giornale di litterati*, tandis que dans les autres états de l'Allemagne, sans en excepter Berlin,

il n'y avoit que quelques personnes de la cour qui fussent instruites. Au commencement du siècle présent, on vit paroître plusieurs éditions des classiques anciens, qui contribuerent plus à alimenter le génie & à former le goût que les meilleures regles & la théorie la plus parfaite.

Il n'y a pas de doute que la magnificence & l'amour particulier pour les beaux arts, que montra l'électeur Auguste, contribuerent beaucoup à polir de bonne heure le goût & à éveiller le génie dans ce pays. Tous les arts se recherchent mutuellement, & n'aiment pas à aller longtems l'un sans l'autre. La peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, &c. ont fleuri beaucoup plus à la cour d'Auguste III, que dans aucune autre cour de l'Europe. De cette école sont sortis Mengs, le plus grand peintre de nos jours; Haffé, qui fut digne de mettre en musique la poésie de Métastase; Gluck, Hiller, & plusieurs autres. L'art de la parole devoit naturellement s'unir à une si brillante société. L'opera fit connoître aux Saxons les poètes Italiens, comme la langue de la cour leur avoit donné connoissance des poètes François. Enfin ils firent quelques essais dans leur propre langue, & ces essais furent heureux. Gellert, Rabbener, & plusieurs autres se formerent évidemment sur

des modeles Anglois. Depuis cette époque la Saxe a toujours fourni un plus grand nombre d'hommes d'esprit, proportion gardée, que les autres parties de l'Allemagne. Dans la littérature proprement dite, leur nombre surpasse celui des gens de lettres de toute l'Allemagne. Leurstraducteurs, leurs critiques, leurs auteurs de *magasins*, leurs faiseurs de catalogues & d'almanachs sont innombrables. Il y a ici beaucoup de personnes aussi au fait de la littérature ancienne & moderne de l'Angleterre, de la France & de l'Italie, que les naturels eux-mêmes de ces contrées. Il y a toujours un magasin de littérature Espagnole & Portugaise; &, ce qui est presque particulier à l'Allemagne, ils vont fourrager jusqu'aux derniers confins du nord, & mettent à contribution le parnasse Danois, Suédois, Russe & Polonois. Quant à la partie purement mécanique, c'est-à-dire l'art de manifacter les matieres premieres & de les rendre propres à la vente, la Saxe fera longtems supérieure au reste de l'Allemagne; mais leur génie littéraire paroît s'user, rien de plus frivole que ce qui fait ici actuellement l'objet des recherches des gens de lettres; mais d'autres parties de l'Allemagne sont dans la fleur de la jeunesse, & d'autres paroissent ne faire que de s'éveiller.

L E T T R E X L I V.

Leipfick.

J'AI fait une excursion d'ici à Weimar & à Gotha. Cette partie du pays est la mieux cultivée, & à la regarder politiquement, la plus belle que j'aie encore vue dans toute l'Allemagne. A chaque deux ou trois milles que vous faites, vous voyez une ville où les manufactures sont florissantes; les villages sont innombrables, & l'agriculture s'exerce sur une beaucoup plus grande variété de productions que de l'autre côté de Dresde. La nature paroît avoir été plus favorable à cette contrée.

Weimar est une petite, mais jolie ville. La cour montre beaucoup d'affabilité, & le duc régnant porte même un peu trop loin peut-être la popularité & les mœurs philosophiques. Il se met de niveau avec tout le monde; il prend des rôles dans des pieces de théâtre particulières, jouées par ses *serviteurs* & les gens de lettres de la cour.

A une passion naturelle pour tout ce qui est sentimental & qui a un air d'aventure, il joint un goût très-exercé pour les arts. Cette cour est entièrement composée de beaux esprits, &

même son surintendant général (titre qui ne vous est pas connu , mais qui répond à celui de petit pape) est un bel esprit , qui a publié une rapsodie extraite du premier livre de Moïse , sous le titre d'origine du genre humain.

Le caractère admirable de ce duc est (à la réserve de la partie romanesque , dont il a obligation à M. Goethe) l'ouvrage du célèbre Wieland. Wieland est incontestablement le premier de tous les écrivains Allemands ; pas un de leurs auteurs , à l'exception seulement de Lessing , ne réunit autant de savoir & de génie. Il a non-seulement formé & fixé son goût , par une parfaite connoissance des anciens écrivains ; mais il est encore versé dans toute la littérature de France , d'Italie & d'Angleterre. Ses ouvrages ne sont pas comme les rapsodies des modernes poëteraux de l'Allemagne , ils décelent une profonde connoissance de l'art ; même les bagatelles les plus fugitives , qui tombent de sa plume badine , annoncent un homme maître de son sujet , & qui a une manière à lui. On a dit des grands peintres qu'on les reconnoissoit aux traits seuls de leur pinceau. Wieland est du petit nombre des auteurs Allemands qui iront à la postérité comme auteurs purs & corrects , quand les ouvrages vantés de plusieurs de ses contemporains seront ensevelis dans la poussière.

On lui reproche en général qu'il répète trop souvent les mêmes choses , & qu'il se copie. Quant à moi , je n'ai pas observé beaucoup de répétitions dans ses œuvres. Il est vrai que , comme d'autres grands écrivains , il a des idées favorites , qu'il tourne & polit sans cesse , pour les exposer au lecteur sous tous les points de vue. Je n'ai aucun reproche à lui faire , sinon qu'il ne prend pas assez de soin de cacher son savoir , qu'il cherche trop à faire parade de ses immenses lectures , & qu'il oublie souvent que son lecteur peut fort bien n'être pas aussi épris de son érudition qu'il l'est lui-même ; je pense aussi qu'ayant qu'il fut conseiller privé & précepteur du prince , il écrivoit beaucoup plus naturellement. Pour essayer de tous les genres de littérature , & plus encore par amour du comptant , lorsque sa réputation étoit à son plus haut période , il entreprit un journal littéraire , auquel il travailla avec beaucoup d'ardeur & d'activité. Aucun auteur Allemand n'a connu aussi-bien que Wieland l'art de plaire au public. Il est fécond dans la production de ces bagatelles propres à piquer le goût , & qui donnent un grand débit à son journal , qui d'ailleurs en vaut bien un autre. Quelquefois , comme un marchand de tabac Hollandois , il met une enseigne à sa marchandise. Quelquefois il promet

dans un numero l'explication d'une énigme qui a paru dans un numero précédent, & dans le numero suivant il vous donne, au lieu d'explication, un hochet ou une trompette d'enfans pour vous amuser. Quelquefois il ne publie qu'un seul numero dans un an, ensuite il publiera tout le volume dans un mois. Enigmes, gazettes, anecdotes, querelles littéraires, tout en un mot entre pêle-mêle dans son journal, pour lui donner un air de nouveauté & pour amuser le peuple: vous me direz que ce font-là de ces petits tours de marchands de livres; mais ils sont plus pardonnables dans un Allemand que dans les autres auteurs, d'autant que, sans cela, malgré les plus grands talens & la plus grande industrie, on ne pourroit pas vivre ici dans la profession des lettres.

Wieland est, ce que peu de poètes sont, un bon pere de famille. Il vit en effet plus pour sa famille que pour le public; il fourniroit une nouvelle preuve, s'il en étoit besoin, de la vérité d'un aphorisme, que j'aime: « que les facultés génératives dans un homme sont toujours en proportion de son esprit, & qu'il doit, pour son bonheur, user avec autant d'ordre & d'économie des unes que de l'autre ». Wieland a sept ou huit beaux enfans: aucun poète, comme il l'observe lui même, n'en a eu autant, & il a

écrit la vie des poètes , pour s'affurer de la vérité de ce fait. Une bonne pension de la cour , jointe à ce qu'il gagne par son journal , le met en état de voir les approches de la vieillesse avec tranquillité , & lui donne l'espérance de jouir d'une vie douce jusqu'à la fin de ses jours.

Il y a dans le caractère de Wieland quelques traits extraordinaires, qui font contraste avec ses écrits : je vous en citerai quelques-uns. Dans tout ce qu'il a écrit il montre beaucoup de connoissance du monde , & vous le prendriez pour un courtisan sorti de sa sphere : cependant personne ne connoît moins les hommes & la société. Dans le monde il est on ne peut pas plus embarrassé ; même depuis la publication de son *Agathon* , qui , vous savez , contient mille développemens heureux de l'esprit des femmes , & , annonce, comme ses autres ouvrages , un des écrivains les plus polis qui aient jamais existé , on l'a vu plusieurs fois fort embarrassé pour faire la conversation avec une femme. Sa connoissance du monde est entièrement théorique , & il faut qu'il soit quelque tems dans une compagnie avant de pouvoir y jouer un rôle. Ce n'est pas tout-à-fait chez lui l'effet d'une étude continuelle & du défaut d'usage , cet embarras tient en quelque sorte à sa constitution. Il est naturellement fort vif , mais non pas fort hardi. Il est fort

crédule & se défie toujours de lui-même. Enfin c'est un de ces hommes à qui la nature a refusé un grain de cette vanité dont une petite dose est si nécessaire dans la vie. Sa connoissance du monde est comme celle que Montaigne avoit observée dans un homme qui lui ressembloit ; *elle est dans un lieu où il sait la trouver , non pas en lui-même.* Cette défiance de lui-même l'a rendu quelquefois poltron. C'est aussi à cette cause qu'il faut attribuer les variations fréquentes dans sa façon de penser , & tous les petits détours auxquels il s'est imaginé devoir recourir toutes les fois qu'il a cru sa réputation en danger , pour laquelle il n'auroit eu aucun sujet de crainte , s'il eût connu ses propres forces. Avant que Goethe commençât à faire du bruit , Wieland étoit , & auroit toujours été , au sommet du parnasse Allemand. Mais il arriva que , sans intention de nuire , il inféra dans son journal une très-sévère critique de la piece de Goethe intitulée *Gots de Berliching*. Goethe s'en vengea par une farce écrite fortement à sa maniere. Wieland , toujours prompt à sonner la retraite , quand le danger est proche , tâcha de faire sa paix dans un second numero où il se montra plus doux. Cependant ce procédé auroit eu peine à le sauver ; mais heureusement pour lui le duc régnant , son élève , étant allé à Francfort , y trouva Goethe , qu'il amena

avec lui à Weimar, où il le présenta à son ancien précepteur. Le croiriez-vous ? Wieland gagné par quelques cajoleries, non-seulement prit lui-même quelque chose de la manière de Goethe, mais encore il loua & approuva les sectateurs de son école, qu'il avoit satyrisés dans ses premiers écrits.

Goethe est l'auteur favorisé du Duc, ils sont toujours ensemble. Il a une grande portion de ce que la nature a refusé à Wieland. Anciennement son amour propre l'a entraîné dans quelques écarts, mais depuis ce tems-là les choses ont bien changé; il est non-seulement un homme de génie, mais de plus, d'une profonde érudition. Plusieurs circonstances dont on ne doit pas le rendre responsable, l'ont engagé à donner le signal à une horde de Calmouques, qui ont fait, il y a quelques années, une incursion sur le parnasse Allemand & l'ont ravagé. Il a, dans tout ce qu'il traite, des principes à lui, pour le naturel, le merveilleux, le frappant & le hardi; il a autant d'averfion pour les formes ordinaires du gouvernement que pour les regles ordinaires de l'art d'écrire. Sa philosophie approche beaucoup de celle de Rousseau. Je ne m'arrêterai pas ici à les comparer, mais j'observerai seulement qu'ils sont venus l'un & l'autre deux cents ans trop tard, & qu'il faut être bien rempli d'amour

propre , pour contredire formellement les opinions de tous ses contemporains. Quand Goethe commença pour la première fois à sentir son génie , il avoit coutume de porter un petit chapeau , les cheveux pendants le long des oreilles , & de s'habiller en dépit de la mode , en un mot il affectoit en tout un air de singularité. Sa mine , sa démarche , ses discours , tout annonçoit en lui un homme extraordinaire : même dans ses écrits il recherchoit plutôt une gracieuse négligence qu'une délicatesse qui sentît le travail. Il écourtoit ses périodes , employoit des termes bas & vulgaires , & , au grand détriment de la langue allemande , déjà si pauvre en voyelles , il en retranchoit encore la moitié , & mettoit à chaque demi phrase des pauses & des points d'admiration. Ses écrits montrent beaucoup d'adresse à saisir les circonstances , une grande connoissance des hommes , jointe à une imagination forte & féconde , & à un grand fond de gaieté. On voit dans tout ce qu'il écrit qu'il est en état de tracer un plan vaste & d'en lier les parties , c'est ce qui le distingue du troupeau servile de ses imitateurs. Toutes les fois qu'il arrive , & c'est ce qui n'est pas fort rare , qu'une partie de son ouvrage quadre mal avec l'autre , l'on découvre aisément que le défaut ne vient point d'ignorance , mais de ce que l'auteur n'a pas

voulu se donner la peine de les ourdir ensemble. Goethe a beaucoup lu & connoît les meilleurs auteurs anciens & modernes ; il se connoît en peinture & en musique ; c'est un homme de plaisir, & il est conseiller d'ambassade du duc.

Sans doute il est maintenant convaincu du tort qu'il a fait à la littérature allemande. Plusieurs jeunes gens, encouragés par son exemple, se sont figuré que, pour devenir un homme de génie, il ne falloit qu'être hardi, impudent, négligent dans le style, & avoir le plus grand mépris pour tout ce qu'on appelle ordre ou régularité. Ils ont imaginé qu'en dépit des regles, tout ce qui étoit naturel devoit être bon, qu'un véritable génie n'avoit pas besoin d'éducation, mais qu'il avoit en lui la puissance créative, & que, lors même qu'il commençoit à se lever, il pouvoit se montrer en chemise, ou *in naturalibus*, dans les places publiques, à la cour des princes ; que le bon sens n'étoit propre qu'à abrutir les hommes, & qu'une imagination effrénée les élevoit au rang de la divinité ; que l'homme étoit dans son état naturel, lorsqu'il se livroit à des rêves d'enthousiaste, & à des transports frénétiques ; que toutes les occupations par lesquelles il pouvoit gagner son pain, le dégradoient, & que, dans le meilleur des mondes

possibles, il falloit qu'il marchât à quatre pattes, & qu'il mangeât des glands. Ne croyez pas que j'exagere d'un seul mot; je puis vous donner des preuves de tout ce que j'avance. Goethe a cela de commun avec Rousseau, que sa philosophie (ou vraie ou fausse) renverse toutes les opinions reçues, & favorise la paresse; aussi a-t-elle été adoptée par tous ceux qui n'ont pas de principes à eux, mais qui cherchent à se rendre heureux par une foi aveugle en la doctrine de leur maître. Comme Goethe a été son propre maître, ces extravagances doivent lui être pardonnées à raison de ce qu'elles s'accordent avec ses principes, qu'elles ont une liaison entr'elles, qu'il les a soutenues avec modération, & qu'il a montré beaucoup de douceur dans ses paroles; mais son école est du dernier ridicule. Je doute si plusieurs de ses sectateurs sont eux-mêmes en état de donner l'explication des endroits obscurs dont leurs écrits abondent. Les critiques attachés à cette secte, ont vanté ces absurdités inintelligibles comme la quintessence de l'esprit & de l'imagination humaine. Quant au bon sens, ils lui ont déclaré, comme je vous l'ai dit, une guerre ouverte. Pour avoir une idée juste du goût du public, il faudroit lire les productions de ces Messieurs, que plu-

sieurs regardent encore comme des merveilles. Cette bande de calmouques a fait des recrues dans chaque profession, même parmi les médecins qui ont formé dans leur art des systèmes du même genre. Ils ont enseigné que rien n'étoit plus avantageux pour le recouvrement ou la conservation de la santé, que de se rouler dans la neige, de se baigner dans l'eau froide, de sauter comme des chevreuils sur la pointe des rochers bordés de précipices, de ne rien manger de chaud, mais de se nourrir uniquement des fruits de la terre, de ne jamais interrompre les opérations de la nature, & même d'en satisfaire les besoins debout, dans tous les tems & dans tous les lieux.

Un médecin très-connu, qui a mis sous terre beaucoup de malades en suivant cette nouvelle méthode, fondeoit tous ses raisonnemens sur l'exemple du premier génie de l'Allemagne. S'il ordonnoit à quelqu'un de prendre des bains froids, & que le malade répugnât à ce remède, dans la crainte qu'il ne lui occasionnât la fièvre ou un flux de sang, le docteur assuroit qu'on ne devoit pas avoir cette crainte, puisque le grand Goethe prenoit les bains froids à la glace & dans la neige. — Les jeunes peintres aussi ne peignirent, pendant quelque tems, que
des

des tempêtes, la foudre, les sommets des Apennins ou des Alpes, des éléphants, des lions & des tigres, Didon sur son bûcher funéraire, Lucrece & Médée massacrant ses enfans. Tous les payfages d'un genre gracieux, tous les animaux qui n'ont rien d'extraordinaire, les situations communes de la vie étoient entièrement exclues de leur toile. La vérité, l'accord des parties leur paroissoit des points peu importans. Ces petits objets, disoient-ils, étoient au-dessous du génie, & ne convenoient qu'à des artistes médiocres qui travaillent pour gagner leur vie. L'art, suivant leur définition, consiste dans l'extraordinaire. Plus une Didon jette ses bras avec l'air d'une furie, plus son regard est effroyable, plus il y a de désordre dans sa chevelure & dans sa draperie, plus elle est belle. C'est ainsi que des artistes de tout genre ont abusé de la doctrine de Goethe qu'ils n'entendent point. Ses flatteurs l'imitent jusques dans sa façon de se mettre, dans sa démarche & même dans son accent.

Goethe est donc en quelque façon responsable de ces extravagances. Ayant découvert des étincelles de génie dans quelques-uns de ses amis, tels que Lentz, Clinger & autres, il fut par ses encouragemens convertir ces étincelles en flamme. Jusques-là tout étoit bien,

mais dès qu'il se montra comme protecteur, il lui vint de tous côtés des élèves qui n'étoient nullement dignes de sa protection. Au lieu de les renvoyer à leurs freres dans les campagnes, le desir d'étendre sa réputation l'entraîna, & il ne rougit pas de se mettre, au moins pendant un tems, à la tête d'une petite académie; fort différent à cet égard de Rousseau, qui ne recommanda ni ne protégea personne. Maintenant Goethe ne paroît gueres s'occuper de la littérature. Il travaille à écrire la vie du célèbre Bernard de Weimar, & jouit de la vie, autant qu'on peut en jouir au milieu d'une foule de petits embarras. Autrefois on l'assiégeoit de recommandations, & ses disciples venoient de tous les côtés lui rendre visite, dans l'espoir de s'avancer par sa protection. Il est maintenant devenu plus sage, & s'est fait une regle d'être fort réservé dans ses recommandations. En cela il a grande raison, d'autant qu'il se rendoit responsable des folies que pouvoient faire ses protégés. En effet, de ce que le ministre, le conseiller & le secrétaire d'un prince est un bel esprit, s'ensuit-il que les cuisiniers, sommeliers, valets-de-chambre, piqueurs & garçons d'écurie, doivent être aussi de beaux esprits?

Gotha est une grande ville, plus riche &

plus jolie que Weimar. On estime qu'elle contient neuf à dix mille ames. Il y a quelques manufactures considérables. La cour est aussi affable que celle de Weimar, & aussi portée pour les étrangers. Il y a quelques années que le duc avoit un des meilleurs théâtres Allemands qui fût en Allemagne ; mais il renvoya toute la troupe, voyant que la dépense étoit trop considérable, qu'il s'étoit assez amusé, & que les acteurs commençoient à prendre des airs d'importance.

Les sujets de ces deux ducs sont fort heureux. Leurs finances sont fort bien administrées, & l'administration & de la police & de la justice est chez eux très-perfectionnée. Ils n'ont ni l'un ni l'autre la foiblesse des autres princes Allemands, qui dépensent une grande partie de leur revenu à entretenir un régiment ou deux de soldats, & font faire l'exercice militaire à leurs jeunes gens, au lieu de les occuper au labourage. Leur revenu monte, pour chacun, à environ 600,000 florins du Rhin, ou 1,296,000 livres. Leur pays est extrêmement fertile, & très-peuplé.

Erfort est une ville fort grande, vieille, noire & mal peuplée. Elle a près d'un mille de circonférence, & contient près de 18 mille habitans. Ce qu'il y a de plus remarquable

ici, c'est l'art du jardinage, qu'ils y ont porté au plus haut point de perfection. Les gens de la campagne font un commerce considérable de fruits & de légumes. Les habitans, comme ceux du reste de la Saxe, sont un peuple beau, sensible & amical. Leur vice-gouverneur actuel, qui commande pour l'électeur de Mayence à qui appartient la ville & soixante-dix autres villages à l'entour, est le baron d'Alberg, chanoine de Mayence, que vous pouvez avoir vu à Paris. Il étoit chez le marquis de —, &, si je ne me trompe, il étoit fort connu du duc de C..... C'est un homme versé dans la connoissance du monde, homme de lettres dans toute l'étendue du terme, & bon patriote. Il connoît toutes les affaires de la haute noblesse, & tout ce qui regarde le gouvernement; il aime les belles-lettres & les arts, & entretient des relations d'amitié avec les hommes les plus respectables de l'Allemagne. Il espere avec le tems être le premier prince ecclésiastique de l'empire, &, après le pape, le prélat le plus riche & le plus distingué de tout le monde catholique. Erfort & son territoire rapportent par an à peu près 180,000 florins du Rhin. On y compte environ trente-six mille habitans.

L E T T R E X L V.

Leipsick.

JE ne puis quitter la Saxe, sans dire un mot de la réforme & de son établissement ici.

L'origine de la réforme est une question d'érudition, qui est difficile à résoudre. Entre les époques où parurent Jean Hufs & Luther, on vit Paul de Tubing, Brulfer, Basile de Groning & plusieurs Anglois, professer ouvertement la doctrine des réformés. Les Vaudois avoient répandu leurs opinions long-tems avant l'époque de Hufs, & entre le siècle des Vaudois & celui de Hufs, on avoit vu Wicliff, Jean de Paris, Arnaud de Villeneuve, Guillaume de Saint-Amour, Evrard, évêque de Salizbourg, & plusieurs autres, enseigner les dogmes de Luther & de Calvin. Il est certain que depuis le tems des Albigeois jusqu'au moment où la réforme commença à se répandre, il y eut toujours quelque homme remarquable qui soutint ouvertement les principes de la religion protestante. Entre le tems de Pierre de Waldo (qui contribua beaucoup à répandre la secte des Albigeois, quoique ces sectaires ne tirent pas leur nom de lui, comme quelques-uns l'ont

cru), & celui Bérenger qui vint cent ans après lui, nous trouvons Pierre de Bruis, Henri de Toulouse & Arnaud Hot, qui, avec plusieurs autres, firent connoître à toute la France la doctrine que professent les protestans d'aujourd'hui. Le célèbre évêque Honoré d'Autun, qui écrivit sur le libre arbitre, fut l'ennemi déclaré du pape, & employoit pour le désigner les dénominations les plus injurieuses. Il vivoit en 1115, & Bérenger mourut en 1091, de sorte qu'il y a à peine une génération entr'eux deux.

Dans le même siècle où parut Bérenger, Arnolph, évêque d'Orléans, se distingua au concile de Reims par un discours beaucoup plus violent que tout ce que Luther a écrit contre le pouvoir du pape. En un mot, on trouve dans les premiers siècles de l'église les opinions des protestans, & celui qui lira attentivement l'histoire ecclésiastique, verra bientôt que ces opinions sont liées à celles des premiers novateurs, & que ce ne fut pas la nouveauté de sa doctrine qui rendit Luther remarquable.

Quiconque est un peu versé dans l'histoire du siècle qui a précédé Luther, & peut se former une idée précise de l'état de la Saxe avant que la réforme éclatât, verra aisément que beaucoup d'autres choses, outre la théologie, ont

contribué à cet événement, & que Luther ne fit que donner le signal de révolte qu'on attendoit depuis longtems.

Depuis l'époque de l'empereur Sigismond (qui auroit fait la révolution lui-même, si ses connoissances avoient répondu à l'envie qu'il en avoit, & qui, faute de ces connoissances, se laissa mener par le nez par quelques cardinaux) l'Allemagne s'étoit occupée d'une réforme. Si un catholique disoit aujourd'hui ce qu'on soutenoit publiquement alors, non-seulement dans les écoles & dans les actes publics, mais encore dans le concile de Constance, devant toute la nation, à la diète de l'empire, & ce que des princes particuliers avançoient dans leurs correspondances, il seroit mis en prison comme un violent hérétique. On est vraiment surpris de voir combien les esprits des princes catholiques furent changés par la chaleur de la dispute, après qu'on eut fait cette révolution qu'ils avoient eux-mêmes tâché de produire dans les tems précédens. Les fameux cent griefs (qui dans la suite monterent à plus de cent) de la nation Allemande, firent voir manifestement que la plupart des cours d'Allemagne étoient disposées à protéger le premier homme entreprenant qui se révolteroit contre la cour de Rome, & qui appuyeroit les griefs politiques

d'argumens théologiques. L'adroit , l'actif & éloquent *Æneas Sylvius*, qui effectua le concordat entre le pape & l'empire par ses manœuvres habiles , éveilla encore plus la jalousie de tous les patriotes de l'Allemagne occupés du bien de l'état. Quoique ce fût un génie subtil, qui pour le moment pouvoit prendre un ascendant sur l'esprit phlegmatique des Allemands , & les faire consentir en silence à ses propositions ; cependant après toutes les déclamations de ce *Cicéron* du siècle , l'opiniâtreté naturelle aux esprits froids reparut, & fit revivre les anciens sujets de plaintes. *Æneas Sylvius* crut ses ennemis plus foibles qu'ils n'étoient réellement. Dans tous ses écrits, vous voyez qu'il s'imaginait qu'il feroit en état de tromper les Allemands ; mais leur génie étoit éveillé , & ils le pénétrèrent , quoiqu'ils n'eussent point assez d'expérience , & ne fussent point assez unis entre eux pour résister aux artifices qu'il mit en usage contre eux. *Mayer* , chancelier de Mayence , qui étoit alors la cour la plus éclairée , la plus polie & la plus brillante de l'Allemagne , & qui contribua beaucoup au succès de la réforme , parle aux Italiens dans ses lettres , qu'on trouve dans les compilations du tems , sur un ton qui auroit réduit au silence tout avocat de la cour de Rome , autre que l'ingénieux sophiste *Æneas Sylvius*. Celui

qui considérera attentivement les intrigues & les trames que la cour de Rome doit avoir tissées pour tenir en bonne humeur le duc de Bavière & le Palsgrave du Rhin (trames dont on trouvera quelques preuves dans Febronius) fera même étonné que la réforme ait été différée jusqu'au tems de Luther.

Tandis que la politique de plusieurs cours d'Allemagne étoit ainsi dirigée contre la cour de Rome , la réputation de cette dernière cour tomboit de jour en jour , à mesure que la philosophie faisoit des progrès dans les écoles , & que les gens instruits communiquoient les uns avec les autres. L'imprimerie devenue d'un usage général en Allemagne vers la fin du quinzième siècle , contribua beaucoup à répandre les connoissances. Dès le commencement du seizième siècle , les Allemands commencèrent à écrire leur langue avec correction. Le peuple étoit dans la voie de l'instruction : ce fut sans doute l'âge d'or de l'Allemagne. Elle possédoit des patriotes zélés , des philosophes instruits , & des princes appliqués. Un desir de perfection s'étoit manifesté dans la législation & dans la police ; la paix étoit affermie au - dedans ; les arts & le goût avoient commencé à se répandre de l'Italie dans l'Allemagne. Bologne étoit le rendez-vous de toute la noblesse Allemande. Il

est vrai que tous ces nobles rapportoient chez eux le mélange barbare de la jurisprudence romaine , lombarde & papale ; mais ils y rapportoient aussi des manieres polies , la connoissance des langues italienne & latine , & le goût des beaux arts & des sciences. Erasme de Rotterdam , Reachlin , Hutten , & plusieurs autres, sont des preuves remarquables que le goût s'étoit épuré en Allemagne. La Saxe en particulier avoit plusieurs bonnes écoles. L'université de Leipfick avoit succédé en réputation à celle de Prague , & celle de Wirtemberg , d'où Luther devoit donner le signal de la bataille , étoit très-fréquentée non-seulement par les Allemands , mais encore par les Hongrois , les Polonois , les Danois & les Suédois. Les autres écrits de Luther prouvent évidemment combien la langue allemande étoit cultivée en Allemagne , & sa traduction de la bible montre combien les langues anciennes étoient florissantes dans les écoles. Il est très-probable que l'Allemagne auroit été le premier pays éclairé par l'Italie , & seroit arrivée tout de suite à la brillante époque de la littérature actuelle , si les disputes de religion n'eussent troublé l'esprit des peuples , & si la guerre de trente ans , dont elles furent suivies , n'avoit ravagé le pays.

L'Italie , le pays le plus florissant alors de

l'Europe , ne pensoit point à une réforme , quoi-
 qu'elle vit les abus religieux encore plus clai-
 rement que les Allemands eux-mêmes. Les beaux
 esprits d'Italie s'amusoient à composer des fa-
 tyres contre le pape , contre les cardinaux &
 leurs adhérens , contre les moines & les religieu-
 ses. Ils confidéroient les abus de la religion avec
 autant de légèreté que les gens du monde regar-
 dent l'adultère & la galanterie , qui sont devenus
 des vices trop universels pour que la législation
 puisse les réformer. A la vérité les excès dans
 lesquels tomboient les prêtres & les prélats
 d'Italie n'étoient pas d'un genre aussi brutal que
 ceux auxquels se livroient les prêtres d'Allema-
 gne ; mais ils étoient plus analogues aux manières
 polies , au caractère & à la sociabilité du peuple ,
 & les arts , qui contribuoient à la splendeur exté-
 rieure de la religion dans ce pays , couvroient
 plusieurs défauts aux yeux des gens éclairés ,
 ainsi qu'une coquette se procure des admirateurs
 par une mouche , qui lui donne de l'agrément
 tout en couvrant une verrue ou quelque tache
 de la peau. Si l'on songe d'ailleurs aux richesses
 immenses que le commerce avec les *colonies*
spirituelles apportoit dans le pays , sans le moindre
 risque ou la moindre dépense pour la nation , si
 l'on se souvient que depuis Charlemagne ces

colonies s'étoient répandues presque jusqu'aux bords de la mer glaciale , & que plusieurs seigneurs Italiens faisoient leur fortune dans l'église , on ne fera pas surpris que l'Italie ne prît point de part à la réforme , quoiqu'elle fût supérieure au reste de l'Europe en philosophie & en politique , & que probablement elle eût vu la corruption d'un œil plus subtil encore que Luther & ses associés.

Quant à la France, depuis les jours de Philippe-le-Bel, elle avoit appris à se jouer avec l'esprit religieux de Rome. La cour de Rome ne lui paroissoit plus formidable : nos rois avoient une correspondance secrète avec les papes , & savoient faire servir à leurs projets le vicaire de Jesus-Christ. Nos manieres étoient aussi plus polies que celles de l'Allemagne , & nos ecclésiastiques se contenoient plus dans les bornes de l'honneur & de leur profession. Pour preuve de ceci, le concile de Trente ne trouva rien à changer à la discipline de l'église de France , quoiqu'il fût un changement remarquable dans les mœurs des ecclésiastiques Allemands. En effet , quoique nous n'eussions pas des écrivains aussi brillans que les Allemands , les connoissances en général étoient beaucoup plus étendues , & il y a des preuves suffisantes qu'on voyoit les abus de la religion aussi clairement

en France que par-tout ailleurs. La conduite de nos députés au concile de Constance, cent ans auparavant, & la maniere dont notre cour s'étoit unie aux protestans d'Allemagne, ainsi que d'autres exemples de ce genre, qu'on pourroit citer, sont des preuves certaines que la religion étoit considérée en France comme une institution subordonnée à la politique.

Outre la connoissance des abus de la religion, plusieurs autres causes doivent avoir concouru à établir la réforme en Allemagne. Ces causes sont de diverse nature; sans doute une des principales fut l'orgueil avec lequel la cour de Rome affectoit de traiter les Allemands. Elle avoit si souvent trompé & bravé ce peuple lourd & patient, jusqu'à l'époque du quinzieme siecle, qu'elle commença à croire qu'elle pouvoit combler la mesure *ad infinitum*, sans crainte de trouver de la résistance; mais suivant l'ancien proverbe, l'oppression engendre la liberté. Rome s'imagina que le concordat d'Aschaffembourg l'avoit mise à l'abri de toute attaque ultérieure de la part des Allemands; mais cet accord avoit produit un effet tout contraire, & avoit fait voir au peuple qu'il étoit trahi par l'artifice des médiateurs du pape.

On doit chercher encore dans le caractère de la nation une autre cause de la réforme. Un

homme phlegmatique , quand il voit qu'il est trahi & mis sous le joug , est le plus intraitable & le plus opiniâtre des hommes. Les nombreux sectaires en France avant la réforme , passèrent comme les modes du pays , & furent oubliés.

Les mœurs du clergé d'Allemagne contribuèrent aussi beaucoup à produire un changement. Les couvens de filles étoient des maisons publiques de débauche ; & quand les prélats & les abbés se trouvoient seigneurs d'un fief, ils exerçoient le droit de prémices sur les filles de leurs vassaux , de la même manière que les seigneurs temporels. La débauche n'étoit pas voilée en Allemagne comme en Italie , par la politesse & l'élégance des manières ; mais elle se manifestoit par les excès les plus dégoûtans d'une brutalité stupide , & les vices les plus grossiers étoient fréquens parmi les ecclésiastiques Allemands. Ces scandales doivent avoir frappé la partie du peuple des autres contrées , déjà polie par la connoissance des arts & des sciences , plus qu'ils ne frappoient les stupides habitans d'un pays où les prêtres n'étoient pas plus éclairés qu'eux.

Il faut encore ajouter à toutes ces causes la chaleur avec laquelle Luther conduisit son attaque. Les protestans eux-mêmes ne nient pas que les passions du réformateur, son orgueil,

& son esprit de vengeance n'aient beaucoup contribué à son succès.

Nous autres François n'avons aucune idée de Luther, & les historiens se sont tout-à-fait mépris sur son caractère. Voltaire même, qui traçoit avec tant de succès les traits de caractère qui avoient échappé aux autres, ne favoit rien de Luther, que les grosses injures qu'il avoit débitées contre le pape. Les écrits de Luther annoncent non-seulement beaucoup de connoissances, mais encore un esprit peu ordinaire & une imagination vive. Quant à son caractère, c'est un composé extraordinaire. On y voit à la fois un moine bien nourri, & un bon compagnon; & d'un autre côté, un professeur moderne, bon patriote, homme de sens & vraiment instruit. Si nous le jugeons d'après les principes du goût actuel, nous trouverons qu'il tombe souvent dans la grossièreté & la bassesse; mais on doit se rappeler qu'il avoit à traiter avec la populace, & que ses disciples, animés par le zèle de la réforme, publièrent plusieurs de ses écrits, qu'il n'avoit pas intention de mettre au jour. Ils commençoient tous leurs ouvrages par des citations de leur prophète, & ne vouloient pas qu'aucune de ses paroles fût perdue, même de celles qu'il prononçoit quand il étoit ivre. C'est ainsi qu'on a imprimé jusqu'à ses conversations de table.

On lit dans quelques éditions de ces entretiens familiers, que lorsque le grand homme s'apercevoit que quelques personnes présentes écrivoient ses railleries, il disoit : « fous que vous » êtes, pouvez-vous vous occuper à ramasser » les excréments que je laisse tomber ». Mais ce fut ce genre d'esprit grossier qui contribua autant que son savoir à répandre ses écrits par-tout. Il étoit, comme tous les hommes phlegmatiques, irréconciliable, & intraitable lorsqu'une fois on l'avoit provoqué. Il remuoit ciel & terre contre les papes. Du sein des cloîtres & des sociétés qu'il avoit égayées aux dépens de la cour de Rome, il passoit dans les cours des princes, pour hâter l'instant du combat, où il écrivoit lui-même contr'eux les invectives les plus ameres. Quoiqu'il se livrât quelquefois à des transports de colere peu décens contre les autres réformateurs dont les opinions ne s'accordoient pas avec les siennes, il prit soin de maintenir dans l'union les souverains avec qui il avoit à traiter, signe certain que cet homme connoissoit le monde, & savoit se conduire envers les grands aussi bien qu'avec le peuple. Au reste Luther étoit par-dessus tout un bon vivant. Il tenoit un grand état de maison; il laissa des dettes, &, ce qui ne fait pas grand honneur aux princes protestans d'Allemagne qui gouvernoient alors, sa
femme

femme & ses enfans tomberent dans une extrême pauvreté.

Erasme de Rotterdam & d'autres, qui dans le commencement prirent le parti de Luther, étoient fans doute plus instruits, & avoient plus d'expérience que lui; mais il falloit bien autre chose qu'un homme savant pour frapper le coup. Il étoit nécessaire que l'homme qui devoit faire la premiere démarche réunît un grand savoir à la hardiesse & à l'intrépidité, qualités qu'un homme de lettres réunit rarement. Il devoit aussi être l'homme du peuple, ce qui ne se rencontre guere parmi les gens du caractère d'Erasme: en un mot il devoit être Luther.

Quelques-uns veulent lui enlever l'honneur d'avoir porté le premier coup, mais ce point n'est pas bien essentiel. Ils disent que Zwingle avoit prêché contre les abus de l'église, en Suisse, avant l'année 1507, où Luther publia ses thèses. Il est vrai que Zwingle avoit prêché contre l'église avant Luther, comme plusieurs autres l'avoient fait en Allemagne avant Luther & Zwingle. Depuis l'époque du concile de Constance, il ne manqua point de gens qui prêchassent & écrivissent contre les injustices de la cour de Rome, & la liberté de leur plume faisoit un contraste singulier avec la tyrannie du

gouvernement ecclésiastique ; mais les sermons seuls ne pouvoient rien faire ; toutes les négociations politiques des cours les plus respectables étoient sans effet avant Luther. Pour opérer quelque chose de remarquable , il falloit un homme qui se mît à la tête d'un grand parti , sous les drapeaux duquel tous les savans du siècle voulussent se ranger ; un homme que l'un des plus puissans princes de ce tems-là voulût bien appuyer , & qui commençât l'attaque au milieu d'une université aussi importante que l'étoit pour lors celle de Wirtemberg. — Cet homme étoit Luther. Il falloit aussi que les circonstances y concourussent , & l'on ne peut actuellement en calculer l'influence. La prédication seule auroit aussi peu fait en Allemagne qu'elle avoit peu fait en Suisse. Il falloit en venir à l'action , & mettre la main à l'ouvrage.

Toutes les autres réformes se modelerent sur celle de Saxe , & quoique les autres réformateurs ensuite se soient séparés de Luther , & que quelques-uns même soient allés plus loin qu'il n'avoit été , ils le regarderent tous comme leur chef , & comme celui qui avoit rompu la glace pour eux. Sans lui , ou plutôt sans les circonstances qui le porterent , les choses probablement n'auroient jamais pris cette tournure. Les gens sensés auroient écrit des satyres ; ils auroient fait des

représentations patriotiques , & auroient prêché ; enfin le pape auroit été forcé de faire en Allemagne ce qu'il a fait en France , d'où la vente des indulgences (qui fut le premier signal de la révolte en Allemagne) & les grands abus ont été bannis , sans qu'on en soit venu à une réforme.

Les écrivains modernes ne manquent pas de s'étendre beaucoup sur le degré de lumière que la réforme a répandu dans le monde : à mon avis c'est traiter ce sujet d'une manière bien partielle. Le fait est que , quant à l'Allemagne , il se passa deux cens ans avant qu'elle fût éclairée & polie. Pendant ce période , la France & l'Italie devinrent des pays florissans où les arts & les sciences étoient cultivées , & sans doute l'Allemagne leur auroit disputé cet avantage si les disputes théologiques n'en avoient banni la philosophie , & si elle n'eût été déchirée par les guerres civiles ; l'Italie même s'étoit élevée à un point où l'Allemagne ne pouvoit pas arriver de sitôt. Venise , Gênes & la Toscane étoient si éclairées , si polies & si puissantes , relativement à leur étendue , que l'Europe n'avoit alors rien qui pût leur être comparé. Venise seule étoit en état de donner de l'occupation à l'empire & à toute la puissance germanique , & excitoit la jalousie de tous les princes de ce tems. Naples aussi étoit un

état très-florissant. Pour moi j'avoue que je ne vois point quelle prééminence les protestans peuvent réclamer, même aujourd'hui, quant aux lumieres générales, sur les catholiques, sur les François, par exemple, & une partie des Italiens. Les lumieres de l'esprit humain ne dépendent pas de ce que deux ou trois mysteres de religion sont de plus ou de moins dans un pays. J'ai aussi entrepris mon voyage avec le préjugé que le grand corps des protestans devoit être plus éclairé que celui des catholiques; mais j'ai été bientôt revenu de ce préjugé, & j'ai trouvé que plusieurs de mes compatriotes ont la tête plus remplie de connoissances qu'on n'en trouve parmi les habitans de plusieurs pays protestans par lesquels j'ai passé. Même chez les protestans, les lumieres du peuple ne sont nullement proportionnées à la simplicité de leurs différentes religions. Les Saxons dont le culte n'est pas aussi simple, ou, comme quelques-uns le diroient, aussi philosophique que celui des autres réformés, sont cependant un peuple plus éclairé que les réformés de la Suisse & de la Hollande: la différence entre les paysans est très-frappante. Après les ténèbres où la guerre & la théologie avoient plongé le pays, les catholiques en Allemagne s'appliquerent beaucoup plutôt aux sciences que les Protestans.

Sturm , le premier qui s'est attaché à perfectionner les écoles , avoue , dans son traité *de institutione scholarum* , que les jésuites avoient l'avantage sur les protestans pour ce qui concerne l'éducation , & qu'il falloit que ceux-ci fissent de grands efforts s'ils vouloient devenir les rivaux des jésuites. Si les protestans ont non-seulement atteint , mais encore devancé les catholiques , il faut s'en prendre à l'indolence & à la stupidité des princes catholiques. Tandis que les protestans faisoient usage de la liberté qu'avoit procurée à leurs écoles le changement de religion , les catholiques souffroient que le clergé romain les enchaînât sous le joug de leurs stupides souverains ; mais il n'en étoit pas ainsi en France , à Venise , & dans plusieurs autres pays catholiques.

On peut , je crois , révoquer en doute si l'abolition de l'ancienne église & de son gouvernement , a plus contribué au bonheur des peuples qu'à les rendre plus éclairés ; au moins , dans chaque pays protestant où j'ai passé , j'ai entendu les ecclésiastiques se plaindre de la décadence de leur crédit , de la modicité de leurs revenus , & des désordres qui en étoient la suite. Parmi ces désordres , celui dont ils se plaignoient le plus , étoit de n'avoir point de lien d'union entre eux , chaque homme étant

pape dans sa sphere. Sans doute les réformés ont mérité beaucoup par les changemens qu'ils ont faits dans la police ecclésiastique, en la liant au gouvernement civil, j'entends en bannissant le célibat, les jeûnes, les dispenses du pape, & les indulgences; mais ces réformes peuvent se concilier avec la religion catholique, & on les a adoptées plus ou moins dans plusieurs pays. Le commerce des indulgences est ruiné presque dans tout le monde catholique. L'Espagne même & le Portugal, qui étoient jadis les pays où le Saint-Pere levoit le plus de tributs, maintenant ne lui rapportent pas grand-chose. Depuis long-tems le purgatoire ne produit plus que les sommes modiques que paient les moines, les confréries religieuses, & les autres communautés, dont les fêtes sont liées avec des indulgences, pour acquitter le paiement des bulles de leurs fondations. Cette source de revenu est presque entièrement épuisée, car, dans plusieurs pays catholiques, il n'y a plus de fondations de nouveaux couvens, ni de nouvelles confréries, ni aucune introduction de nouvelles fêtes; au contraire, on tâche tant qu'on peut d'abolir les anciennes. A la vérité le purgatoire ne rapporte du profit qu'aux ecclésiastiques des pays catholiques, mais j'ai vu les ministres des églises protestantes employer pour

extorquer l'argent du peuple des artifices beaucoup plus dangereux que les terreurs du purgatoire, qui, après tout, ne produisent que des offrandes volontaires.

Le grand mérite des réformateurs consiste dans le changement que leur réforme a produit dans les mœurs du peuple : les indulgences, les processions, les fêtes, les jeûnes & autres institutions de cette nature pouvoient être retranchés par l'autorité civile, sans qu'il y eût de schisme dans l'église; mais il n'y a pas de pouvoir civil qui puisse faire d'un peuple débauché, & plongé dans la dissipation, un peuple industrieux & frugal. Luther, qui n'étoit pas lui-même fort économe, n'a prêché rien tant que l'abstinence, la frugalité & l'industrie. Les calvinistes sont encore allés plus loin. Ils enseignoient que le monde étoit un lieu de tourment, & que la véritable vie de l'homme consistoit dans la mortification de la chair. Leur catéchisme défendoit toute sorte de jouissance, & faisoit un crime d'oser rire. Il faut lire les écrits de Swift, pour voir combien les calvinistes sont allés au-delà des luthériens sur cet article. On doit avouer en même tems que ce commandement de l'abstinence est seul cause que les calvinistes sont par-tout plus riches que les luthériens, car ils

ne sont ni plus actifs ni plus industrieux ; au contraire , l'humeur mélancholique , qui est la suite de l'éducation des calvinistes & de leurs mœurs , & qui chez le bas peuple de plusieurs pays est fort voisin de la stupidité , les rend extraordinairement pesans dans tout ce qu'ils font ; aussi n'ont-ils pas fait autant de progrès dans les arts que les luthériens ou les catholiques. Je me souviens d'avoir lu dans un journal anglois une estimation du rapport qui existe entre les artistes & les hommes de génie qu'ont produit les puritains ou calvinistes , & ceux qui sont sortis de la religion dominante. Suivant cette estimation , les premiers étoient aux seconds comme un est à six , & cependant les presbytériens font les deux cinquièmes des habitans d'Angleterre.

Le Hollandois vit plus chichement au milieu de son argent , que les catholiques & les luthériens des autres pays avec un revenu médiocre. Il ne connoît aucun plaisir au monde excepté celui d'être assis vis-à-vis d'une tasse de thé en hiver , de converser sur la guerre & la paix ; & en été , de visiter une fois la semaine son jardin. Il est ennuyeux , & en quelque façon , engourdi en faisant son travail : ce n'est que par l'attention continuelle qu'il donne à ses affaires , & encore plus par son extrême parcimonie qu'il parvient

à acquérir des richesses. C'est par-tout le caractère du calviniste , & cet esprit mélancolique les porte à commettre dans leur trafic journalier & dans la société , des ruses qu'un catholique ou un luthérien regarderoient comme des friponneries manifestes. Ils ont divers textes de l'écriture sainte qu'ils appliquent dans chaque occasion ; mais ils aiment de préférence celui-ci : *soyez prudents comme des serpents.* — Les Memnonites & les Quakers sont encore plus avares que les calvinistes , & en conséquence beaucoup plus riches, mais ils sont encore plus stupides ; ceux-ci, autant que j'ai pu le voir, n'ont aucune espèce de génie pour les arts.

Il étoit assez naturel de s'attendre que la réforme donneroit lieu de tems en tems à des absurdités , & que les hommes iroient d'un extrême à l'autre ; mais comme ces dogmes n'ont été portés à cet excès que par une certaine portion des protestans, ils sont aussi avantageux à l'état en général , qu'ils sont probablement nuisibles au bonheur de l'individu. Quoique les immenses richesses des Hollandois ne contribuent gueres à les rendre plus heureux que les peuples qui sont plus pauvres, elles les mettent en état de soutenir non-seulement pour eux-mêmes les guerres les plus dispendieuses, mais

encore de fournir à leurs amis & ennemis qui sont en guerre , des sommes considérables.

Quant aux luthériens , ils ont une partie du caractère de leur fondateur ; avec un très-haut degré d'industrie & de frugalité , ils montrent un grand amour pour le plaisir & pour tout ce qui fait l'agrément de la société. Leur vivacité & leur bonne humeur n'est point éteinte par cette aversion contre nature pour tout ce qui s'appelle plaisir , & ils n'ont rien de cette malpropreté grossière , de cette sombre hypocrisie , & de ces manières rebutantes qu'on voit parmi les autres sectes.

Par cette réforme dans les mœurs nous voyons combien la religion est puissante sur les cœurs des hommes. Avant ce prodige , car c'en est réellement un , l'Allemagne étoit dans une sorte de phrénésie continuelle ; l'ivrognerie , la danse , les intrigues tenoient les prêtres & les laïques dans une ivresse perpétuelle , & des spectacles insensés contribuoient à pervertir les esprits ; tout-à-coup le peuple abandonne les cabarets & les maisons de débauche pour aller à l'église. Il ouvre les yeux ; il croit & devient industrieux , frugal & actif. Pour opérer un si grand changement , il falloit un degré de résolution qu'on ne trouve que chez un peuple barbare tel qu'étoient les Allemands de ce tems-là.

Quand le plaisir a une fois énérvé une nation , on ne peut en rien attendre de semblable. Dans les parties méridionales de l'Allemagne , particulièrement en Baviere , il seroit aussi difficile d'accomplir une pareille révolution , qu'il est désirable qu'elle pût avoir lieu.



L E T T R E X L V I .

Berlin.

EN venant ici j'ai passé par Wittemberg ; cette ville a une fort bonne apparence , mais elle conserve encore des marques du changement de maîtres qu'elle a éprouvé dans la dernière guerre de Silésie ; dans l'ordre elle devroit être la capitale de l'électorat , mais il faut qu'elle cede la place à Leipfick. Véritablement , quant aux richesses & à la population , elle est inférieure à plusieurs autres villes de la Saxe.

Le pays , jusqu'aux bords de l'Elbe , est aussi bien cultivé que la haute Saxe , & le sol paroît être le même ; mais à peine avez-vous fait une poste au-delà de Wittemberg , que vous découvrez une différence frappante. Au lieu de ce terrain riche & noirâtre de la Saxe , vous ne trouvez que du fable ; le pays offre un aspect uniforme & très-ennuyeux. On rencontre de grands marais près des rivières , & le grand nombre des forêts noires & épaisses donnent à cette contrée un aspect désagréable. De toutes les provinces d'Allemagne par lesquelles j'ai passé jusqu'à présent , le Brandebourg est celle

que la nature semble avoir le plus traitée en marâtre.

Les habitans tâchent de remédier au vice du terrain par leur industrie. Par-tout où le sol ne s'est pas refusé à toute espece de culture, ils ont tâché d'en tirer parti ; & l'aspect des villages & des fermes & celui des habitans , annoncent la prospérité.

Ma propre expérience confirme ce que plusieurs autres voyageurs ont observé avant moi : les officiers de la douane en Prusse ne sont pas aussi incommodes pour un voyageur que ceux de l'Autriche. Ce sont pour la plupart des gens de bon sens , qui s'expriment bien , & ne se montrent point despotiques & grossiers comme les employés Autrichiens.

Berlin est une ville d'une beauté & d'une magnificence remarquable , & l'on peut la regarder comme l'une des plus belles de l'Europe. Elle n'a rien de cette uniformité qui rend si ennuyeux l'aspect de plusieurs villes modernes. L'architecture , la distribution des édifices , les places & les rues plantées d'arbres , tout en un mot y annonce le goût , & plaît par la variété.

J'ai été occupé pendant quelques jours à visiter les divers quartiers, suivant ma coutume ordinaire. Berlin n'est pas aussi grand que Paris

ou Vienne. Il a environ quatre milles & demi de long depuis le *Muhlenthor*, qui est au sud-est, jusqu'au *Oranienburgerthor* au nord-ouest, & environ trois milles de large depuis le *Bernaverthor*, au nord-est, jusqu'au *Postdamerthor*, au sud-ouest; mais dans cette étendue plusieurs jardins & même des champs sont compris. Cette ville ne contient pas plus de six mille maisons, au lieu qu'il y en a près de trente mille dans Paris. Plusieurs quartiers sont fort peu habités, ce qui fait un singulier contraste avec la magnificence des édifices.

Le contraste des belles maisons avec la misère du peuple n'est pas moins frappant. Quelquefois, tandis que vous êtes occupé à admirer la beauté d'un bâtiment du genre Ionique, décoré d'ornemens en stuc, avec une façade magnifique, & toute l'apparence extérieure de l'hôtel d'un fermier général ou pour le moins d'un duc; tout-à-coup une fenêtre s'ouvre au rez-de-chaussée, & vous voyez un savetier sortir une paire de bottes qu'il met à sécher au soleil. A peine revenu de votre étonnement, le second étage s'ouvre, & un dégraisseur vous offre une paire de culottes qu'il vient de laver. Un moment après une autre fenêtre s'ouvre au même étage, & c'est un tailleur qui suspend un habit, ou bien vous recevez sur la tête un plat de pelures de pommes

qu'une femme vous jette. C'est fort bien. Vous marchez encore quelques pas , & vous arrivez à un palais de l'ordre Corinthien , qui a l'air d'appartenir à une maîtresse de roi ou à un prince du sang. A peine vos yeux se sont portés jusqu'au faite , qu'un juif du haut de l'*attique* vous demande si vous avez quelque chose à troquer ; vous jetez les yeux un étage plus bas , & vous voyez des chemises suspendues qu'on fait sécher , lesquelles appartiennent à un officier qui se rase lui-même , & qui n'a pas l'air d'avoir deux chemises en propre. Vous parcourez ainsi deux ou trois rues , & dans toutes vous voyez des habitans de cette espece. Enfin vous arrivez à la maison d'un officier général , ce qu'on reconnoît aisément à la sentinelle qui est devant sa porte ; mais vous ne trouvez ni portier , ni coureurs , ni tout ce train de valets qui suit la noblesse de Vienne.

J'ai passé trois jours dans la maison d'un conseiller privé , & je suis assez heureux pour avoir un seigneur du bureau de la guerre pour compagnon locataire ; il m'étoit impossible de demeurer à l'auberge. Le maître de l'auberge me faisoit révérences sur révérences , & se montroit tellement poli , que je commençai à m'en défier dès le premier moment. Je ne me trompois pas , car le jour suivant , étant resté à dîner chez

un gentilhomme pour qui j'avois des lettres de recommandation de Dresde , à mon retour mon hôte fit sur cela ses remarques , & le jour suivant il fut très-piqué de ce que je n'avois pas quitté un beau jardin & une bonne compagnie où je me trouvois , pour faire trois milles & revenir à l'auberge ajouter un dîner à mon mémoire. Cependant nous nous réconciliâmes ; mais comme il s'apperçut que j'étois un de ces voyageurs qui ne font pas de longues conversations avec les hôtes , il vint dans ma chambre pour me lire les papiers-nouvelles de Berlin , (qui sont tout aussi menteurs que ceux des autres pays). Comme il étoit à lire ces importantes nouvelles , qui étoient qu'un général Prussien étoit mort de la goutte , que son altesse royale le prince Henri avoit fait un voyage à Rhinsberg , qu'un homme de lettre résidant dans le marché neuf , étoit affligé de la colique , & que la femme d'un officier général en Silésie étoit heureusement accouchée d'une fille , je lui arrachai le papier des mains. Il supporta cet affront avec tant de civilité , que j'étois sur le point de lui pardonner son insolence de la veille , quand il me donna à entendre qu'il pouvoit me procurer une compagne de nuit , si j'en souhaitois une. Il ne m'en fallut pas davantage pour me déterminer à chercher une maison particulière , tenant
pour

pour maxime qu'un aubergiste entremetteur ne peut être qu'un fripon. En général les aubergistes de ce pays paroissent être une sorte d'hommes à part ; ils se montrent d'abord civils à l'excès , mais ils deviennent fort arrogans s'ils voient qu'on ne veuille pas être leurs dupes ; ils font aussi questionneurs impitoyables , & lorsqu'ils n'ont point de filles dans leur maison, ils ne font point difficulté d'avouer que c'est un article de leur commerce , & qu'ils font leur affaire d'en fournir aux étrangers. Ils ont une liste des femmes du voisinage, avec leur prix particulier , & un domestique est toujours prêt à aller chercher celle dont l'étranger veut s'accommoder. Le conseiller privé chez qui je suis logé , m'a dit qu'il y avoit à peine un aubergiste sur vingt qui ne fît pas ce commerce.

Un voyageur qui arrive de Bohême en Saxe , est frappé de la cherté des vivres dans ce dernier pays ; mais ce n'est rien en comparaison du prix des denrées dans celui-ci. Plusieurs causes contribuent à cette cherté , parmi lesquelles on peut compter la pauvreté naturelle de la contrée , les droits excessifs , & le grand nombre des monopoles. Pour vous en donner une idée, la voie de bois qu'on a à Paris pour une bagatelle , coûte ici la valeur d'un louis & demi, quoique le Brandebourg soit rempli de bois de

toute espece. Le peu d'argent en circulation, & le prix exorbitant des denrées font véritablement un contraste frappant avec ce qu'on voit à Vienne. Dans cette dernière ville on est surpris de voir que, malgré la grande circulation de l'argent, tout y soit à si bon marché, & ici vous avez peine à concevoir qu'avec si peu d'argent courant, tout puisse être si cher. Imaginez-vous qu'on paye ici six ou sept francs une bouteille de vin de Bourgogne, encore n'est-il bourguignon que de nom. Nos vins communs de l'Orléanois, de l'Isle-de-France, de Guyenne, &c. se vendent trois & quatre francs la bouteille : certes le roi est un peu bien dur aux buveurs de vin.

Dans toutes les maisons particulières que j'ai vues, il regne la plus grande économie dans la cuisine, la cave, & généralement dans tout, à l'exception de la parure. Il est aisé de voir qu'on a pris sur les revenus de l'estomac les ornemens de la tête & des bras. Les dames se piquent de suivre les modes, & j'y ai vu des parures fort riches & de bon goût.

Il n'y a point de ville en Europe, si vous en exceptez Constantinople, qui ait une garnison aussi nombreuse que Berlin. Elle consiste en vingt-six mille hommes de troupes : pour un peu d'argent vous faites faire tout ce dont vous

avez besoin par un soldat. Il nettoye vos souliers, il lave, raccommode, vous sert de mercure, en un mot il fait tout ce que font ailleurs les Savoyards & les vieilles duegnes. Ils sont aussi dans l'habitude de demander aux étrangers, non pas absolument la charité, mais quelque chose pour boire, dont ils achètent pourtant quelque chose pour manger, attendu que la Sprée a bien assez d'eau pour étancher leur soif. Ils ne sont pas aussi revêches que les soldats impériaux, & vous trouvez parmi eux des hommes de bon sens.

Autant que je peux voir, les habitans de Berlin ont la région supérieure ou la tête mieux garnie que ceux de Vienne; mais quant à la région moyenne, c'est-à-dire le ventre & les poches, ils ne peuvent entrer en comparaison avec les autres. Un observateur attentif peut aisément découvrir le vuide de ces deux régions, mais sur-tout celui de la bourse, frappe puissamment un étranger. Ils ont si peu d'égards pour les yeux & les oreilles du public, que des officiers & des conseillers feront des affaires de quelques florins avec des Juifs en plein café, chose que j'ai vue de mes propres yeux le lendemain de mon arrivée. Quant aux marchands manufacturiers, & à cette partie de la noblesse qui occupe des places, ils traitent avec tant de

myftere toutes les affaires d'argent, qu'on diroit qu'ils n'en ont pas du tout. D'un autre côté, l'on y trouve tant de connoiffances fur l'état du pays, une fi grande liberté de difcourir fur les mefures que prend le gouvernement, tant d'orgueil national, tant d'intérêt pour tous les événemens politiques, tant d'activité pour le bien du royaume, parmi les officiers militaires & civils, &, malgré la modicité de leurs appointemens, tant d'émulation, qu'à tous égards vous croiriez être à Londres. C'est une preuve évidente que l'esprit du peuple ne dépend pas de la forme, mais de l'adminiftration du gouvernement, & que le patriotifme n'est pas le privilege exclusif des républiques. On parle ici des réglemens du roi, de fes commiffions & omiffions, avec toute la liberté que vous pourriez trouver dans un Anglois.

Quoique je ne fois ici que depuis peu de tems, je crois être déjà en état de contredire une opinion qui s'est généralement répandue, (fur l'autorité de quelques voyageurs qui ont parcouru ce pays en pofté) relativement au myftere que le gouvernement obferve, difent-ils, dans fes opérations. Ils ont prétendu que tout ce que fait le roi est couvert d'un nuage, & que fon autorité feule dirige tout. Quant à moi je n'ai point vu de gouvernement moins

myftérieux ni plus populaire que celui-ci , fans en excepter celui d'Angleterre. Tout le plan d'admini^{tr}ation me paroît fi fimple & fi découvert à tous les yeux , que je ne puis concevoir comment on a pu s'en former cette fauffe idée. Quelques Anglois qui croient que l'effence de la liberté confifte à bavarder & à épancher fa bile en plein parlement , & qui , grace à leur impudence & à leur fuffifance , font de tous les voyageurs les plus mauvais obfervateurs , ont probablement répandu cette opinion. Il n'eft pourtant pas néceffaire d'être long-tems dans le pays pour voir que le roi n'eft ni partisan des mefures fecrettes , ni extraordinairement jaloux de fon autorité. Le département des affaires étrangères , & peut-être certaines particularités relatives à la difcipline militaire , font les feules chofes que l'on tienné dans une certaine obfcu-rité. Affurément on ne doit pas s'attendre que le roi laiffe imprimer & vendre dans les boutiques fa correfpondance avec fes miniftres , & le fecret de fes traités. Mais je m'étendrai plus au long fur cet article dans une autre occafion.



L E T T R E X L V I I .

Berlin.

PARDONNEZ-MOI, mon cher frere, d'avoir été si long-tems sans vous écrire; j'ai fait plusieurs excursions dans le pays, & je vais vous en donner le détail.

J'ai été trois jours à Potsdam. Les maisons de cette ville sont encore plus belles que celles de Berlin; mais, comme celles-ci, elles sont habitées uniquement par des gens de la basse & moyenne classe. On m'avoit beaucoup vanté sa situation, &, dans un pays aussi uniforme que le Brandebourg, elle peut passer pour belle. Cependant ce ne sont ni les bâtimens, ni la situation de la ville qui m'ont attiré à Potsdam. Je voulois y voir ce roi qui pendant un si grand nombre d'années a été l'objet du culte des Parisiens, la merveille de toute l'Europe, le maître de tactique & la terreur de ses ennemis, & enfin qui dans tous les états voisins est appelé *le roi* par excellence. On m'avoit dit que je pourrois aisément lui être présenté; mais j'ai toujours regardé comme une sorte d'impertinence d'abuser du loisir d'un grand monarque, en se faisant introduire devant lui, sans en avoir le droit. J'ai

eu le bonheur de le voir deux fois à la parade , où il vient à cheval , moins régulièrement pourtant qu'autrefois.

Tous les portraits gravés que j'ai vus de lui , le représentent à mi-corps. Mais il y a plusieurs copies , d'après un très-bon original , où il est peint en pied. Vous pouvez en voir une chez madame de S*** à Paris ; elles sont si communes ici que vous les trouvez dans plusieurs auberges. L'original a été peint par un Italien. Comme il a fort heureusement attrapé la ressemblance , le roi a permis que de bons maîtres en fissent des copies ici , & en a fait présent à plusieurs princes Allemands. Quoique la main du tems se soit appesantie sur cet homme immortel , son visage ressemble encore beaucoup à ces portraits. Le roi de Prusse est à peine de la taille moyenne ; mais il a le corps robuste & épais. Il est maintenant fort courbé , & sa tête est branlante ; mais ses yeux sont encore perçans & très-mobiles lorsqu'il observe. La paix , l'ordre , la résolution , la réflexion sont empreints sur son visage. Il a aussi je ne fais quel air particulier à tous les grands hommes , & que j'appellerois indifférence pour tout ce qui l'entoure , si l'on ne voyoit évidemment qu'il prend un vif intérêt aux choses qui le concernent spécialement.

M. Pilati dit que tout se fait dans un si profond

silence à Berlin & à Potsdam , qu'on ne peut rien savoir de la vie privée du roi , ni de ses affaires politiques ; c'est l'opinion générale qu'on a de cette cour. Si vous vous en rapportez à quelques Anglois , particulièrement à M. Wra-xall , le génie qui anime la monarchie Prussienne est un génie misanthropique , évitant la lumière , & qui , dans l'obscurité , porte constamment atteinte à la propriété des sujets & leur tend des pièges. Il est impossible de se former une idée plus fautive du roi. M. Pilati , qui se contredit dans plus d'un endroit , dit quelque autre part dans ses lettres , que les heures du roi sont distribuées avec tant de régularité , qu'en tout tems vous pouvez savoir ce dont il s'occupe à l'instant même. La véritable cause de cette ignorance où l'on est généralement , relativement à la vie privée du roi , c'est sa maniere de vivre extrêmement simple & régulière. Il n'y a point ici de ministre pour former des intrigues , & perdre un homme d'honneur qui se trouve sur son chemin ; point de maîtresse qu'il faille flatter pour obtenir , comme des faveurs , des salaires légitimement dûs , ou pour se faire rendre justice d'une injure reçue , ou bien dont il faille ensuite se venger par des bons mots , des épigrammes , & des anecdotes ; point de disputes à terminer relativement à la préséance ;

point de dettes du jeu à acquitter , ni aucune des grandes affaires qui font l'occupation journaliere de plusieurs autres cours d'Allemagne. Le roi n'a point le goût de la chasse , il ne va point au bal ni au spectacle (à l'exception de quelques opera) ; il n'a ni courtisan , ni favori , ni confesseur , ni un fou de cour : même depuis les réformes , un fou est encore en grand crédit dans les autres cours d'Allemagne , & le confesseur est souvent celui qui joue ce rôle.

Dans cet état des choses , les anecdotes de la cour doivent être peu nombreuses ; mais le roi prend si peu la peine de se cacher , que , comme l'observe l'Anglois Moore , il n'est pas difficile de parvenir à sa chambre à coucher sans être vu. Il n'est entouré ni de gardes , ni d'une foule de valets & de valets-de-chambre. Il se promene souvent seul dans les jardins de *Sans-Souci* , & par-tout où il est , excepté dans une revue , il ne tient personne éloigné de lui.

C'est cette simplicité dans sa vie privée qui fait que les opérations du roi de Prusse se conduisent à si petit bruit. Celui qui regarde son administration comme mystérieuse , & qui croit que sa politique n'est fondée que sur l'intrigue , tombe dans l'erreur commune à la plupart des hommes , celle de chercher du mystere par-tout où il n'y a que de la simplicité ; de-là vient

que nous ne voyons pas la vérité , même lorsqu'elle est sous nos yeux. Quelquefois aussi un excès de zèle nous fait répandre un fiel caustique sur tout ce que nous approchons , & je conçois que c'est peut-être le cas de M. Wraxhall.

Il est vrai que le roi ne tient point conseil à des jours fixes , ni même de *lit de justice*. Il n'a point de parlement dont les membres se soient élevés en dignité par la voie de la flatterie ; des ministres dissipateurs n'ont pas la faculté d'abuser de la bonté naturelle de son cœur , pour le réduire à des expédiens chagrins ; il n'a point de docteurs intolérans qui envoient en prison les gens de bon sens , & leur fassent perdre l'estime publique pour se conserver eux-mêmes en place ; les ministres ne peuvent cabaler entre eux , ni jouer à colin-maillard avec lui. — Son gouvernement doit donc être d'une grande uniformité , & fournir peu de matières à nouvelles.

J'ai mis plusieurs jours à examiner dans quelle partie d'une semblable administration on pourroit trouver du mystère , sans pouvoir faire une conjecture vraisemblable. Les affaires du dehors se font , comme leur nature même l'exige , sous le voile du mystère , & le ministère Anglois lui-même les cache avec soin aux yeux du parlement ; mais quant aux affaires intérieures de Prusse , ni la religion , ni la noblesse , ni aucune

partie de l'état n'entre jamais en concurrence avec le système général. Loin de chercher à détruire les droits de la noblesse, le roi prend toutes les peines possibles pour les maintenir dans leur entier. Il a secouru la noblesse de Silésie, qui est la plus puissante du royaume, en lui prêtant de fortes sommes à un & demi pour cent. Il a fait la même chose pour la noblesse des autres pays, lorsqu'elle a eu besoin de son secours. Aucune communauté, aucune ville, aucun ordre religieux n'est en danger de voir envahir ses privilèges, tant qu'ils ne sont point préjudiciables au bien général. Les riches couvens de la Silésie & de la Prusse occidentale n'ont rien à redouter.

Le gouvernement Prussien est généralement regardé dans les autres pays comme le plus despotique qui existe, quoique rien ne soit moins vrai. La maxime qui sert de base à la constitution Angloise, *Lex in regno suo superiores habet deum & regem*, n'est nulle part si bien observée qu'en Prusse. Le peuple n'appellera sûrement pas despotisme la rigide observation des loix qui fait le bien de l'état. Quel trait peut-on citer qui annonce dans le roi les sentimens d'un despote ? Il n'y a point de pays où les droits de la raison, ceux de la nature, les coutumes & les statuts particuliers, qui ne sont point contraires

au bonheur général, soient mieux observés que dans les états Prussiens ; point de pays où le gouvernement dirige ses démarches d'une manière plus conforme à la justice. On fera plus convaincu de la vérité de cette assertion si l'on examine l'administration des finances. C'est à l'énormité des impôts qu'on reconnoît le despotisme ; tous les autres actes de l'autorité ne touchent que les particuliers ; mais les impôts sont levés sur tout le peuple. Voyons quel est le système d'impôts établi dans la Prusse.

A part les domaines du roi, les mines, les manufactures & les autres revenus de la couronne, le système des finances du roi de Prusse est appuyé sur deux bases des plus simples, les impôts & les douanes. Les impôts tombent sur la classe la plus nombreuse & la plus utile du peuple, savoir les fermiers & tenanciers, & ils sont aussi modérés, vu le prix des denrées, que ceux d'aucun autre pays de l'Europe. Les fermiers dans les états de Prusse, comme l'Anglois Moore en convient lui-même, se tirent aussi bien d'affaires que ceux de tout autre pays ; ils composent au moins les trois quarts des sujets du roi, & le bien-être d'une partie si considérable de la nation compense bien, aux yeux du philosophe, l'état de médiocrité de la noblesse, qui n'est pas en Prusse aussi riche que celle

d'Angleterre & de France. Dans ces deux royaumes les fermiers , quoiqu'ils constituent ce qu'on appelle proprement la nation ou le peuple , sont ceux dont le gouvernement s'occupe le moins.

Il est intéressant de comparer l'état des fermiers Anglois avec celui des fermiers Prussiens ; c'est seulement par ces rapprochemens qu'on peut se former des notions distinctes de ces deux mots , liberté & despotisme , & se convaincre du peu de fond qu'on doit faire sur les relations que nous donnent les voyageurs Anglois , qui traitent d'esclaves toutes les nations qui n'ont pas des Nababs, ou des Lords, ou des braillards corrompus dans le parlement , ni même de roi que le premier gredin puisse insulter en lui jetant de la boue , sous le masque du patriotisme.

Quant au nombre , il n'y a nulle comparaison entre les fermiers Anglois & ceux de Prusse ; les premiers , suivant les relations que nous donnent les Anglois eux-mêmes , sont à peine la sixième partie de la population , & répondent exactement à ce que sont ici les propriétaires de petits biens , & les fermiers des terres de la couronne ; ou plutôt le nombre de ceux-ci est encore beaucoup plus grand en Prusse.

Le nombre des riches payfans Anglois , des francs tenanciers & des vassaux qui ont droit de

choisir les membres du parlement , est aussi fort petit , & l'on fait fort bien que leur droit d'élection est un vain titre. La noblesse dont ils sont les tenanciers en grande partie , ou qui peut les mettre sous sa domination par différens moyens, leur arrache leurs suffrages ou par des présens secrets, ou bien à force ouverte.

Dans l'état actuel des choses, il est évident qu'en Angleterre le fermier n'a point de part à la législation ; il est , dans toute la force du terme, l'esclave d'un ordre supérieur. Il est forcé d'aller en qualité de soldat ou de matelot en Amérique, ou dans les Indes Orientales & Occidentales, & la classe la plus élevée & la moins nombreuse jouit du fruit de ses travaux. La quantité d'or qu'il rapporte en Angleterre pour prix de son sang , fait hausser le prix des denrées , en sorte qu'il ne lui est pas possible de songer à exporter le produit de ses terres. La plus grande partie des meilleures terres qui soient en Europe , seroient demeurées sans culture , si le parlement n'avoit pas assez favorisé ceux qui font l'exportation , pour les mettre en état de soutenir la rivalité avec les autres nations. Ce commerce précaire du bled ne peut même subsister qu'autant que la marine de la Russie & des autres états voisins de la Pologne n'aura pas atteint son point de perfection. Aussi-tôt que la Russie & la Prusse

auront une flotte suffisante , & que l'agriculture sera devenue en Pologne ce qu'elle doit être , le commerce de bled , que fait l'Angleterre , sera nécessairement ruiné. Ce système de convenue que la Grande-Bretagne a adopté depuis plusieurs années , contre l'équité & les loix des nations , est aussi ruineux pour le fermier qu'il est avantageux à la noblesse & à la portion commerçante du pays. C'est le fermier qui doit soutenir les guerres auxquelles ce système donne lieu : c'est le fermier qu'affectent principalement la stagnation & la chute du crédit national , la dette immense du royaume , & l'échange de l'argent en papier-monnoye. L'augmentation des taxes en tems de guerre tombe en dernier lieu sur lui , car la guerre enleve à la charrue un grand nombre de bras utiles , & la consommation intérieure est diminuée par l'absence de tant d'hommes envoyés outre-mer. Les dangers de la mer & l'état politique dans lequel l'Angleterre s'est trouvée depuis quatre-vingts ans , bornent presque leur commerce du bled aux pays d'où on exporte une plus grande quantité de bled en tems de paix. Une longue guerre multiplie nécessairement les voleurs de rues & de grands chemins , qui sortent tous de la classe des fermiers , & font un nouveau fléau pour les gens de la campagne. Les guerres dans lesquelles

la Grande-Bretagne s'est trouvée engagée pendant le dernier siècle, & qui, prises ensemble, forment cinquante ans de guerre consécutive, ont grandement diminué la population, au détriment de l'agriculture. Quoique l'on dise de la population en Angleterre, elle ne peut être comparée à celle de la France, de l'Italie & de l'Allemagne, considérée la grandeur respective de ces divers états. Dans ces trois contrées il y a deux mille cinq cents habitans par chaque mille en quarré, & en Angleterre il y en a à peine mille neuf cents ; cependant les besoins de la vie y sont proportionnellement beaucoup plus grands que dans aucun autre pays.

Aveuglé par une fausse apparence de liberté, le fermier Anglois croit combattre pour le bien de son pays, tandis que dans le fait il ne combat que pour entretenir les vices des grands. C'est la véritable raison pour laquelle quelques écrivains Anglois ont pensé qu'il étoit préjudiciable à l'état, d'instruire les fermiers, & ont soutenu qu'il étoit essentiel, pour le bonheur de tous, de les tenir dans un état de barbarie. Le véritable sens de ce système, c'est que la nation veut avoir des soldats & des matelots qui se battent & s'exposent aux tempêtes pour la défense d'une liberté dont à peine la vingtième partie de la nation peut jouir.

Le

Le docteur Moore croit que la véritable raison de l'attention que le roi de Prusse donne au bonheur de ses fermiers , c'est qu'ils lui fournissent des soldats. Il n'y a qu'un Anglois accoutumé à ramener tout à l'opinion la plus conforme à ses préjugés , qui puisse avoir conçu une pareille idée. A peine deux cinquièmes de l'armée de Prusse sont composés de fils de fermiers ; plus de la moitié consiste en étrangers , & l'autre moitié est formée également des habitans de la ville & de ceux de la campagne. M. Pilati se contente de contredire M. Moore sur cet article. Il nous apprend que les armées Prussiennes sont composées d'hommes auxquels l'ancienne Rome auroit rougi de donner le titre de ses défenseurs , c'est-à-dire d'artisans & de manufacturiers. Je ne perdrai pas mon tems à vous transcrire des idées de cette nature , qui ne peuvent que faire rire les gens sensés. Le roi de Prusse , ainsi que l'indique la saine raison , & bien différent en cela de la législation Angloise , considère les payfans comme les membres les plus utiles de l'état. Il ne s'embarrasse pas de former des colonies étrangères , qui privent le pays des bras nécessaires à sa culture , & qui obligent le paysan à soutenir la guerre pour l'avantage de la portion du royaume la plus oisive & la plus totalement livrée au plaisir. Son

système de politique n'est pas de se rendre maître de la mer, ni de se mêler dans les intérêts des puissances de l'Europe, pour obtenir la vaine gloire d'être le soutien de la liberté & de l'égalité en Europe; funeste ambition, qui a plongé l'Angleterre dans un si grand nombre de guerres, quoique plusieurs écrivains aient prétendu le contraire. Les payfans Prussiens ne sont pas en danger d'être jamais victimes de l'ambition, comme le sont constamment les payfans Anglois. Les Prussiens ne seront jamais réduits à ne pouvoir pas se priver de ce que leur terrain produit. En Angleterre, d'après les observations des meilleurs politiques, beaucoup de terres, des plus fertiles, demeurent incultes. Dans la Prusse, les sables les plus arides sont labourés. En Angleterre un homme riche peut faire lui-même le prix du bled, à son profit & au grand détriment des fermiers qui sont ses voisins. Ici le pays est à l'abri de pareils abus de la part de la noblesse, & de plus le roi par de sages réglemens, & par des magasins, a trouvé le moyen de tenir le bled constamment à un taux égal; tel est l'effet d'une sage administration & des fortes sommes qu'il employe pour tenir ses greniers toujours pleins. La faveur accordée par le parlement d'Angleterre pour l'exportation du bled, n'est nullement comparable aux sommes que le roi

de Prusse dépense pour perfectionner l'agriculture. Non-seulement il accorde à ceux qui veulent défricher des landes, du bois pour bâtir, des troupeaux & des provisions de tout genre, mais encore il fait distribuer de fortes sommes aux pauvres fermiers. Depuis plusieurs années il a donné aux seuls habitans de Middlemark 10,000 thalers par an, & suivant un compte fait, il donne chaque année environ 700,000 florins, c'est-à-dire 2,500,000 livres de France aux pauvres fermiers. Les déboursés annuels pour les établissemens nouveaux des chaussées, des canaux, &c. qui ont tous pour but l'amélioration de l'agriculture, montent pour le moins à une somme égale.

Le grand avantage que le fermier Prussien a sur le fermier Anglois, celui qui le rend sans contredit le fermier le plus libre & le plus heureux qui soit sur la terre, c'est que la taxe imposée sur son champ n'augmente jamais. Ce seul point devoit imposer silence à toutes les clameurs excitées contre le despotisme Prussien, si les personnes qui accréditent ces préjugés par leurs déclamations étoient capables d'en rougir, ou si elles prenoient la peine de voir le pays autrement qu'en courant la poste.

Les impôts dans les états du roi de Prusse ne sont point sujets au changement. Après les dé-

penſes qu'entraîna la guerre de Siléſie , quand toute l'Europe penſoit que les finances de la Pruſſe devoient être dans le dernier état d'épuisement , les taxes n'augmenterent pas de fix ſous , & quand même la guerre eût été deux fois plus longue & plus vive , on n'auroit pas pour cela hauſſé les impôts. Le roi ſait que les taxes ſont doublement onéreuſes aux fermiers en tems de guerre , lorsque l'abſence des troupes diminue la conſommation des productions du pays , que le pays eſt pillé par les incuſſions des ennemis , & que la charrue eſt privée de pluſieurs bras utiles.

M. Pilati qui rend juſtice à la vigilance du roi pour le bien de l'agriculture , conclut ſes remarques en diſant que , « malgré tous les » efforts du Roi, l'agriculture ne ſera jamais » floriffante dans les états Pruſſiens , vu l'inac- » tivité de la circulation ». Je n'ai point obſervé que l'agriculture fût ſi ingrate , au contraire ce que j'ai vu chez les payſans Pruſſiens , leur habillement , leur ameublement , leur maniere de vivre , annoncent plutôt un degré d'opulence qui approche du luxe ; il paroît même évident que le fermier ne peut jamais être expoſé à ce manque d'argent qui ſe fait ſentir dans les grandes villes. Les fermiers ſont en Pruſſe les canaux , ou , ſi je puis employer l'expreſſion , les grands

réervoirs de l'or , qui leur vient à travers les petits canaux de l'état, & qui retournent à la masse par d'autres petits canaux. Toute la machine du gouvernement est combinée pour leur avantage ; ils sentent moins que tous les autres sujets le poids des accises & des monopoles ; ils peuvent même s'en affranchir totalement , si, conformément aux intentions paternelles du roi, ils s'abstiennent du luxe. Les fabriquans, artistes, marchands , & sur-tout les habitans de la classe moyenne & inférieure des grandes villes , sont forcés de consommer les productions du pays , & ce sont les payfans qui en retirent seuls l'usufruit. Tout le système des douanes favorise le payfan : par exemple l'objet des droits énormes imposés sur les vins étrangers , est uniquement de forcer le peuple à boire la biere du pays , qui se fait avec l'orge & l'houblon du payfan. L'armée tire tout du fermier. Les habits du soldat , son boire , son manger , tout contribue à la prospérité de l'habitant des campagnes. Une autre circonstance favorable au fermier Prussien, & grace à laquelle il ne peut être exposé à manquer d'argent , c'est que les denrées y sont beaucoup plus cheres que dans toutes les autres contrées voisines , quoique le débit en soit moins grand.

J'ai lu dans un journal Allemand l'extrait d'un

ouvrage dans lequel l'auteur cherche à prouver que les avantages qu'a le fermier Prussien sur tous les autres ordres de l'état, seront un jour ou l'autre dangereux pour la constitution ; mais n'est-il pas naturel, n'est-ce pas un principe conforme à la raison & à la dignité de l'homme, de dire que la plus grande autorité doit résider dans la portion la plus utile & la plus nombreuse de l'état ? Est-il juste qu'une poignée de lords jouisse de tous les avantages de cette liberté, dont le fermier est le défenseur né au prix de ses sueurs & de son sang.

M. Pilati, qui souvent contredit ce qu'il a prouvé, & souvent prouve ce qu'il a contredit, fait une remarque en parlant de la Sicile, qui, quoiqu'elle ne s'accorde pas avec ce qu'il a dit précédemment de l'état de l'agriculture en Prusse, fait beaucoup d'honneur au gouvernement Prussien. Après avoir montré en contraste la libéralité de la nature dans cette île, & sa mesquinerie dans les états de la Prusse, il dit que les fermiers Prussiens sont cependant plus heureux que ceux de la Sicile. Quelle excellente administration que celle qui rend les habitans d'un désert sablonneux plus heureux que ceux d'une contrée dont les écrivains anciens & modernes ont vanté comme une merveille la fertilité & la richesse ! Les terres de Sicile rendent cent fois la

femence ; en Prusse c'est un miracle lorsque le maïs la rend sept ou huit fois , & le bled douze ou quinze. Outre le commerce du bled , les Siciliens ont huile , soie , vin , citrons , oranges , sucre , & plusieurs autres articles de grand prix ; les Prussiens n'ont que quelques turneps , des pommes sauvages & des noix , & pourtant ils sont plus riches que les Siciliens ! N'est-il pas plus honorable pour l'administration Prussienne de rendre ses payfans heureux , en dépit de la nature , que d'avoir à leur montrer , dans toute leur splendeur , une douzaine de lords Clive , Cavendish & Baltimore , ou une soixantaine de ducs Pignatelli , Monteleone & Matalone ? Si l'on considère , sous un juste point de vue , l'ingratitude du sol , on sera convaincu que le roi a fait des merveilles dans l'agriculture. J'ai vu nombre de champs en culture , qui n'étoient il y a quatorze ou quinze ans que des sables arides. Le nombre des maisons & des villages qu'il a bâtis dans les diverses parties de ses états , ou réparés de manière qu'ils ne sont plus reconnoissables , monte à plusieurs centaines. Il a dépensé des sommes immenses à dessécher des marais , qui sont ici le meilleur sol. Enfin on voit par-tout que l'agriculture est en Prusse , comme elle doit être , la base de toutes les opérations politiques du gouvernement. Les ministres &c

les confillers consacrent à des recherches sur l'agriculture les heures que, dans d'autres pays, ils donnent aux plaisirs, au jeu, ou à la douce volupté de cabaler les uns contre les autres. Le premier ministre Hertsberg qui est, dans toute l'étendue du mot, un des plus grands hommes de notre siècle, a à quelques milles de Berlin, une terre où il va se récréer à l'agriculture, lorsqu'il est fatigué des travaux ministériels. Dans presque tous les villages vous rencontrez un noble dont l'agriculture fait la principale occupation, & qui possède l'art d'identifier ses amusemens avec ses intérêts. Pour reconnoître à quelle culture tel ou tel sol est le plus propre, ils font venir des graines de la Pologne, de la Russie, d'Angleterre, de Sicile, & de tous les pays de l'Europe; ils ont fait plusieurs belles expériences avec le bled de Barbarie & d'Egypte. Le jour le plus brillant aux yeux du roi, est celui qui a constaté quelque découverte utile à l'agriculture. On m'a raconté une anecdote qui lui fait plus d'honneur que n'en fait au roi de la Chine sa charrue d'or. Il y a ici un conseiller privé nommé Brenkenhoff, qui, né absolument sans fortune, s'est enrichi à millions par sa seule industrie. Cet homme se distingue depuis des années par ses recherches sur l'agriculture. Entr'autres services qu'il lui a rendus,

il a fait venir d'Archangel du riz qui a si bien réussi en Prusse, qu'on lui en a demandé de la semence de toute la Poméranie, de la Silésie, du Brandebourg & de la Prusse, & le pays a gagné des sommes considérables, qu'on payoit autrefois aux Polonois & aux Russes pour cette denrée. En conséquence, toutes les fois que M. Brekenhoff a quelque chose à demander au roi pour lui ou pour la province, sa requête est toujours conçue en ces termes : « Si je n'avois » pas fait venir du riz d'Archangel, votre ma- » jesté & vos sujets n'auroient plus de grandes » sommes d'argent qu'ils possèdent encore; il » est donc bon & utile que vous m'accordiez » encore ma demande ». Le roi se fait non-seulement une loi de ne jamais la lui refuser, mais il dit souvent : « Brekenhoff est l'homme le plus » extraordinaire qui soit né dans mon royaume, » & je suis fier de l'avoir pour sujet ». M. Brekenhoff a fait venir d'Asie une multitude de chameaux & de buffles qu'il comptoit employer à l'agriculture. La race des buffles prospere bien dans le climat de la Prusse; j'en ai même vu quelques-uns à Saltzbourg, où le climat n'est pas plus chaud qu'en Prusse, quoique Saltzbourg soit plus au midi; mais l'extrême paresse de cet animal rend inutiles toutes ses autres qualités. Les chameaux n'ont point réussi. Les grandes

ressources du pays sont donc , après le bled , celle de nourrir du bétail & la culture du tabac. Ils sont aussi une quantité de soie écrue , mais c'est plutôt un amusement des fermiers spéculateurs qu'une production réglée & générale du pays. La noblesse , le clergé & ceux qui possèdent des biens considérables sont les seuls qui s'en occupent. Il faut pourtant remarquer qu'il se fait tous les ans en Prusse douze mille livres de soie , tandis qu'en Hongrie , dont le climat est indubitablement aussi favorable à cette production qu'aucune autre partie de l'Europe , n'en peut recueillir que sept ou huit mille livres par an , malgré toutes les peines que le gouvernement se donne pour faire fructifier cette branche de commerce. Je le répète encore , mon frere , la prospérité des fermiers Prussiens , l'assurance qu'ils ont de n'avoir jamais à payer des taxes arbitraires , mais d'être plutôt soutenus & protégés par le gouvernement , sont des signes moins équivoques de liberté nationale , qu'une douzaine de lords engraisés à leurs dépens , ou un parlement corrompu. Je vous parlerai , dans la prochaine lettre , du peuple , qui sent réellement le poids de l'accise & des monopoles , & conséquemment celui de l'extrême pauvreté.

Je ne puis fermer ma lettre sans vous observer encore que la manière même dont le roi

exerce les fonctions de son gouvernement ,
prouve clairement qu'il n'a point de secret ni
de vues mystérieuses relativement à ses sujets.
Un despote qui n'auroit nul égard à la droiture
& à la justice , qui feroit continuellement une
distinction entre ses intérêts personnels & ceux
de son royaume , qui voudroit piper son peuple
en lui fascinant les yeux , auroit pour ministres
des imbécilles aveugles ou un adroit favori ,
confident & agent de ses desseins. C'est ce
qu'on ne voit point à la cour du roi de Prusse ;
ses ministres & ses conseillers sont les patriotes
les plus éclairés , capables , la plupart , d'honorer
les lettres , s'ils avoient le tems ou la volonté
d'écrire ; & l'on n'a jamais remarqué qu'un
seul courtisan fût plus favorisé que les autres ;
MM. de Voltaire , le marquis d'Argens , Alga-
rotti , Quintus Icilius & Bastiani étoient sa
seule compagnie dans ses heures de loisir , &
pas un d'eux n'avoit avec le roi de confé-
rences relatives au gouvernement ; c'est ce que
prouvent les bons mots même de M. de Vol-
taire. Le roi ne permit jamais à messieurs les
beaux-esprits de sortir avec lui de leur sphere ;
ils ne purent jamais l'amener au point d'être
familier avec eux quant à ses affaires de roi ,
quoiqu'en toute autre circonstance il se montrât
homme comme eux.

Le roi possède le rare talent de se mettre à la portée de tout le monde , sans jamais s'oublier lui-même. Son lecteur & son secrétaire n'osent ni lui porter plaintes, ni lui faire des demandes. Il semble se défier beaucoup de lui-même & craindre que des conversations habituelles & familières ne pussent le conduire à quelque erreur. Son secrétaire, qui passe avec lui plusieurs heures tous les jours, lui expose les affaires , mais sans s'écarter de la forme établie. Ses ministres sont les seuls avec lesquels il communique ; leur office est d'exécuter ses volontés.

On a souvent observé qu'il n'est point au monde de souverain aussi bien servi que le roi de Prusse, quoiqu'il n'y en ait point qui paie si mal ses *serveurs*. Mais ce n'est pas à sa sévérité qu'il doit cet avantage. Tous ont observé que le roi les surpasse en jugement & en pénétration, & qu'il adhère strictement lui-même aux règles de justice & d'équité qu'il leur prescrit. S'ils avoient découvert un côté foible, soit dans la tête, soit dans le cœur du monarque, l'édifice auroit infailliblement croulé. C'est uniquement à son impartialité, à sa justice, à la supériorité de son entendement, qu'il faut attribuer l'activité & l'ordre qui regnent dans les cours de justice de la Prusse. Le prince du sang n'a ici nul avan-

tage sur le fermier. S'il arrive une contestation entre le monarque & le sujet, touchant quelque partie des domaines de la couronne, nul des juges n'est assez osé pour faire pencher la balance du côté du roi; ils ont ordre au contraire de donner l'impulsion opposée à ses intérêts. Il est si loin du despotisme, que ni les hommes ni les événemens n'ont encore pu lui persuader que les rois soient les demi-dieux de la terre, & les représentans du tout-puissant. Il ne voit la dignité royale que comme un poste qui, comme celui de général & plusieurs autres, n'est qu'une de ces institutions humaines, auxquelles la naissance donne des droits. Il ne fait usage ni de la religion ni de la politique pour aveugler son peuple. Il ne cherche à l'enchaîner ni par l'opinion ni par la superstition: bien sûr de n'être jamais capable d'une injustice ou d'un acte despotique, il est au-dessus de ce machiavélisme.

Pour vous convaincre encore plus que le roi n'est rien moins que despote, j'observerai de plus qu'il n'a aucune passion dominante; que la renommée n'est nullement l'objet où il vise, & qu'il dédaigne cordialement tous les applaudissemens des hommes. Le grand phisionomiste La Vatera observé sur le visage du roi de Prusse, qu'il se dédaigne lui-même; au moins je crois pouvoir affirmer avec une sorte de certitude,

qu'il n'est point d'homme sur la terre aux yeux duquel le roi de Prusse paroisse plus petit qu'il ne paroît aux siens. Les flatteurs ont peu de chose à attendre de lui, & ceux qui ont écrit contre lui avec la plus grande amertume, peuvent être assurés qu'il ne leur garde nullement rancune. L'Abbé R. . . . , qui est en ce moment à Berlin, en est une preuve.

Il n'y a point d'endroit au monde où les actions du roi fassent moins de bruit qu'à Berlin. Les gazettes du pays n'en disent pas un mot; & personne n'en auroit parlé, si quelques zélés patriotes des autres pays ne s'étoient mis tout récemment en tête d'emboucher la trompette; toutes les fois qu'il arrivoit à leurs chefs de faire quelque chose qui ne fût pas trop évidemment absurde. Ces fades panégyristes ont excité quelques patriotes Prussiens qui aiment leur roi à déceler Frédéric, & à montrer au monde qu'il fait plus, dans le silence, qu'une demi-douzaine des autres demi-dieux de la terre. Le monde fut étonné d'apprendre que depuis des années, le roi a distribué plusieurs millions parmi ses sujets, & les auteurs de papiers-nouvelles ont trouvé fort mauvais qu'il eût fait cela sans leur en donner connoissance. Il n'y a que quelques années que nous savons que la taxe territoriale est invariable dans les états Prus-

siens, quoique ce système date de l'époque même de l'avénement du roi de Prusse au trône. Long-tems avant que nos philosophes (je n'appelle philosophes que ceux qui ont paru depuis vingt-cinq ans) eussent commencé à déclamer contre les punitions capitales, les tortures, la durée des procès, &c. avoient été bannies des états Prussiens, sans qu'aucun griffonneur (comme l'a observé Beccaria lui-même) eût chanté le *Te Deum*. L'avarice n'est pas plus le côté foible du roi que l'amour de la renommée. Personne ne donne plus volontiers que lui, quand il voit que ses dons seront vraisemblablement bien employés. Il a l'argent dans la tête, pour ainsi dire, & point dans le cœur. L'économie est une des premières vertus de celui qui commande. — Mais je vous en dirai davantage dans ma prochaine lettre.



L E T T R E X L V I I I .

Berlin.

IL passe pour constant dans toute l'Allemagne, & particulièrement dans toute la Saxe, que le roi de Prusse ne connoît pas les vrais principes du commerce. Dans les cafés hollandois, ces sources éternelles du bavardage politique, on le traite comme un brouillon & un ignorant. Que des marchands étrangers croient ou disent ces absurdités, je n'en suis point étonné; lorsqu'ils blâment le roi, ils parlent comme l'orateur romain, *pro domo sua*. Il est impossible qu'ils soient satisfaits de ces principes, qui leur ôtent la faculté de voler l'argent des sujets du roi; mais on entend les mêmes plaintes ici, à Berlin & dans les autres contrées de la Prusse. Il y a ici des hommes qui ne cessent de crier contre l'accise, les douanes & les monopoles, & qui exaltent jusqu'aux cieux la liberté universelle, comme le premier principe du commerce. Il est vrai que l'accise rend les manufactures si dispendieuses, que plusieurs manufactures prussiennes, dont les ouvrages sont fort bons, ne peuvent soutenir la concurrence avec celles des autres pays. Il est vrai que le grand
nombre

nombre des monopoles donnent de fortes entraves à l'industrie nationale ; il me semble pourtant qu'il y a des choses à dire pour la défense du roi de Prusse. Le fait est que tout est lié dans ce gouvernement ; mais qu'on ne voit point les vrais principes sur lesquels pose le système de l'accise & des monopoles en Prusse , par la raison même que , comme la plupart des autres objets , ils sont trop évidens. — Essayons d'expliquer cette énigme.

Ce n'est ni le commerce , ni les manufactures , ni l'industrie particulière qui tendent toutes à produire une grande inégalité dans les richesses nationales , & à rendre une partie du peuple opulent aux dépens de l'autre partie ; ce ne sont ni tous ces objets ensemble , ni quelqu'un d'eux séparément , qui sont les pierres angulaires du gouvernement prussien. Il pose entièrement sur l'agriculture ; & si l'on examine sous ce point de vue la politique du roi de Prusse , nous y trouverons la plus exacte symétrie.

Les habitans de la ville , qui sont la portion la plus nombreuse des sujets , sont toujours celle qui a le moins de peine , & celle qui a le plus de penchant à vivre aux dépens du laborieux fermier. C'est d'après ce principe que dans le gouvernement prussien les premiers sont obligés de payer à l'état plus que les autres. Qui-

conque prendra la peine de comparer les divers articles de l'accise , trouvera qu'ils sont le plus exactement proportionnés au luxe , c'est-à-dire que plus l'article de consommation sur lequel la taxe est imposée , s'éloigne de l'ordre des choses de premiere nécessité (que fournit le fermier), plus la taxe est & doit être forte. C'est par cette raison que l'accise varie continuellement ; on met sous les yeux du roi un compte exact de tous les articles de luxe qui viennent de l'étranger. Quand il voit que la consommation de tel ou tel article monte trop haut , il a le moyen de la diminuer en chargeant cet article d'un droit d'accise plus considérable. C'est ce qu'il a fait récemment pour le café , qui , d'après ses calculs , avoit depuis quelques années tiré du royaume plusieurs millions. Le but de cette opération étoit de rendre à ses sujets le goût de la bonne biere que produit le pays , qui est une boisson plus saine & plus nourrissante que le café , & dont le roi lui-même a dans sa jeunesse éprouvé d'heureux effets. Une autre fois il observa qu'on apportoit des œufs de Saxe à Berlin pour la valeur de douze millions de florins chaque année. Pour épargner ces dépenses à ses sujets , il mit une taxe considérable sur les œufs saxons , & encouragea ainsi ses payfans à nourrir des poules. Ce principe est un des plus évi-

dens de cette législation ; c'est celui qu'adopte toute nation éclairée, mais qui n'est nulle part conduit avec autant de sens, de suite & d'équité que dans la Prusse.

En Angleterre, les douanes & l'accise portent plus sur le boire & sur le manger, & en Hollande on dit en proverbe que chaque plat de poisson qu'on y mange est payé cinq fois à l'état & une fois au pêcheur.

Des plaintes, en apparence plus fondées, sont celles qui ont rapport au prix des choses de nécessité absolue.

La cherté de ces denrées, qui rendent la main-d'œuvre trop chère, tend, dit-on, directement à ruiner non-seulement les manufactures de Prusse, mais aussi le monopole lui-même : mais ces taxes ne tombent que sur les habitans des villes, les artisans, manufacturiers, journaliers, marchands, & ceux qui vivent au service de la cour.

Pour se former une idée juste de l'influence que les taxes hautes ont sur les choses nécessaires à la vie, on doit considérer la connexion qui existe entre l'industrie du citoyen & les productions du pays, avant d'examiner quel est l'effet de ces taxes sur le commerce étranger.

Le roi de Prusse, qui en tout suit l'ordre naturel, s'est moins occupé d'attirer à lui l'argent

des étrangers , que de fermer les canaux par lesquels celui de son royaume en sortoit. Examinez les choses sous ce point de vue , & vous verrez que les impôts établis sur les choses nécessaires à la vie , n'ont point porté atteinte à l'industrie des particuliers ; car le prix de la main-d'œuvre a toujours été de niveau avec le prix des denrées ; l'impôt n'a été qu'un moyen de plus pour faire circuler l'argent. Le roi , qui a suivi constamment le plan qu'il a formé pour rendre son pays indépendant de l'industrie étrangère , a pris soin que l'argent payé par les sujets refluat du trésor royal dans toutes les parties du royaume , par les canaux les plus sûrs. Ainsi tout ce que dépense le soldat , & tout ce que les habitans des grandes villes emploient à se procurer les choses d'agrément , retourne au fermier , & l'encourage à l'agriculture & à l'industrie rurale. Pour que les choses pussent être ainsi , il falloit que les droits sur les marchandises étrangères , comme étoffes , toiles & autres objets de cette nature , fussent toujours si considérables , qu'il n'y eût qu'un luxe excessif qui pût les faire préférer aux marchandises du pays , & il falloit que ceux qui voudroient porter le luxe à ce point , fussent punis de leur excessive délicatesse.

Quant à l'exportation des manufactures de

Prusse, qui peut être en effet diminuée par ces droits, tout ce qu'on peut dire, c'est que le moindre mal doit être préféré au plus grand. Le luxe est la ruine d'un état. Des jouissances excessives sont un des plus grands maux politiques. Une répartition trop inégale des richesses de la nation fait qu'une moitié du peuple sont des tyrans & l'autre moitié des esclaves. C'est le cri général de nos philosophes, & ils ont raison. Bien plus, vous verrez dans presque tous les débats du parlement d'Angleterre, que la liberté angloise sera ruinée par l'inégalité des richesses que possèdent plusieurs de ses membres, & par la facilité qu'il y a d'acquérir de l'opulence. Ils disent déjà que l'amour des plaisirs, la corruption, l'ambition & l'extrême pauvreté ont énérvé la nation ; mais comment est-il possible de mettre des bornes au luxe & à l'excessive opulence, si ce n'est par des taxes, comme elles sont établies en Prusse. Plus un homme est riche, plus il paie à l'état, qui partage ce superflu de richesses dans la classe la plus pauvre, & par ce moyen rétablit l'équilibre autant qu'il est possible. Accordez une fois que la force réelle d'un peuple consiste dans la frugalité, l'industrie & un partage égal des biens, & vous passerez par-dessus les légers inconvéniens qu'une petite portion du tout doit souffrir inévita-

blement de l'attention qu'on aura à fuivre ces maximes.

A-t-on jamais vu un pays, qui s'est épuisé à faire venir des marchandises étrangères, être en état de se soutenir long-tems. L'excès des richesses, les suites inévitables de la liberté du commerce, ont toujours entraîné après elles l'extravagance, la mollesse, la tyrannie, & finalement la ruine de l'état. M. Wraxhall lui-même, qui a servi d'écho aux plaintes des marchands contre le système des finances de la Prusse, mais qui auroit pu se convaincre, en entrant dans les maisons des fermiers, que tous les sujets du roi ne sont pas, ainsi qu'il le dit, révoltés contre lui. M. Wraxhall lui-même déclame avec la plus grande chaleur contre l'orgueil & la tyrannie que les grandes richesses ont introduites en Angleterre; mais qu'il me montre un moyen de s'opposer à ces ravages, autre que celui dont s'est servi le roi de Prusse.

Il est incompréhensible qu'un homme puisse crier à haute voix en Angleterre, que la grande richesse des nobles a ruiné l'état, & de voir ce même homme en Prusse se joindre à la noblesse prussienne, pour dire que la prospérité des fermiers est nuisible aux intérêts de la Prusse. L'histoire ne peut nous montrer aucun exemple de malheurs occasionnés dans un état par la prof-

périté des fermiers ; au lieu qu'on voit plusieurs exemples d'états renversés par le pouvoir excessif des nobles & la liberté du commerce. Il est rare que le fermier ait trop de bien ; mais s'il arrive qu'il soit riche , son revenu est partagé plus également que celui de l'habitant des villes. Il a plus d'enfans à pourvoir ; & comme il ne gagne sa subsistance que par un travail fort dur , il est plus économe dans sa maniere de vivre , & pour cela même moins nuisible à l'état.

Le systême des impôts en Prusse n'affecte en rien la propriété réelle des sujets ; il n'affecte que la consommation & le commerce extérieur. Son unique objet est d'inspirer la frugalité aux sujets , & la frugalité est la mere de l'industrie. Il n'y a point de science où l'on ait employé davantage l'art des sophismes que dans celle de l'économie politique. On croit en général que le commerce seul peut enrichir un pays , & rien n'est plus faux. Cadix , Naples , Lisbonne , Smyrne , Alep , & plusieurs autres villes célèbres par leur commerce , ne sont florissantes qu'aux dépens des pays auxquels elles appartiennent. Quand on crie en Prusse que le commerce est tombé , cela veut dire seulement que la consommation est diminuée. Il n'y a pas de doute que ce ne soit une perte pour ceux qui font le commerce du café ; ils n'en vendent plus autant qu'au-

trefois. Mais que ces mêmes personnes, qui ont élevé un cri général contre le roi, daignent considérer qu'un pays de juifs (je parle de juifs modernes) est le plus misérable de tous les pays, & que le gouvernement est en droit de s'inquiéter fort peu de ce qui peut être à leur avantage.

Si le commerce étranger a diminué dans les domaines de la Prusse, d'un autre côté l'industrie a augmenté. L'accroissement des villes & de la population en est une preuve visible; il n'est point en Europe de pays de la même étendue, qui ait, comme le royaume de Prusse, doublé sa population dans l'espace de cinquante ans: je n'y comprends pas les provinces nouvellement conquises. Ce seul fait contredit toutes les plaintes qu'on fait contre le despotisme du gouvernement. Les effets doivent toujours répondre à leurs causes, & une administration nuisible à l'humanité ne produiroit jamais une aussi grande augmentation d'hommes. Les monopoles même font une partie du système bienfaisant adopté par le roi. Je n'entrerai point dans un examen détaillé de chaque article; mais j'examinerai seulement celui qui cause le plus de murmures, je veux dire le monopole du bois. La compagnie, qui est en possession de cette grande somme d'argent, paie immédiate-

ment au roi, ou, ce qui est la même chose, à l'état. Cette compagnie n'a pas la permission de mettre un prix arbitraire au bois; mais il est taxé, & elle est obligée de le fournir de la meilleure qualité. Quoique le prix du bois soit très-considérable, il est de niveau avec les profits des fabriquans; de sorte que personne ne s'en ressent que ceux qui vivent sur leurs terres sans rien faire, ou ceux qui sont aux gages de la cour. Si les premiers vouloient travailler comme les autres sujets qui font valoir leur industrie, ils fauroient faire tourner à leur profit la cherté du bois, loin d'en souffrir: mais comme ils ne travaillent point, il est juste qu'ils soient punis de leur paresse. Quant aux derniers, il est vrai qu'ils ne gagnent pas beaucoup; mais pourtant ce qu'ils gagnent est suffisant pour vivre honorablement, & la maxime du roi est que chacun doit avoir ce qu'il lui faut, & rien de plus. Le monopole est utile au fermier; car la compagnie est obligée de lui vendre le bois à aussi bon marché que s'il n'y avoit point de monopole, & en outre on lui permet d'en porter lui-même au marché une certaine quantité, & les réglemens qu'on a faits le mettent en état de le vendre avec plus d'avantage qu'il n'auroit pu faire sans cela. Le monopole sert aussi à conserver les forêts, dont toute l'Europe regrette

depuis long-tems la diminution. La rareté du bois rend le peuple plus circonspect sur les défrichemens, & fait qu'ils brûlent moins de bois. Le monopole ne tombe que sur les habitans de Berlin & de Potsdam, auxquels la résidence parmi eux de plusieurs officiers d'état, & la facile circulation de l'argent, donnent de grands avantages sur les habitans des autres villes. Les étrangers à la vérité qui raisonnent d'après l'état de leurs bourses, & qui voient que les matériaux pour le chauffage sont aussi chers à Berlin & à Potsdam que le bois de Brésil & de Campêche, ne sont pas très-favorables aux monopoles établis en Prusse : mais quand, d'après des motifs de cette nature, ils appellent le roi de Prusse un tyran, comme le fait M. Wraxhall, c'est aller assurément un peu loin.

Les autres monopoles sont établis comme ceux des autres pays, sur le sel, le tabac, les cartes, &c. Le roi encourage toute espece de manufactures & de commerce qui ne préjudicie point au système total de son administration ; mais il s'efforce sur-tout d'augmenter l'exportation de tous les articles qui appartiennent en propre au pays, & qui sont le moins susceptibles d'être rivalisés par les autres puissances, ou de déchoir par les variations de la mode. De ce genre sont les étoffes de laine

du pays, les toiles & les draps de Silésie, le tabac & divers autres articles, dont la matiere premiere est une production du pays, & qui se débitent bien par-tout. Outre ces premiers articles, les manufactures de soie, le fer travaillé & l'acier, les miroirs, la porcelaine, le sucre, &, par-dessus tout, le commerce du bois, font entrer dans le royaume beaucoup d'argent. Les Polonois paient un tribut considerable à l'industrie prussienne, & grace à cette frugalité, qui est une suite du système d'impositions établi par le roi, la balance penche toujours du côté du marchand prussien.

Le trésor royal, où vont se rendre de si fortes sommes chaque année, est encore regardé comme un des plus grands obstacles au commerce du pays. Cela peut être vrai quant à l'espece de commerce que font les Juifs, qui, favorable à la paresse & à l'avarice, est dans le fait aussi nuisible à l'état que le débit des drogues de nos charlatans; mais le trésor du roi est, à mon avis, une de ses plus sages institutions. Il y dépose chaque année une somme d'argent fixe & proportionnée à celle que le commerce lui apporte de l'étranger. On croit généralement que la somme ainsi mise en reserve, monte à 2,400,000 livres, somme égale à celle que lui coûtent chaque année les nouveaux édifices,

l'entretien des troupes & les améliorations faites au pays ; mais si l'on considère que tout le revenu de l'état est ainsi assigné à des objets particuliers & fixes , suivant un ordre établi & que rien ne peut déranger , & qu'en portant les choses au plus haut , le commerce produit à la Prusse tout au plus 6,000,000 de livres , on verra clairement que le roi ne peut mettre en réserve la moitié de ce que rapporte le commerce de l'étranger.

C'est une des maximes absurdes du siècle présent qui , avec plusieurs autres , s'est glissée dans nos théories politiques , modernes & dans nos romans , que tout l'argent d'un pays doit être mis en circulation, & qu'on n'en doit rien mettre en réserve pour les besoins futurs. Ce fut pourtant au trésor royal qu'on dut l'avantage de n'avoir point une augmentation d'impôts dans la dernière guerre , & tel est le but de son institution. Dans la guerre d'Amérique , l'augmentation des impôts fut plus onéreuse aux François & aux Anglois que tous les autres fardeaux de l'état mis ensemble. Schroeder qui est un des plus anciens & des plus subtils écrivains politiques de l'Allemagne , a démontré depuis longtemps la fausseté de cette maxime. Outre que les impôts accablent plus les sujets en tems de guerre , & sont plus difficiles à lever qu'en tems

de paix, on ne peut pas les recueillir aussi promptement. Si l'on est alors forcé d'en établir de nouveaux, il en résulte, comme on l'a quelquefois vu arriver en France, que plusieurs provinces seront si fort épuisées en trois ou quatre ans, qu'elles ne pourront s'en relever d'un siècle. Dans ces circonstances les ministres ont recours aux loteries d'états, aux emprunts, &c. qui enfin produisent le beau système des dettes, système qui consume annuellement la moitié des revenus de la Grande-Bretagne.

Si le roi de Prusse n'avoit point eu de trésor, il auroit été impossible qu'après la terrible guerre qui a duré depuis 1756 jusqu'à 1763, son royaume se relevât; non-seulement il se releva, mais il fut plus florissant qu'auparavant. Il est encore une considération locale, qui rend le trésor du roi de Prusse extraordinairement important pour le pays, c'est que plusieurs parties de son royaume étant ouvertes à l'ennemi, sans cette ressource on pourroit dès le commencement de la guerre lui retrancher une grande partie de son revenu en s'emparant de quelque ville principale. Ce sont incontestablement ces réserves qui ont mis le roi en état de parer à tous les inconvéniens de ce genre & qui ont principalement contribué à immortaliser son nom. D'ailleurs le roi ne laisse pas cet argent se

rouiller dans ses coffres ; en différens tems il a prêté des sommes très-considérables , à un très-modique intérêt , aux états de plusieurs de ses provinces. Ces sommes sont en circulation , & tout ce que le roi demande est le remboursement exact au tems fixé.

La Prusse considérée comme un état , est le royaume le plus riche de l'Europe ; il est absolument impossible qu'elle soit jamais exposée à des besoins pécuniaires. Son système de finances est établi sur une base si solide , que si quelqu'un des successeurs du roi vouloit y introduire quelque changement, il renverferoit tout l'édifice. Vous me croirez si vous voulez , mais je puis vous assurer que les billets de banque de ce pays sont achetés avec avidité. Personne n'a l'idée qu'ils puissent jamais perdre leur crédit. Les Hollandois sont bien heureux quand cette banque veut bien prendre leur argent , car malgré tout ce qu'on dit du despotisme du gouvernement Prussien , ils sont bien persuadés que leur argent ne peut être nulle part plus en sûreté. Au reste il est aisé de voir que la plupart de nos déclamateurs , qui invectivent contre le gouvernement Prussien , tirent leurs principaux argumens de la différence qu'ils observent entre l'administration de Prusse & celle des autres états de l'Europe. S'ils veulent se donner la

peine de voir d'un œil plus attentif, & de regarder de plus près, ils se déferont bientôt de leurs préjugés, à moins que l'amour propre ne les rende totalement aveugles. Je n'ai connu aucun de ces écrivains qui n'ait loué dans quelque partie de ses ouvrages les principes du gouvernement Prussien, quoiqu'ils les traitent avec mépris quand ils écrivent *ex professo* sur cette matière. Cela vient de la prodigieuse différence qu'il y a entre la théorie & la pratique, & de ce que dans toutes les déclamations philosophiques les auteurs ne considèrent que le but, sans songer aux moyens qui y conduisent; bien plus, ils méprisent souvent les seuls moyens par lesquels il est possible de l'atteindre. Ainsi ceux qui ont écrit le plus fortement contre le luxe, n'ont point été favorables au système d'impôts établi en Prusse, quoique ce système soit le seul propre à prévenir le luxe. Tous les principes politiques concernant le bonheur des nations, que l'abbé R. . . . nous donne dans sa fameuse *histoire* où il déclame si fortement contre le roi de Prusse, sans rien connoître de ce qui regarde ce prince, avoient été adoptés en Prusse, & peut-être nulle part ailleurs, avant que M. l'abbé R. . . . mît la main à la plume.

Plusieurs de ces déclamateurs blâment, uniquement pour se montrer singuliers. M. Guibert

& quelques autres de nos compatriotes sont dans cette classe. Ces messieurs ont mis dans leur tête de montrer le roi de Prusse à un peuple dont il a été long-tems l'idole , à travers une espece de lanterne magique qui fait voir sa tête où doivent être ses pieds. Sans doute l'indifférence avec laquelle le roi est accoutumé à voir de semblables bouffonneries a dû les rendre fort satisfaits de leurs ouvrages.

Le roi de Prusse & son pere ont trouvé la solution des trois problèmes politiques les plus difficiles, & l'histoire ne nomme personne qui ait su les résoudre aussi promptement, aussi heureusement, aussi universellement. Ils ont fait d'un peuple paresseux, prodigue & stupide, un peuple industrieux, actif & intelligent; ils ont mis en valeur un pays totalement négligé par la nature, & ils ont mis une petite nation en état non-seulement de surmonter *dans un moment favorable* toutes les forces combinées des plus puissantes monarchies de l'Europe, mais encore de pouvoir se mesurer *en tout tems* avec chacune d'elles.

Fin du second volume.

TABLE

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans le second Volume.

LETTRE XXVIII, page 1.

V I E N N E. *Le cabinet impérial des médailles, fort riche & fort curieux. Bibliothèque de la cour. — Description des femmes & de leurs parures. Les Sigisbés. — Aventure arrivée à un de ces messieurs. — Le commerce dans un état florissant, parce qu'il est entre les mains d'étrangers domiciliés à Vienne.*

LETTRE XXIX, p. 15.

M O R T de l'impératrice. — *Etendue & richesse de la Hongrie, &c. L'agriculture y est négligée. Mauvaise manière de battre le bled. Productions de la Hongrie. Ses habitans. — Les Croatiens.*

Tome II.

LETTRE XXX, p. 29.

OBSERVATIONS sur le contrat social de Rousseau. Le hasard & la nécessité sont les vrais législateurs. La superstition engendre le despotisme politique, &c. Introduction des Jésuites. — Le machiavelisme. Les taxes imposées à la Hongrie sont exorbitantes. Le peuple Hongrois dégénère. — Suites pernicieuses des persécutions de religion en Hongrie. — Les protestans. — Les prêtres. Les causes des émigrations. — Remedes proposés.

LETTRE XXXI, p. 49.

HUSSARDS Hongrois. — Oppression des soldats Autrichiens. — Les Hongrois sont faits pour la vie militaire, mais doivent être convenablement éduqués. Quelques détails sur les Croatiens,

LETTRE XXXII, p. 61.

EXPORTATIONS & importations de la Hongrie. — Ses mines. Description du pays & ses animaux. — Château du comte

Esterhazy. Son élégance & sa magnificence. — Le lac de Neusiedler. — Théâtre de marionnettes.

LETTRE XXXIII, p. 73.

L'AUTRICHE, ses habitans. — Les campagnes. — Les couvens. — Détails sur le Tyrol, Inspruck, la Carinthie, &c. Population. — Maladie appelée le goître. Quelle est sa cause. Bigotterie & sensualité des habitans. Les Windes. Leur coutume étrange & superstitieuse.

LETTRE XXXIV, p. 88.

LISTE de population des états Autrichiens. — Revenus de la maison d'Autriche. — Ses dépenses. — Revenus de divers grands états. Le partage de la Turquie projeté.

LETTRE XXXV, p. 98.

ESQUISSE du plan de réforme de l'empereur. La splendeur des arts & des sciences, présage de leur chute prochaine. — Réglemens utiles de l'empereur. — Il encourage les fabriques utiles. — Fait des grands chemins. — Bâtit des villages, des villes,

des ports , & entretient sur pied une armée de 300,000 hommes.

LET TRE XXXVI, p. 107.

UNE grande révolution effectuée par l'empereur. — Réglemens dans l'armée. — Réglemens propres à éclairer l'administration de la justice, & à la rendre plus impartiale. — Etat pitoyable de la justice criminelle. — La justice militaire. Langage barbare des cours de justice.

LET TRE XXXVII, p. 116.

ÉTAT & culture de la Bohême. — Belles routes. Bataille de Kolin, fatale au roi de Prusse. Bataille de Prague dont le succès fut heureux pour lui, mais cherement acheté par la perte d'un grand nombre d'hommes & du brave général Schwerin.

LET TRE XXXVIII, p. 129.

CLIMAT de la Bohême. Productions du pays. Les Bohémiens haïssent les Allemands. Hufs & les Hussites. Description

des Bohémiens. Les paysans. Leur manière de vivre & leur prodigalité. — Sont cruellement opprimés par leurs maîtres. — Leurs excellens chevaux.

LETTRE XXXIX, p. 144.

PRAGUE. Description des Juifs de cette ville. Le commerce & les manufactures de cette ville sont peu considérables. — Les gens de lettres. Ecclésiastiques Bohémiens. Leur genre de vie. Montagne de Riesengeberg.

LETTRE XL, p. 158.

Pic d'Ertzgiberg. — Dresde. — Ses fortifications. Mauvaise politique de l'électeur, & son armée mise en déroute. Le caveau verd, ou trésor privé.

LETTRE XLI, p. 169.

MANUFACTURES de Dresde. — Le peuple sait joindre aux plaisirs des sens ceux de l'esprit. Description des théâtres. — L'armée.

LETTRE XLII, p. 180.

POUVOIR limité de l'électeur. Comparaison de la Bavière à la Saxe. La religion. Les Walshes italiens. Leur frugalité & leur industrie. Anecdote d'un revenant tué d'un coup de poignard. Diversité des religions en Allemagne.

LETTRE XLIII, p. 193.

INDUSTRIE des Saxons. Leurs mines. — Leurs bonnes qualités. Population de cette contrée. Les greniers y sont nécessaires. Triste situation des fermiers en Saxe. La pêche. Description des Saxones. — Leip-sick. — Ses habitans. Leur manière de vivre. Leurs amusemens. — Leurs poètes.

LETTRE XLIV, p. 206.

COMMERCE & manufactures de Leip-sick. La foire est peu considérable. On y vend des livres. La Saxe a reçu avant tout le reste de l'Allemagne des semences de littérature & de goût. Leur langue. — Leur génie & leurs arts.

LETTRE XLIV bis. p. 214.

WEIMAR & Gotha. Quelques détails sur ces deux villes. Caractère du duc. Wieland, célèbre auteur Allemand. Goethe, auteur favori du duc. Les habitans de Gotha. — Leur caractère & leurs mœurs. L'exportation. — Revenus. — Les habitans.

LETTRE XLV, p. 229.

ORIGINE de la réforme. — Æneas Sylvius. — Mayer. L'Italie & la France peu disposées à subir une réforme. Les mœurs dépravées du clergé Allemand ont contribué à produire la révolution. — Luther. Erasme. Les catholiques tout aussi éclairés que les protestans. En quoi consiste le principal mérite des réformateurs. — Les luthériens.

LETTRE XLVI, p. 252.

WITTEMBERG. Description de Berlin. Cause de la cherté des provisions en Saxe. Le gouvernement n'est nullement mystérieux.

312 **TABLE DES MATIERES.**

LETTRE XLVII, p. 262.

POTSDAM. Le roi de Prusse. Remarques sur ce monarque. — Le gouvernement Prussien. L'état des fermiers Anglois comparé à l'état des fermiers Prussiens. — L'agriculture. Les taxes. Brehenhoff, cultivateur habile. Les moutons de Prusse. — La soie. — Traits caractéristiques du roi de Prusse.

LETTRE XLVIII, p. 288.

VÉRITABLES principes de l'accise & du monopole en Prusse. Influence des taxes sur les choses de premiere nécessité. Le trésor royal. — La Prusse est malgré l'ingratitude du sol le plus riche état de l'Europe. — La sagesse & les heureux effets du gouvernement Prussien.

Fin de la table des matieres.

TABLE DES MATIÈRES.

LETTRE XLVII.

POTSDAM. Au roi de Prusse. Remarque
sur ce monarque. — Le gouvernement
Prussien. — Les fermiers Anglois
comparés à l'état des fermiers Prussiens.
— L'agriculture. Les taxes. Breitenhoff,
cultivateur habile. Les monts de Prusse.
— La soie. — Traits caractéristiques du
roi de Prusse.

LETTRE XLVIII, p. 188.

VÉRITABLES principes de l'accise & du
monopole en Prusse. Influence des taxes
sur les choses de première nécessité. Le
trésor royal. — La Prusse est malgré l'in-
gratitude du sol le plus riche état de l'Eu-
rope. — La sagesse & les heureux effets
du gouvernement Prussien.

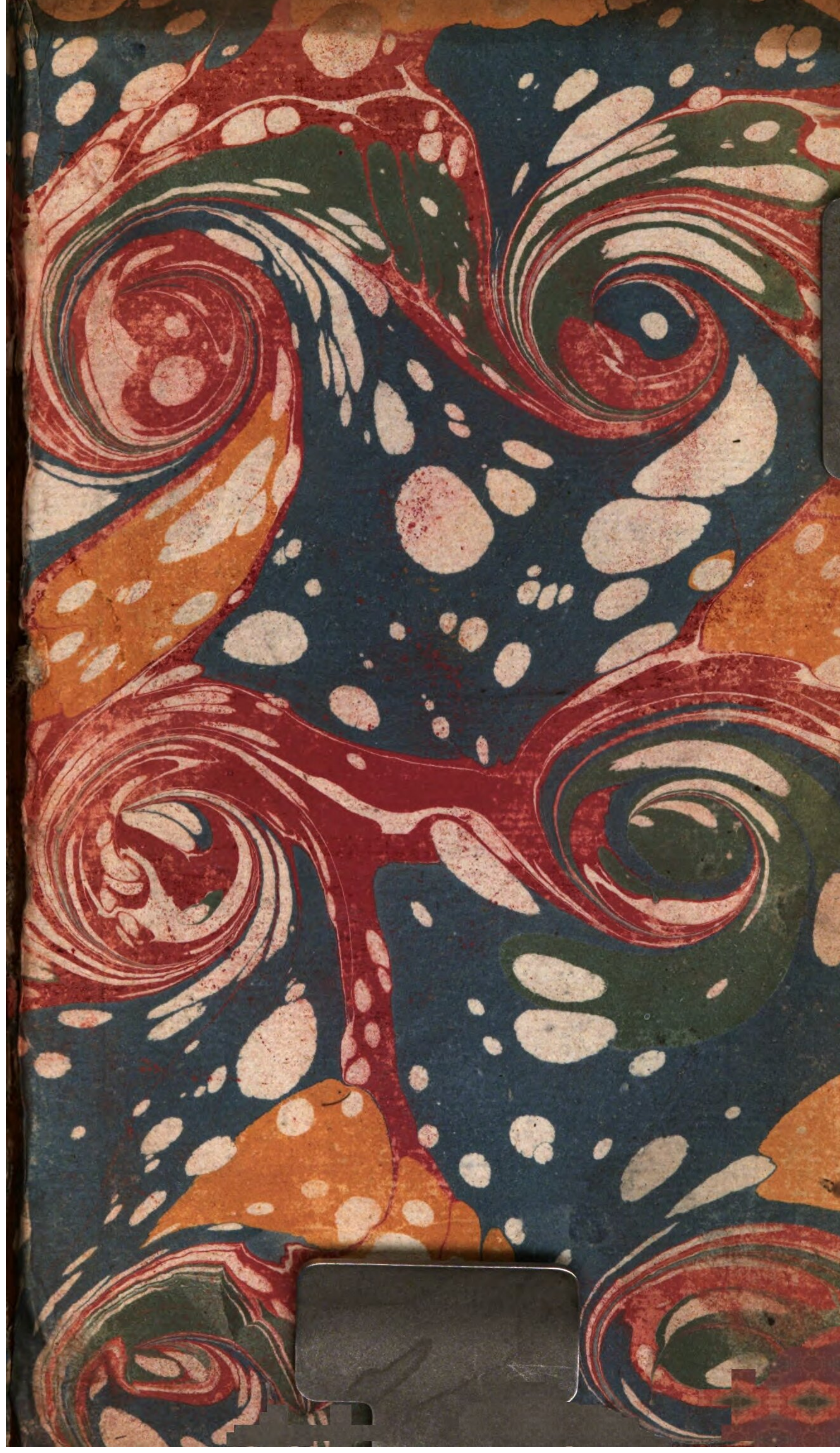
Fin de la table des matières.



A 16-6

818





Riesbeck, Johann Kaspar,

Voyage en Allemagne Dans une suite de lettres

Bd.: 2.

Paris 1788

It.sing. 1441 r-2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10469241-7

VD18 12004324-001